

RUDOLF STEINER

**LE
KARMA**

CONSIDERATIONS ESOTERIQUES

III

*11 conférences
faites à Dornach
du 1er juillet au 8 août 1924*



Éditions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1983

Traduction faite d'après un sténogramme non revu
par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Esoterische Betrachtungen
karmischer Zusammenhänge
Dritter Band : Die karmischen Zusammenhänge
der anthroposophischen Bewegung

Rudolf Steiner Verlag, Dornach/Suisse
6e édition, 1975

N° 237 dans l'édition intégrale en langue allemande de
l'œuvre de Rudolf Steiner

© 1983. Tous droits réservés by
Éditions Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par la
Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung
Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse
Atar S. A., Genève

Première conférence, Dornach, 1er juillet 1924

L'intellectualisme et l'attitude intérieure qui précéda : l'homme reçoit les pensées de l'éther cosmique. L'aristotélisme hispano-islamique maintient encore au début du Moyen Age l'ancienne conception ; pour la population européenne, il fallait que vienne une impulsion particulière afin que se développe l'âme de conscience. Deux courants spirituels : les philosophes arabisants et leurs adversaires, les scolastiques, qui représentent l'individualisme. Violents combats intérieurs à l'époque de cette lutte et de son enjeu : l'âme de conscience et la réalité de la pensée.

Deuxième conférence, 4 juillet 1924

Les forces cosmiques qui préparent le karma. Dans le karma, les incarnations antérieures agissent sur les incarnations ultérieures comme un instinct spirituel à l'intérieur du Moi ; cette action devient consciente après la mort. Le réseau des relations karmiques. Transposition des actes terrestres des hommes en actes célestes des âmes lorsque, à l'occasion d'une action commune des êtres humains, une activité sainte, spirituelle, intervient dans le monde physique, sensible. La conséquence céleste de certains événements qui se sont déroulés sur terre descend vers la terre comme une pluie fine en images-reflets de pensées vivantes. Mais les fantômes très réels de l'époque précédente rôdent autour des hommes d'aujourd'hui, attirés par les tendances ahrimaniennes de notre temps.

Troisième conférence, 6 juillet 1924

Rapport entre ce qui se passe dans le ciel et l'existence de l'homme sur terre. Ce qui se passe ici sur terre est en corrélation avec le monde spirituel et s'exprime dans l'écriture céleste. Quel est le fondement spirituel cosmique d'une communauté telle que la Société anthroposophique ? Par quelle prédestination une âme se trouve-t-elle conduite vers l'anthroposophie ? – La nostalgie du Christ accompagne de nombreuses âmes de leur existence pré-terrestre dans leur existence terrestre ; l'effort pour connaître à nouveau le Christ comme l'être solaire est un effet en retour des grandes Imaginations cosmiques. Le sentiment du Christ se mêle aux représentations du paganisme antique ; cela implique pour beaucoup d'âmes la possibilité de succomber aux tentations de Lucifer et d'Ahriman.

Quatrième conférence, 8 juillet 1924

Il faut distinguer dans le mouvement anthroposophique deux groupes d'âmes : l'un a un profond besoin du cœur de donner au Christ une position centrale ; l'autre veut connaître le Christ à partir de la cosmologie, de l'histoire de la terre et de l'humanité. Les raisons de cette répartition remontent au temps des oracles atlantéens. Importance particulière de l'incarnation qui se situe dans les premiers siècles de notre ère. L'un de ces groupes d'âmes était déjà las du paganisme, il s'enflamma dans son cœur pour le Christ ; l'autre, qui avait connu un petit nombre d'incarnations sur terre, était encore empli des puissantes impulsions du paganisme antique et adopta le christianisme avec un intellect imprégné de sensibilité. Le premier groupe, qui avait connu après la mort les puissantes Imaginations du début du XIX^e siècle, apporta sur terre la nostalgie d'une certaine connaissance de la cosmologie, l'autre reçut ces impulsions surtout dans sa volonté, comme s'il se souvenait d'une décision qu'il aurait prise.

Cinquième conférence, 11 juillet 1924

Il y avait dans les dispositions des âmes de ces deux groupes, pendant les premiers siècles chrétiens, un élément commun : une perception, légère mais néanmoins bien présente, de l'aura de la nature à l'œuvre, et, entre l'endormissement et le réveil, la perception d'une lumineuse spiritualité entrant à flots dans le monde. Au sentiment de la nature s'ajouta aux V^e, VI^e siècles, la réflexion sur la profondeur des forces qui déclenchent dans l'âme le bien et le mal, et cela notamment parmi les hommes marqués par l'influence de l'Orient (Bulgares, hérétiques). Vient ensuite le temps où la perception de la lueur scintillante au-dessus des plantes et des animaux s'éteint ; le murmure de cette spiritualité se tait, mais on peut encore parier de cela comme de quelque chose de connu ; puis ce fut le temps de ce qu'on appelle le crépuscule du Logos vivant. Cela est en liaison avec la naissance du catéchisme et le fait que la messe perdit son caractère ésotérique. L'attitude foncière des âmes qui vivent entre le VII^e et le XX^e siècle : le Christ n'est plus connu dans son essence, le culte n'est plus compris ; il faut que naisse sur terre la force qui permettra aux âmes de recevoir le Christ.

Sixième conférence, 13 juillet 1924

De hauts lieux de connaissance, successeurs lointains des Mystères, ont existé dans les premiers siècles chrétiens. On n'y parlait pas de lois de la nature, mais de la puissance créatrice de la déesse Nature. Puis disparaît, aux VII^e, VIII^e siècles, le lien vivant ténu avec le monde spirituel ; mais une certaine conscience de ce lien trouve refuge dans des centres d'enseignement dont les impulsions vivantes ne cessèrent qu'aux XII^e, XIII^e siècles. Un enseignement sur la vie des éléments, la marche des étoiles mobiles, l'océan cosmique, les mystères du Moi, fut dispensé sous la forme d'un corps de doctrine jusqu'au tournant des XIV^e, XV^e siècles. L'école de Chartres, Cluny. Même à l'Université d'Orléans, des doctrines de ce genre sont cultivées vers la fin du XIII^e siècle. Platonisme et aristotélisme. Au début du

XIII^{ème} siècle, important échange d'idées dans le monde spirituel aux fins d'introduire sur terre une nouvelle spiritualité. Un merveilleux accord entre les âmes d'en haut et celles d'en bas en est la conséquence. C'est dans cette atmosphère spirituelle que la Rose-Croix authentique put agir.

Septième conférence, 28 juillet 1924

La prise en charge de l'intelligence par la personnalité humaine conduit celle-ci vers le libre arbitre. L'intelligence cosmique descend des cieux sur terre dans les premiers siècles chrétiens, et jusqu'aux VIII^{ème}, IX^{ème} siècles. La scolastique, ou le combat de l'homme aux fins de comprendre clairement cette intelligence qui afflue du haut des cieux. L'âme de conscience peut s'intégrer à cette intelligence. La sagesse de la Rose-Croix : posséder quelques clartés sur cette situation. Dans la sphère solaire, Michaël rassemble les âmes qui au début du XV^{ème} siècle se réunissent dans l'école michaélique suprasensible. A partir de ce moment, l'élément michaélique devait être élaboré par l'intelligence individuelle de l'âme humaine, jusqu'à ce que commence sur terre, à la fin du XIX^{ème} siècle, la nouvelle ère michaélique. La grande crise qui débute au XV^{ème} siècle et dure encore aujourd'hui est le combat d'Ahriman contre Michaël. Ahriman veut rendre entièrement terrestre l'intelligence autrefois cosmique. L'intelligence cosmique passe dans l'organisation neuro-sensorielle de l'être humain ; du monde spirituel, ce passage est vécu comme un orage cosmique. Il en fut de même pour la dernière fois à l'époque de l'Atlantide, lorsque l'intelligence cosmique prit possession du cœur de l'homme, tout en restant cosmique. Il faut maintenant que l'homme-tête, en spiritualisant l'intellect, devienne homme-cœur.

Huitième conférence, 1^{er} août 1924

L'avant-dernier règne de Michaël, son caractère cosmopolite et son but : malgré la chute, l'homme peut s'élever jusqu'à la divinité. Depuis le VIII^{ème} ou le IX^{ème} siècle, la régence de l'intelligence est passée des mains de Michaël dans celles des hommes. Le combat des scolastiques contre les héritiers musulmans d'Aristote. Dans l'école suprasensible est souligné le caractère fondamental de l'ancienne sagesse des Mystères – en particulier la doctrine du péché originel ; annonce de la venue d'un nouveau Mystère, qui compte sur la pleine intelligence de l'homme. Une atmosphère de découragement était présente dans les anciens Mystères à l'époque d'Alexandre ; elle s'exprimait dans le sentiment que l'homme ne pouvait plus trouver l'accès au monde spirituel. Ce fut le temps de la grande épreuve. Le mot d'ordre de Michaël : l'être humain doit parvenir à saisir le divin sur terre sous une forme qui ne soit pas entachée de péché. De nos jours, l'homme prend possession de l'intelligence ; la nuance particulière de cette prise de possession consiste à sentir qu'il faut prendre garde au but poursuivi par Ahriman : faire en sorte que les hommes soient possédés de lui. La mission des anthroposophes est d'acquérir le sens que le cosmos est aujourd'hui le théâtre de ce combat d'Ahriman contre Michaël. Reflet terrestre de la doctrine suprasensible de Michaël chez Raymond de Sebode. L'impulsion de Michaël peut se lire non seulement dans le Livre de la Révélation, mais aussi dans le Livre de la Nature.

Neuvième conférence, 3 août 1924

Les forces de Michaël agissent sur l'homme tout entier, et par là elles agissent fortement jusque dans le karma physique. L'époque de la grande crise. Ce qu'il y a de décisif dans l'impulsion michaélique. Le spirituel se prépare à donner à la race son caractère. Observation des rapports karmiques plus profonds ; leur action va jusqu'aux Hiérarchies les plus proches de l'homme. Le royaume des Anges se partage en deux tandis que se constitue sur terre la Communauté michaélique. Aller de l'avant dans l'esprit de Michaël signifie ne se laisser détourner par aucune considération de progresser dans la direction où portent aujourd'hui les forces vives de l'anthroposophie. L'intellectualisme aujourd'hui partout répandu est une nourriture spirituelle pour les forces ahrimaniennes. Les possibilités offertes à Ahriman d'intervenir dans la civilisation ne cessent de grandir. Assourdissement et déviations de la conscience donnent à Ahriman la possibilité d'entrer dans des corps. Notre époque est celle des grandes décisions.

Dixième conférence, 4 août 1924

L'impulsion karmique qui pousse l'homme vers le spirituel rassemble ce qui a été vécu par l'âme comme on l'a décrit – avant sa descente dans le corps terrestre. L'anthroposophe doit faire preuve d'une initiative qui vienne du plus profond de l'être ; il est nécessaire de tenir compte des prédispositions karmiques et de la contre-image spirituelle des impulsions qui poussent vers l'anthroposophie. L'initiative est minée ou dévoyée par tout ce que l'intellectualisme matérialiste répand d'inutile par la parole et par l'écrit. Un sentiment général : la peur de la vie. Le matérialisme n'est vrai que pour la vie physique. Un spectacle bouleversant : ceux auxquels leur karma ne permet pas d'accéder à la spiritualité. Les forces de Michaël modèlent la physionomie et les formes du corps. A ceux qui se tiennent dans le champ du matérialisme il sera montré que l'esprit est créateur, parce qu'ils le verront de leurs yeux. Ahriman aspire à agir sur les âmes en pénétrant pour un temps le corps de l'être humain.

Onzième conférence, 8 août 1924

L'immortalité personnelle n'est une vérité que depuis que l'âme de conscience est entrée lentement et progressivement dans l'humanité. L'intelligence solaire et les intelligences planétaires agissent en commun. Puis, au IX^{ème} siècle, avec la descente de l'intelligence cosmique parmi les hommes, scission des

puissances cosmiques qui jusque-là agissaient de concert ; l'intelligence solaire de Michaël et les intelligences planétaires entrent en opposition. C'est dans ce contexte qu'intervient le Concile œcuménique de 869, signal d'un événement prodigieux qui se produit dans le monde spirituel : scission des Anges qui dirigent les âmes des hommes ; par là, le désordre entre dans le karma de l'homme ; d'où l'aspect chaotique de l'histoire moderne. Avec l'entrée de Michaël dans la régence de la terre s'éveille, chez ceux qui sont allés avec lui, la force de mettre de l'ordre dans leur karma.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, 1er juillet 1924

Je voudrais aujourd'hui, à l'intention de ceux qui ont pu venir, donner un exposé qui pourra constituer une manière d'épisode dans le cadre des considérations qui sont les nôtres ici depuis quelque temps. Ce que je vais dire voudrait illustrer et expliquer certains points qui peuvent faire question à la suite de ce dont j'ai traité jusqu'à présent ; et en même temps, mon exposé a pour objet de jeter quelque lumière sur l'attitude intérieure des êtres humains dans la civilisation actuelle.

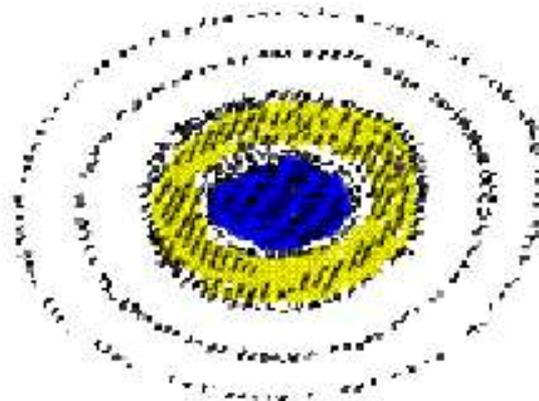
N'est-ce pas, nous n'avons cessé d'attirer l'attention depuis des années sur un moment très précis dans l'évolution essentiellement européenne de la civilisation, moment qui se situe au milieu* (* Il faut lire de toute évidence : « à la fin ») (Nd. T.), du Moyen Age, vers les XIV^e, XV^e siècles. C'est le moment dans l'évolution de l'humanité qui marque le début de l'intellectualisme, celui où les hommes commencent à attribuer une importance particulière à l'activité pensante, à l'intellect, et à faire de celui-ci le juge de ce qui doit se penser et se faire parmi les hommes.

L'époque de l'intellect étant maintenant arrivée, nous pouvons peut-être, nous qui vivons présentement cela, nous faire une idée exacte de ce qu'est l'intellectualisme, de ce qui émerge à la surface de la civilisation aux XIV^e, XV^e siècles. Quant à l'attitude intérieure qui précéda, on ne peut plus aujourd'hui la ressentir d'une manière vivante. Lorsque nous considérons l'histoire, nous projetons en réalité dans le passé, dans le déroulement historique, ce que nous avons l'habitude de voir dans le présent, et nous ne nous représentons guère à quel point les esprits étaient alors différents. Et quand nous faisons parler les documents, nous leur faisons dire pour l'essentiel ce qui correspond à la façon actuelle de penser et de voir.

Dans la perspective de la science spirituelle, bien des choses se présentent tout autrement. Lorsque par exemple on dirige le regard sur certaines personnalités qui à travers l'arabisme, la civilisation asiatique, ont été influencées d'une part par ce qui a pris la forme de la religion islamique, d'autre part par l'aristotélisme, lorsqu'on regarde ces personnalités qui ensuite ont trouvé via l'Afrique le chemin de l'Espagne, pour à leur tour influencer profondément les esprits européens – jusqu'à Spinoza et au-delà – on ne peut pas comprendre ces personnalités si on leur attribue l'attitude des hommes actuels avec la seule différence qu'elles auraient ignoré beaucoup de choses découvertes depuis lors. Car c'est à peu près ainsi qu'on se les représente. Or la manière de penser et de voir des personnalités qui participaient de ce courant de civilisation, qui vivaient, disons, au XII^e siècle, était fort différente de celle d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, l'homme qui réfléchit sur lui-même se ressent comme le possesseur de pensées, de sentiments, d'impulsions volontaires aboutissant à des actes. Et surtout, l'homme s'attribue le « je pense », le « je sens », le « je veux ». Chez les esprits, chez les personnalités dont je parle, le « je pense » ne s'accompagnait pas encore du sentiment qui est le nôtre quand nous disons : je pense ; c'était vrai seulement pour le « je sens » et le « je veux ». Ces hommes ne s'attribuaient comme étant la propriété de leur propre personnalité que leur sentir et leur vouloir.

Au fond de leur être, ils avaient gardé des antiques civilisations le sentiment que « cela pense en moi » bien plutôt que l'idée du « je pense ». Ils pensaient bien : « je sens, je veux », mais ils étaient loin de penser dans la même mesure : « c'est moi qui pense » ; ils se disaient – et ils voyaient réellement les choses comme je vous les communique : il y a des pensées dans la sphère sublunaire, c'est là que vivent les pensées. – Ces pensées sont partout dans la sphère qu'on obtient en se représentant la terre (*en bleu sur le croquis*) en un certain point, la Lune ici en un autre point, puis Mercure, Vénus, etc. Ils se représentaient la terre comme une masse dense et solide, et, comme un deuxième élément lui appartenant, la sphère lunaire jusqu'à l'orbite de la Lune (*en jaune*).



Et de même que nous disons : dans l'air que nous respirons, il y a de l'oxygène – ces gens se disaient – on a complètement oublié qu'il en fut ainsi : dans l'éther qui s'étend jusqu'à la Lune se trouvent des pensées. – Et de même que nous disons : nous inspirons l'oxygène de l'air – ces hommes ne se disaient bien sûr pas qu'ils inspiraient les pensées, mais : nous percevons les pensées, nous les prenons en nous. – Et ils avaient conscience de les prendre en eux.

Voyez-vous, c'est là aujourd'hui quelque chose dont on peut se faire une idée théorique ; peut-être même peut-on comprendre cela à partir de l'anthroposophie. Mais cela s'oublie bientôt dès qu'il s'agit de la pratique. Dans la pratique, on se représente tout de suite les choses d'une façon bien curieuse ; les pensées, croit-on, ont leur source en nous-mêmes, ce qui reviendrait à dire que l'oxygène qu'on absorbe n'est pas emprunté à l'extérieur, mais qu'il naît en nous-mêmes. Les personnalités dont je parle avaient ce sentiment profond, cette expérience vécue directement : les pensées que j'ai ne sont pas ma possession, en réalité je n'ai pas le droit de dire : « je » pense, mais : « les pensées sont », et ces pensées, je les accueille en moi.

Or l'oxygène de l'air, on le sait, parcourt notre organisme en relativement peu de temps. Nous comptons ces parcours d'après les battements de notre pouls. Ils s'effectuent rapidement. Les hommes dont je parle se représentaient bien comme une sorte de respiration l'action de prendre en soi les pensées, mais comme une respiration très lente, une respiration qui consistait en ce qu'au début de sa vie terrestre l'être humain devenait capable de prendre en soi les pensées. De même qu'entre inspiration et expiration nous retenons notre souffle un certain temps, de même ces hommes se représentaient qu'ils retenaient les pensées, ni plus ni moins que nous retenons l'oxygène qui appartient à l'air extérieur.

Ils se représentaient les choses ainsi : ils retenaient les pensées pendant la durée de leur vie terrestre, puis ils les expiraient, les rejetant dans les étendues de l'univers, lorsqu'ils franchissaient la porte de la mort. Il se passait donc ceci : inspiration = début de la vie ; souffle retenu = durée de la vie ; expiration = rejet des pensées dans l'univers. Les hommes qui éprouvaient cela intérieurement se sentaient dans une atmosphère de pensée commune avec tous ceux qui éprouvaient la même chose, une atmosphère qui ne montait pas seulement à quelques lieues au-dessus de la terre, mais qui s'étendait précisément jusqu'à l'orbite de la Lune.

Maintenant, on peut se représenter que cette conception, qui à l'époque lutta pour la maîtrise de la civilisation européenne, tendait à s'étendre de plus en plus ; c'était notamment le fait des aristotéliens venus d'Asie en Europe par le chemin que j'ai indiqué. On pourrait imaginer que cette conception se fût vraiment répandue. Qu'eût été alors l'avenir ?

Eh bien, on n'aurait pas vu se développer au plein sens du terme ce qui pourtant devait se développer au cours de l'évolution terrestre, je veux dire l'âme de conscience. Les hommes dont je parle se trouvaient pour ainsi dire au dernier stade d'évolution de l'âme de cœur et de raison. Aux XIV^e et XV^e siècles devait apparaître l'âme de conscience, qui, en poussant ses conséquences jusqu'au bout, a fait passer toute la civilisation à l'intellectualisme.

Aux X^e, XI^e, XII^e siècles, la population européenne n'était en aucune façon dans sa totalité à même de se laisser gagner purement et simplement par la conception que j'ai caractérisée ; s'il en eût été ainsi, le développement de l'âme de conscience ne se serait pas produit. Bien qu'il eût été décidé dans le conseil des Dieux, si je puis ainsi dire, que l'âme de conscience devait se développer, il n'en est pas moins vrai que ce développement n'a pas pu se faire par l'activité propre de l'humanité européenne dans sa totalité – il fallait en quelque sorte que vienne une impulsion qui tendait à développer particulièrement l'âme de conscience.

Ainsi assistons-nous, à partir de l'époque que je viens de caractériser, à la naissance de deux courants spirituels : l'un ayant en somme ses représentants dans les philosophes arabisants qui de l'Ouest de l'Europe influencèrent fortement la civilisation européenne, beaucoup plus fortement qu'on ne le croit aujourd'hui ; l'autre qui combattait à outrance le premier courant et le présentait avec la dernière rigueur comme la pire des hérésies qui menaçât l'Europe.

Avec quelle force on éprouva cela longtemps encore, vous pouvez le ressentir, mes chers amis, si vous regardez des tableaux représentant des moines dominicains, ou encore Thomas d'Aquin lui-même, triomphant, c'était là le triomphe d'une conception toute différente, qui met en premier lieu l'accent sur l'individualité en l'homme, sur ce qu'il y a en lui de personnel, et qui travaille à ce que l'homme considère ses pensées comme son bien propre ; sur ces tableaux on a représenté ces Dominicains foulant aux pieds les représentants de l'arabisme. Ils les foulent sous leurs pieds. Telle est l'antinomie qu'on a longtemps ressentie entre ces deux courants. Une énergie affective comme on la trouve traduite dans ces tableaux n'existe plus dans l'humanité d'aujourd'hui, passablement apathique. Il est vrai que nous n'en avons pas besoin pour défendre la cause pour laquelle on se battit alors, mais nous en aurions grand besoin pour d'autres choses !

Pensez à ce que l'on se représentait là : inspiration des pensées à partir de l'éther cosmique, de la sphère sublunaire = début de la vie ; souffle retenu = vie terrestre ; expiration = rejet des pensées mais colorées maintenant par l'individualité humaine – dans l'éther cosmique, pénétrant les impulsions de la sphère sublunaire.

Qu'est-ce donc que cette expiration ? Exactement la même chose, mes chers amis, que ce dont nous disons : dans les trois jours consécutifs à la mort, le corps éthérique de l'homme s'élargit. L'homme voit

derrière lui son corps éthérique s'élargir lentement, il voit ses pensées se répandre dans le cosmos. C'est exactement la même chose, mais seulement, aimerais-je dire, représenté en ce temps-là d'un point de vue plus subjectif. Mais ce que les hommes d'alors ressentaient et vivaient intérieurement est toujours vrai. Cette circulation de la vie, ils la ressentaient plus profondément qu'on ne peut le faire aujourd'hui.

Et pourtant : si ces conceptions avaient prévalu en Europe dans la forme qu'elles revêtaient alors, le sentiment du Moi chez les hommes de la civilisation européenne ne se serait développé que faiblement. L'âme de conscience n'aurait pas pu venir au jour, le Moi ne se serait pas saisi dans le « je pense », l'idée d'immortalité serait devenue de plus en plus confuse. Les hommes auraient toujours davantage tourné leur regard vers les ondes vivantes qui traversent la sphère sublunaire et y sont actives, vers ce que l'homme qui a vécu sur terre y a laissé. On aurait ressenti la spiritualité de la terre comme étant son atmosphère élargie, on se serait senti vivant sur la terre, mais pas en tant qu'être individuel, distinct de la terre : car les hommes que j'ai caractérisés se sentaient, du fait de ce « cela pense en moi », intimement rattachés à la Terre. Ils n'avaient pas le sentiment d'être des individualités au même degré qu'on commençait, bien que confusément, à le faire dans le reste de l'Europe.

Mais il faut aussi que nous tenions compte de ceci : le courant spirituel dont je parle était le seul à savoir que lorsque l'homme meurt, les pensées qu'il a prises en lui durant sa vie terrestre parcourent de leurs ondes l'éther cosmique qui entoure la terre et y sont actives. C'est cette perception qui fut combattue énergiquement par les personnalités issues notamment de l'ordre des Dominicains ; elles mettaient en avant de façon incisive cette conception que l'homme est une individualité et que ce qui compte surtout, c'est cette part de l'homme en tant qu'individualité qui subsiste au-delà de la porte de la mort, et non ce qui se dissout dans l'éther universel. C'est cela que soulignaient surtout – bien qu'ils ne fussent pas les seuls à le faire – les Dominicains, particulièrement représentatifs, dirais-je, de ce courant. Cette conception de l'individualité de l'homme fut défendue énergiquement contre les vues du premier courant que j'ai caractérisé. Mais ceci devait justement avoir pour effet une situation bien déterminée.

Considérons en effet les représentants de ce que nous appellerons maintenant l'individualisme. Il y avait là, diversement colorées selon les individualités, ces pensées, et elles passaient dans l'éther universel. Et ceux qui luttaient contre ce courant, précisément parce qu'ils savaient encore – et cette connaissance était vivante en eux – qu'on soutenait cela, que cette conception existait, que les choses étaient réellement ainsi, ils en éprouvaient un grand trouble. Ce trouble provoqué en eux par l'existence de forces qui se dilataient et se dissolvaient et transmettaient à l'éther cosmique les pensées humaines, ce trouble qui était précisément celui des penseurs les plus éminents, ne cessa qu'aux XVI^e, XVII^e siècles.

Il faut pouvoir se mettre dans l'état d'âme de ces gens, notamment des Dominicains, pour mesurer à quel point ils étaient troublés par l'existence de ce que laissent ainsi les hommes en mourant, et à quoi, étant donné leurs idées, ils n'avaient plus le droit de croire, ils ne pouvaient plus croire. Il faut se replacer dans la sensibilité de ces hommes. Aucun esprit éminent des XIII^e, XIV^e siècles, n'était en effet capable de cette pensée sèche, abstraite, intellectuellement glacée qui est celle des hommes d'aujourd'hui. Aujourd'hui on a l'impression que les gens, quand ils défendent une opinion, considèrent que pour cela il faut commencer par s'arracher le cœur de la poitrine. En ce temps-là il n'en était pas ainsi. Lorsqu'on soutenait une idée, on y mettait de la ferveur, je dirais même de la chaleur de cœur. Cette chaleur de cœur entraînait, même dans des cas comme celui dont je parle, un violent combat intérieur.

Et c'est bien dans les combats intérieurs les plus effroyables que s'est constituée par exemple une certaine philosophie d'origine dominicaine qui plus tard exerça une influence considérable sur la vie, parce que celle-ci s'édifiait beaucoup plus qu'aujourd'hui sur l'autorité de quelques individus. La culture, à l'époque, n'était pas encore un phénomène général ; ce qui venait alimenter la culture, tout ce que les gens savaient, provenait d'un petit nombre d'esprits, qui de ce fait occupaient les hauteurs de la vie philosophique et de la recherche en ce domaine. C'était ce que ces hommes vivaient dans leurs combats intérieurs qui pénétrait dans la civilisation. Aujourd'hui, on lit les écrits des scolastiques et on a l'impression de n'y trouver que des notions desséchées. Mais en fait, ce sont seulement les lecteurs d'aujourd'hui qui sont desséchés. L'âme des hommes qui ont produit ces écrits n'avait rien de sec. Elle débordait de feu intérieur pour leurs idées. Et ce feu intérieur venait des efforts qu'ils faisaient pour écarter d'eux l'influence objective de la pensée.

Aujourd'hui, lorsqu'on réfléchit aux grandes questions philosophiques, rien ne vous trouble. On peut penser les plus grandes absurdités et on le fait en toute quiétude, parce que l'humanité, qui depuis si longtemps déjà a évolué au sein de l'âme de conscience, ne s'inquiète pas à la pensée qu'on pourrait éprouver ce que deviennent les pensées des hommes quand, après leur mort, elles pénètrent dans l'entourage éthérique de la terre. Aujourd'hui des faits de cette nature, tels qu'on pouvait encore les vivre aux XIII^e, XIV^e siècles, sont totalement inconnus : en ce temps-là, de jeunes prêtres allaient trouver leurs aînés pour leur confier les tourments intérieurs qu'il leur en coûtait pour rester fermes dans leur confession religieuse, des tourments qu'ils exprimaient en disant : les fantômes des morts me tourmentent.

En effet, ce qu'on appelait les fantômes des morts, c'est ce que je viens de vous décrire. Les hommes pouvaient encore s'engager personnellement dans ce qu'ils apprenaient. On apprenait au sein d'une communauté, disons, une communauté de Dominicains, que l'être humain est une individualité, et qu'en tant qu'individualité il est immortel. On apprenait que l'idée d'une âme de la Terre, quand on parle de la pensée, est une erreur, une hérésie, et on apprenait à combattre cette idée avec énergie. Mais dans les moments où l'on tenait vraiment conseil avec soi-même, on percevait l'action objective des pensées laissées par les défunts, et l'on se demandait : est-il parfaitement juste que je fasse ce que je fais ? Quelque chose vient agir dans mon âme, que je ne saurais définir. Je suis impuissant là-contre. Il y a quelque chose qui me retient. – Oui, c'est qu'en effet en ce temps-là, l'intellect, celui d'un grand nombre du moins, était organisé de façon telle que pour ces hommes les morts faisaient entendre leur voix à tous et à chacun, au moins pendant plusieurs jours après leur décès. Et lorsque l'un avait cessé de parler, un autre commençait. Et on se sentait alors entièrement baigné dans la spiritualité cosmique, tout au moins encore dans le monde éthérique.

Cette participation à la vie de l'univers a complètement cessé de nos jours. En revanche, nous avons conquis le pouvoir de vivre dans l'âme de conscience. Et tout ce qui nous entoure, réel au même titre que sont réels tables et chaises, arbres et rivières, toute la réalité spirituelle autour de nous n'agit plus que sur les profondeurs du subconscient. La richesse intérieure, la richesse spirituelle de la vie a cessé d'exister. Elle ne sera reconquise qu'au prix d'une connaissance spirituelle devenue vie en chacun.

Et c'est de façon vivante que nous devons penser les acquisitions de la science spirituelle telles qu'elles s'offrent à nous quand nous considérons des phénomènes comme ceux-là, qui ne remontent pas à un passé si lointain. Représentons-nous un penseur ou un écrivain scolastique du XIII^e siècle. Il met ses pensées sur le papier. Penser, aujourd'hui, c'est facile, car les hommes se sont déjà habitués à penser intellectuellement. Mais à l'époque, on en était aux débuts, c'était encore difficile. On avait encore conscience de déployer un prodigieux effort intérieur, on était conscient que penser fatiguait comme casser du bois fatigait, si je peux m'exprimer de façon triviale.

De nos jours, n'est ce pas, penser est déjà devenu chez beaucoup de gens un parfait automatisme. Et arrive-t-il aujourd'hui qu'on soit pris du désir passionné d'engager sa personne humaine dans chacune de ses pensées ? Quand on écoute, on s'aperçoit que les gens sont capables de faire sortir une pensée d'une autre pensée sans qu'on puisse saisir le fil, sans qu'on voie aucunement pourquoi il en est ainsi, car il n'y a pas là trace de nécessité. Or aussi longtemps que l'homme vit dans un corps de chair, il faut qu'il s'engage dans ses pensées avec toute sa personnalité. Alors on peut être assuré que ces pensées prendront un autre cours : elles se répandront dans le cosmos quand celui qui les pensa sera mort.

Oui, on pouvait en ce temps-là défendre la plume à la main la doctrine de l'homme-individualité afin de sauver la doctrine de l'immortalité personnelle, et ceci à l'aide des pensées les plus incisives, les plus pénétrantes ; on pouvait polémiquer contre Averroès ou d'autres représentants de ce premier courant que j'ai caractérisé. Mais une chose était possible : il était possible que les idées d'une personnalité aussi éminente qu'Averroès, qui après sa mort s'étaient dissoutes comme une sorte de fantôme dans la sphère sublunaire, se soient fortement concentrées aux confins de cette sphère – sous l'influence de la Lune elle-même et y subsistent ; que même, ultérieurement à leur dilatation, ces idées se soient concentrées en un point et qu'elles aient pris forme pour se solidifier alors en donnant un être édifié dans l'éther. Cette possibilité existait.

On essayait alors de donner par la plume un fondement à l'individualisme : on polémique contre Averroès – et Averroès apparaissait, menaçant, et il troublait les âmes. C'est contre Averroès, disparu depuis longtemps, que se dressèrent au XIII^e siècle les auteurs scolastiques les plus importants. On polémique contre un homme mort depuis longtemps, on polémique contre la doctrine qu'il avait laissée ; et lui vous démontrait que ses pensées s'étaient concentrées à nouveau, solidifiées, et qu'elles continuaient à vivre !

Ces combats intérieurs qui ont précédé le début de l'ère de l'âme de conscience, ils furent tels qu'aujourd'hui il faudrait en voir toute l'intensité et toute l'ardeur. En fin de compte, les mots sont des mots, et la postérité comprend ce qu'il y a derrière ces mots avec les concepts qui sont les siens. Mais des mots comme ceux-là renfermaient souvent une intense vie de l'âme, ils témoignaient de cette vie de l'âme que je viens de caractériser.

Ainsi nous avons deux courants, qui en réalité sont restés agissants jusqu'à aujourd'hui. Un premier courant qui voudrait faire comprendre aux hommes – mais désormais à partir du monde spirituel, et de là avec d'autant plus de force qu'une vie collective des pensées entoure la terre, que l'âme et l'esprit respirent dans un monde de pensées ; et un second courant qui avant tout voudrait faire entendre à l'être humain qu'il devrait se rendre indépendant d'une collectivité de cette nature, s'éprouver dans son individualité. Le premier courant – c'est plutôt comme un vague murmure indistinct dans l'entourage spirituel de la terre n'est plus perceptible aujourd'hui pour beaucoup d'êtres déjà incarnés que lorsqu'au cours de certaines nuits pas comme les autres ils reposent sur leur couche et écoutent ce murmure indistinct ; celui-ci fait alors naître en eux toutes sortes de doutes à l'égard des affirmations péremptoires de l'individualisme. Et puis d'autres gens, qui dorment bien parce qu'ils sont satisfaits d'eux-mêmes, mettent avec rigidité l'accent sur le principe individuel.

Et les hautes flammes de ce combat brûlent en vérité dans les profondeurs de la civilisation européenne. Elles brûlent jusqu'au jour d'aujourd'hui. Et dans ce qui se déroule aujourd'hui dans la zone superficielle de notre vie, nous n'avons en réalité guère autre chose que les remous superficiels de ce qui a déjà existé au fond des âmes en tant que vestige de la vie de l'âme plus profonde et plus intense des hommes de ce temps-là.

Or, bien des âmes incarnées à cette époque sont à nouveau présentes dans la vie terrestre. D'une certaine manière, elles ont triomphé de ce qui les avait fortement inquiétées au niveau de la conscience superficielle, de ce qui tout au moins les avait, à ce niveau, inquiétées à certains moments. Mais dans les profondeurs de bien des âmes, les flammes ne brûlent aujourd'hui qu'avec plus d'ardeur. La science spirituelle est précisément là pour attirer l'attention sur des phénomènes historiques de ce genre.

Mais maintenant il y a une chose que nous ne devons pas oublier : dans la mesure où les hommes, dans leur existence terrestre, perdent conscience de quelque chose qui pourtant n'en existe pas moins – je veux dire les pensées éthériques dans l'environnement immédiat de la terre – dans la mesure où en conséquence ils font du « je pense » leur propriété personnelle, dans la même mesure l'âme humaine se resserre sur elle-même et l'homme franchit la porte de la mort avec une âme rétrécie. Cette âme rétrécie introduit alors dans l'éther cosmique des pensées terrestres fausses, incomplètes, contradictoires. Celles-ci agissent en retour sur les âmes des hommes. Et de là naissent des mouvements sociaux comme nous en voyons se produire aujourd'hui. Si l'on saisit quelle est leur genèse profonde, on comprendra aussi qu'il n'existe pas de remède à ces idées sociales souvent si destructrices, si ce n'est répandre la vérité sur la vie de l'esprit et la nature de l'esprit.

Les conférences qui ont été données ici, conférences portant sur l'histoire et faisant référence à l'idée de réincarnations, nous ont conduit à citer des exemples concrets et vous ont montré comment, sous la surface de l'histoire extérieure, les choses sont à l'œuvre ; comment ce qui vit pendant une période est transporté dans la vie d'une époque ultérieure par des êtres qui se réincarnent. Mais toutes les données spirituelles existant entre la mort et une nouvelle naissance contribuent à donner sa forme à ce que les hommes font passer d'une vie terrestre dans l'autre. Ce serait aujourd'hui un bien si de nombreuses âmes pouvaient acquérir l'objectivité qui permettrait d'éveiller leur compréhension lorsque précisément on caractérise les hommes qui ont vécu au déclin de l'ère de l'âme de cœur et de raison.

Ces hommes, qui ont été sur terre en ce temps-là et sont en partie à nouveau réincarnés, ont vécu jusque dans les profondeurs de leur âme le déclin de cette ère. Sous les attaques permanentes des fantômes dont j'ai parlé, ils ont conçu un doute profond touchant la valeur exclusive de l'intellectualisme. Ce doute se comprend. Car au XIII^e siècle, il y a eu beaucoup d'hommes adonnés à la connaissance, s'occupant presque exclusivement de théologie, qui traitaient comme une grave question de conscience la question suivante : que va-t-il maintenant se passer ?

Ces âmes ont souvent apporté dans leur époque de grandes, de puissantes idées, qu'elles tenaient de leurs incarnations antérieures. Elles les apportaient colorées déjà d'intellectualisme, mais toutes ces idées, elles les ressentaient comme appartenant au courant descendant ; en présence du courant ascendant, qui poussait vers l'individualisme, elles éprouvaient des remords – jusqu'au moment où vinrent ces philosophes qui se trouvaient sous une certaine influence, qui à vrai dire tordit le cou au bon sens. On peut dire aussi, pour parler sans ambages : jusqu'au moment où vinrent ceux qui se trouvaient sous l'influence de Descartes ; car un très grand nombre de ceux qui avaient cultivé la scolastique étaient devenus pour ainsi dire les victimes de la manière de penser cartésienne. Je ne dis pas qu'ils sont devenus des philosophes. Ces choses se métamorphosent, et quand des hommes se mettent à penser dans ces directions-là, alors sont présentées comme des évidences d'étonnantes absurdités ; car c'est de Descartes que procède la formule : cogito ergo sum – je pense, donc je suis.

Mes chers amis, aux yeux d'innombrables penseurs à l'esprit pénétrant, la formule a valeur de vérité : je pense, donc je suis. Il en résulte que du matin jusqu'au soir : je pense, donc je suis. Je m'endors : je ne pense pas, donc je ne suis pas. Je me réveille : je pense, donc je suis. Je m'endors, et comme je ne pense pas, je ne suis pas. – Et, conséquence nécessaire, non seulement on s'endort, mais on cesse d'être quand on s'endort. Il n'y a pas de plus mauvaise preuve de l'existence de l'esprit de l'homme que la proposition : je pense. Néanmoins cette formule commença, à l'ère du développement de l'âme de conscience, à passer pour la proposition qui fait autorité.

On est aujourd'hui contraint, quand on attire l'attention sur des choses comme celles-ci, de faire figure de blasphémateur. Mais ici je voudrais rapporter une manière de dialogue qui n'est pas attestée historiquement, mais que la recherche spirituelle peut découvrir au milieu des faits qui se sont produits, un dialogue entre deux Dominicains, l'un âgé, l'autre jeune ; la teneur en fut à peu près la suivante.

Le jeune Dominicain dit : l'activité pensante saisit les êtres humains. La pensée – l'ombre de la réalité – saisit les êtres humains. La pensée a toujours été dans les temps anciens l'ultime révélation de l'esprit vivant des hauteurs. Maintenant elle est ce qui a oublié cet esprit vivant, les hommes ne la vivent plus que comme une ombre. Il est bien vrai – dit le jeune Dominicain – que lorsqu'on voit une ombre, cette ombre indique l'existence d'une réalité : les réalités existent bien ! – Ce n'est pas la pensée en tant que telle que j'attaque, mais le fait que dans la pensée on ait perdu l'esprit vivant.

L'ainé dit : il faut dans la pensée – l'homme terrestre tournant avec amour ses regards vers la nature extérieure, et prenant ce qui se révèle comme la Révélation, au lieu d'aborder la Révélation avec sa

pensée – il faut dans la pensée trouver une réalité terrestre qui tienne lieu de la réalité céleste perçue autrefois.

Que va-t-il se passer ? – dit le plus jeune. Est-ce que l'humanité européenne sera assez forte pour trouver cette réalité terrestre de la pensée, ou bien sera-t-elle seulement assez faible pour perdre la réalité céleste de la pensée ?

Tout ce qu'il y a dans ce dialogue est en réalité encore valable pour la civilisation européenne. Car après cette période intermédiaire qui vit s'obscurcir la notion de pensée vivante, il faut reconquérir cette pensée, sinon l'humanité restera faible, et perdant de vue la réalité de la pensée, elle perdra sa propre réalité. C'est pourquoi il est nécessaire, depuis qu'est intervenue l'impulsion de Noël dans le mouvement anthroposophique, que l'expression revête sans aucune réserve la forme de la pensée vivante. Sinon nous en viendrons de plus en plus à ce que même ce que l'on sait ici et là que l'homme a un corps physique, un corps éthérique, un corps astral – ne sera plus saisi qu'avec les formes de la pensée morte. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi, car alors ce serait une vérité défigurée, pas la vérité.

C'est ce que je voulais caractériser aujourd'hui. Il faut que nous arrivions, dépassant l'histoire traditionnelle, à ressentir intérieurement le besoin d'une histoire qui doit être et peut être lue selon l'esprit. Cette histoire, il faut de plus en plus la cultiver dans le mouvement anthroposophique. Aujourd'hui, mes chers amis, j'ai surtout voulu placer devant vos âmes un programme concret dans ce sens. Je me suis souvent exprimé en aphorismes, mais vous saisirez le rapport entre ces aphorismes si vous essayez non pas tant de repasser intellectuellement ce que j'ai voulu dire, que de le sentir avec tout votre être – de le sentir en faisant un effort de connaissance, de faire un effort de connaissance nourri de sentiment, afin que de plus en plus soit porté par l'esprit non seulement ce qui est dit parmi nous, mais encore ce qui est entendu.

Nous avons besoin d'éduquer notre oreille à écouter ce que dit l'esprit ; alors nous pourrons développer la spiritualité parmi nous. C'est ce sentiment qu'aujourd'hui j'ai voulu susciter en vous – non pas faire un exposé systématique, mais, autant qu'il est possible, en me référant il est vrai à certains faits spirituels, parler à vos cœurs.

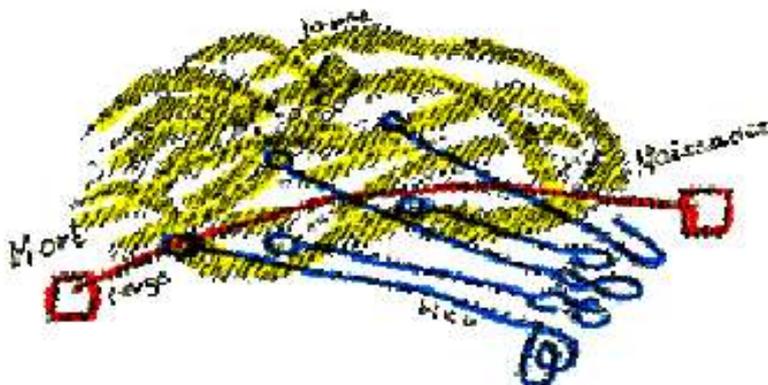
DEUXIEME CONFERENCE

Dornach, 4 juillet 1924

J'aurai à esquisser aujourd'hui comment les forces qui préparent le karma de l'être humain poursuivent leur évolution lorsque l'homme a franchi la porte de la mort. Il faut en effet nous représenter que pour la conscience ordinaire, la constitution du karma, ce commerce avec le monde que l'on peut appeler karmique, s'effectue en chacun de nous de façon plutôt instinctive. Nous voyons les animaux agir instinctivement. Or ce terme d'instinct, comme bien d'autres très fréquemment utilisés dans le monde scientifique et ailleurs, est employé d'ordinaire de la façon la plus vague. On ne se donne pas la peine de se faire de l'instinct une représentation plus précise. Qu'est donc en réalité chez les animaux ce qu'on appelle l'instinct ?

Nous savons que les animaux ont une âme-groupe. L'animal, tel qu'il est actuellement, n'est pas un être fermé sur lui-même, derrière lui il y a l'âme-groupe. De quel monde relève donc cette âme-groupe ? Où trouve-t-on l'âme-groupe des animaux ? Certes pas dans notre monde physique, sensible ; on n'y trouve que les individus des diverses espèces animales. On ne trouve les âmes-groupes des animaux que lorsque, soit par l'initiation, soit par le cours normal de l'évolution humaine entre la mort et une nouvelle naissance, on entre dans un monde tout différent, celui par lequel l'homme passe entre la mort et une nouvelle naissance.

C'est là que parmi les entités avec lesquelles on se trouve alors et parmi lesquelles il y a surtout les êtres dont j'ai dit qu'on élaborait son karma avec eux, c'est là qu'on trouve les âmes-groupes des animaux. Et les animaux qui sont sur terre agissent, quand ils le font instinctivement, à partir de la pleine conscience de ces âmes-groupes. C'est ainsi, mes chers amis, que vous pouvez vous représenter, si nous avons ici – ce n'est qu'un schéma – le royaume dans lequel nous vivons entre la mort et une nouvelle naissance (*en jaune sur le croquis*), comment agissent les forces qui partent des âmes-groupes des animaux (*en bleu*). Ces âmes, vous les trouvez là aussi. Et ici, sur Terre, sont les individus des diverses espèces animales ; ils agissent comme tirés par les fils qui montent jusqu'aux âmes-groupes que l'on trouve dans le royaume entre la mort et une nouvelle naissance. Voilà ce qu'est l'instinct.



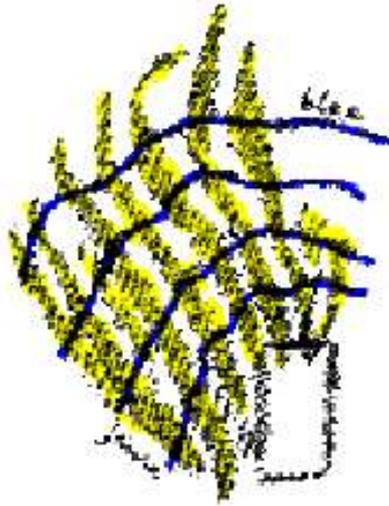
Il est parfaitement naturel qu'une conception matérialiste du monde ne puisse pas expliquer l'instinct, parce que l'instinct est une activité qui a sa source dans ce que vous trouvez désigné, par exemple dans mon livre « Théosophie » et dans ma « Science de l'occulte », par : « le monde des esprits ». Chez l'homme, il en est autrement. Il a lui aussi un instinct, mais, tant qu'il vit ici-bas, ses actes instinctifs ne proviennent pas de cette région, mais de ses vies terrestres antérieures, d'au delà du temps, d'un certain nombre de ses vies antérieures (*en rouge sur le croquis*).

De même que l'influence du monde spirituel sur les animaux les fait agir instinctivement, ainsi chez l'homme les incarnations antérieures agissent sur ses incarnations suivantes, si bien que son karma s'accomplit instinctivement ; mais c'est un instinct spirituel, qui agit au sein du Moi. Si l'on tient compte de cela, on voit que cet agir instinctif s'harmonise sans aucune contradiction avec la liberté humaine. Car la liberté opère à partir de la région d'où proviennent les influences qui dictent leur instinct aux animaux : le monde des esprits.

Aujourd'hui il s'agira surtout pour nous de voir comment cet instinct s'élabore lorsque l'homme franchit la porte de la mort. Ici, dans la vie terrestre, le karma est vécu instinctivement, il se déroule pour ainsi dire sous la couche superficielle de la conscience. A l'instant où nous avons passé la porte de la mort, tout ce que nous avons vécu sur terre devient objectivement conscient pendant quelques jours – nous l'avons devant nous en images qui vont sans cesse s'agrandissant.

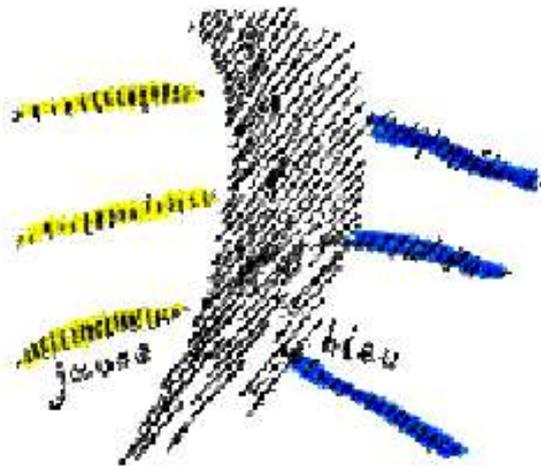
Ces images sont accompagnées de ce qui s'est déroulé instinctivement par le fait du karma. Si bien que lorsque l'homme franchit la porte de la mort et que la vie se déroule sous son regard en se dilatant de plus en plus (*en jaune sur le croquis ci-dessous*), tout est accompagné de ce qui en lui n'était

qu'instinctif, non conscient : tout le tissu karmique (*en bleu*). Il ne le voit pas tout de suite dans les jours qui suivent immédiatement la mort, mais ce qui n'est sous ses yeux qu'un pâle souvenir commence à prendre forme vivante ; il voit par exemple qu'il y a là déjà quelque chose d'autre que le souvenir ordinaire. Quand on perçoit cet ensemble avec le regard de l'initié, on peut décrire les choses de la façon suivante.



L'être humain qui est mort après avoir possédé pendant sa vie terrestre la conscience ordinaire, voit devant lui en un immense panorama cette vie terrestre, il la voit pour ainsi dire de face (*en bleu sur le croquis plus bas*). Avec le regard de l'initié, on peut aussi voir depuis l'autre côté, depuis l'arrière (*en jaune*) ; alors se dévoile dans toute sa richesse le réseau des rapports karmiques.

On le voit alors, ce réseau des rapports karmiques, d'abord tissé des pensées qui pendant la vie terrestre ont vécu dans la volonté – là il se dévoile.



Mais sans tarder, un autre élément vient s'ajouter, mes chers amis. J'ai souvent insisté là-dessus : les pensées qu'on a consciemment pendant la vie terrestre sont mortes ; mais celles qui sont tissées dans la trame du karma et qui maintenant ressortent, elles sont vivantes. De l'envers du panorama de la vie se lèvent des pensées vivantes. Et maintenant, quelque chose se produit, essentiel, d'une immense importance : les êtres de la troisième Hiérarchie s'approchent et reçoivent ce qui lève là, sur l'envers du panorama de la vie. Anges, Archanges et Archées aspirent, inspirent pour ainsi dire ces pensées vivantes.

Ceci se passe pendant le temps où l'être humain s'élève jusqu'aux confins de la sphère lunaire. Puis il entre dans la sphère lunaire ; alors commence son pèlerinage à rebours à travers sa vie. Cette pérégrination dure un tiers du temps qu'il a vécu sur la terre, plus précisément le temps passé par lui à dormir.

Je vous ai souvent exposé comment s'opère ce retour en arrière. Mais nous pouvons d'abord nous demander : quand l'homme se trouve dans son sommeil ordinaire, quel rapport y a-t-il entre l'état qui est alors le sien et celui qui succède immédiatement à la mort ? Eh bien, voyez-vous, lorsque l'homme entre dans le sommeil, il n'est plus, en tant qu'être doué d'âme et d'esprit, que dans son Moi et dans son corps astral. Il n'a plus son corps éthérique, celui-ci est resté dans le lit. De ce fait, les pensées restent sans vie, elles n'ont aucun mode d'action, elles sont des images. Maintenant, franchissant la porte de la mort, l'homme emporte avec lui son corps éthérique, qui alors s'agrandit ; et le corps éthérique n'a plus seulement en lui les forces de vie qui alimentaient l'être physique, mais celles qui donnent vie aux pensées. Si les pensées peuvent devenir vivantes, c'est que l'homme a emporté son corps éthérique qui en se détachant apporte les pensées vivantes aux Anges, aux Archanges et aux Archées, qui daignent les recevoir.

C'est là, dirais-je, le premier acte qui se déroule dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance : de l'autre côté du seuil de la mort, les entités de la troisième Hiérarchie viennent à la rencontre de ce qui se détache de l'homme, de ce qui était confié à son corps éthérique maintenant en train de se dissoudre, tout cela, ces entités le reçoivent. Et c'est formuler une bonne, une belle, une magnifique prière que de dire, en pensant à un défunt ou au rapport de la vie avec la mort :

Anges, Archanges, Archées :

*Accueillent dans l'éther vivant du monde
Le destin tissé sur terre par l'être humain.*

En effet, nous élevons alors le regard vers un état de fait d'ordre spirituel. Et il n'est pas indifférent que des hommes pensent des états de fait spirituels ou bien qu'ils ne les pensent pas, qu'ils accompagnent les morts avec des pensées qui restent sur la terre ou bien qu'ils les accompagnent dans la poursuite de leur chemin avec des pensées qui reflètent ce qui se passe dans la région où le défunt est entré.

C'est là, mes chers amis, ce qui apparaît infiniment souhaitable à la science initiatique d'aujourd'hui : que pendant la vie terrestre on ait des pensées qui soient l'image de véritables faits spirituels. Se contenter de la théorie, penser seulement, sans aller au-delà, que l'homme possède des éléments supérieurs, énumérer ces éléments, cela ne signifie pas encore établir un lien avec le monde spirituel. C'est seulement en pensant les réalités qui se déroulent dans le monde spirituel que nous pouvons établir un lien de cette nature.

C'est pourquoi nos cœurs devraient pouvoir percevoir ce que les cœurs percevaient dans les anciens Mystères, aux temps lointains de l'initiation. On lançait alors avec insistance aux néophytes cette exhortation : participez aux destins des morts ! Il n'en est resté que ces deux mots aujourd'hui passablement abstraits : Memento mori, incapables d'agir en profondeur sur les hommes de notre temps précisément parce qu'ils sont devenus abstraits et impuissants à élargir la conscience jusqu'à la faire entrer dans une existence plus vivante que celle du monde des sens.

Quant à l'accueil de la trame du destin des hommes par les Anges, les Archanges et les Archées, il s'opère de telle façon qu'on a cette impression : tout est actif et vivant dans une atmosphère éthérique bleu-violet. C'est une activité, une vie dans une atmosphère bleu-violet.

Et lorsque le corps éthérique se dissout, c'est-à-dire lorsque les pensées ont été aspirées par les Anges, les Archanges, les Archées, l'homme s'engage au bout de quelques jours dans cette vie à rebours que je vous ai décrite. Il voit alors comment ses actes, ses impulsions volontaires, les orientations de ses pensées ont agi sur ceux de ses semblables auxquels il a fait du bien ou du mal.

Il ne vit plus dans sa propre âme, mais dans celle des autres. Il a la nette conscience que c'est lui qui est là concerné, et il revit ce qui a été vécu dans les profondeurs de leur âme par ceux avec qui il a noué des liens karmiques et auxquels il a fait soit du bien, soit du mal. Il voit alors comment ce qu'il a fait dans sa vie est reçu par les autres. Il l'éprouve dans sa pleine réalité, dans une réalité qu'il m'a bien fallu décrire comme plus réelle encore que la réalité sensible entre naissance et mort. Il éprouve alors une réalité dans laquelle, dirais-je, il vit d'une vie plus ardente que dans l'existence terrestre.

Si maintenant, avec le regard que confère l'initiation, on observe la chose du point de vue opposé, de l'autre côté, on voit que ce qui est ainsi vécu par l'être humain s'incorpore à la substance, à la réalité des Kyriotetes, des Dynamis, des Exousiaï. Ces entités absorbent les négatifs des actes humains, elles s'en pénètrent. Et ce spectacle offert au regard de l'initié qui voit maintenant cette merveille, à savoir les conséquences des actes humains transposées en termes de justice et absorbées par les Kyriotetes, les Dynamis, les Exousiaï, tout ce spectacle transporte l'initié dans un état de conscience qui lui fait dire : je sais que je suis au centre du Soleil, et par là au centre du système planétaire. Il regarde ce qui se passe du point de vue du Soleil. Et il voit un monde d'activité et de vie de couleur mauve. Il voit les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes absorber les actes humains transposés en termes de justice dans l'activité, la vie d'une atmosphère astrale violet pâle, mauve.

Voyez-vous, on découvre alors cette vérité que le Soleil tel qu'il s'offre à l'homme terrestre est celui qu'on voit en se plaçant à la périphérie. Vu de son centre, le Soleil apparaît comme le champ où se déroulent les activités spirituelles, les actes des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes. Là tout est acte spirituel, événement spirituel. Là nous trouvons, dirais-je, l'envers des images de la vie terrestre qui est la nôtre entre naissance et mort. * (*Ici un passage non traduisible, dans lequel Rudolf Steiner explique comment il est amené à utiliser le mot *verwesen* (sens courant : se décomposer) dans le sens de : faire passer dans l'être, incorporer (N. d. T.).

Sachant cela, nous dirons donc :

Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes :

*Incorporent à la vie astrale du cosmos
Les justes conséquences de la vie terrestre de l'homme.*

Puis, lorsque ceci est accompli, lorsque l'homme a vécu la mort ce tiers de son existence terrestre, qu'il a parcouru le chemin à rebours et se retrouve au point de départ de sa vie passée – mais en se sentant dans l'espace spirituel – dans le moment qui précède son entrée dans la vie terrestre, il pénètre alors, peut-on dire, par le centre du soleil, dans le pays des esprits proprement dit. Là, ses actions terrestres transposées en termes de justice sont intégrées à l'activité de la première Hiérarchie. Elles parviennent dans le domaine des Séraphins, des Chérubins et des Trônes. L'homme entre dans un royaume qui suscite en lui ce sentiment : ce qui sur terre s'est fait par moi, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes l'intègrent dans leur substance active.

Mes chers amis, nous avons une pensée juste de ce qui se passe avec le défunt dans sa vie post mortem si nous nourrissons en nous la pensée suivante : ce que le défunt a tissé sur Terre dans la trame de son destin est capté d'abord par les Anges, les Archanges et les Archées. Ceux-ci, au cours de l'étape suivante entre la mort et une nouvelle naissance, le portent dans le domaine des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes. Ces entités sont entourées, enveloppées par les entités de la première Hiérarchie. Et sans cesse, au sein de cette action de la première Hiérarchie, les actes de l'homme sur terre sont intégrés à l'essence agissante des Trônes, des Chérubins et des Séraphins. Encore une fois, nous pensons juste si aux deux premières phrases nous en ajoutons une troisième :

Au sein des Trônes, des Chérubins, des Séraphins :

*Ressuscitent, essence de leurs actes,
Les formes justes de la vie terrestre de l'homme.*

Si bien que lorsqu'on dirige le regard initiatique vers ce qui se passe continuellement dans le monde spirituel, on a sur terre les faits et gestes des hommes avec leur instinct karmique, avec ce qui se déroule sous les espèces du tissu du destin : un tissu assez semblable au tissu des pensées. Mais si nous levons le regard vers les mondes spirituels, nous voyons que ce qui fut jadis actions humaines, après avoir passé par les entités de la troisième et de la deuxième Hiérarchie, est reçu et se répand parmi les Trônes, les Chérubins et les Séraphins pour devenir dans les hauteurs activité céleste.

1. Anges, Archanges, Archées

*Accueillent dans l'éther vivant du monde
Le destin tissé sur terre par l'être humain.*

2. Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes

*Incorporent à la vie astrale du cosmos
Les justes conséquences de la vie terrestre de l'homme.*

3. Au sein des Trônes, des Chérubins, des Séraphins,

*Ressuscitent, essence de leurs actes,
Les formes justes de la vie terrestre de l'homme.*

Il y a là, mes chers amis, un ensemble de faits qui, particulièrement à notre époque, sont infiniment importants et sublimes. Car maintenant précisément, au début de l'ère michaélique, en cet instant capital pour l'histoire universelle, il est possible de percevoir les actes des hommes qui ont vécu sur terre avant la fin du Kali Youga, dans les vingt dernières années du XIX^e siècle ; ce qu'ont vécu les hommes de ce temps a été accueilli par les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Mais jamais, en ce qui concerne cet ensemble de faits, le contraste ombre-lumière n'a été si grand qu'aujourd'hui.

Lorsque, dans les années 80 du siècle dernier, on levait les yeux dans les hauteurs et que l'on voyait comment les révolutionnaires du milieu du XIX^e siècle et leurs actes étaient reçus par les Trônes, les Chérubins, les Séraphins, on voyait comme des ténèbres peser sur cette époque. Et ce qui passait ensuite dans le domaine des Séraphins, des Chérubins et des Trônes ne s'éclairait que bien peu.

Mais lorsque maintenant on jette un regard rétrospectif sur les actes accomplis par les hommes à la fin du XIX^e siècle dans leurs rapports les uns avec les autres – après avoir vu clairement ce qui s'est passé en cette fin du Kali Youga, après avoir perçu comme des nuages de pensées qui se dissipent ce qui fut le destin de ces hommes à la fin du Kali Youga – alors tout cela s'éloigne, et l'on voit ce qui en est advenu dans le ciel dans une lumière claire et rayonnante.

Or ceci ne montre rien de moins que l'extraordinaire importance que revêt dans le présent cette transposition des actes terrestres des hommes en actes célestes des âmes. Car ce qui est pour l'homme son destin, son karma, cela se joue pour lui, en lui, autour de lui, d'existence en existence. Mais ce qui se déroule encore dans les mondes célestes comme conséquence de ce qu'il a vécu et accompli sur terre, cela agit continuellement dans les formes que prend l'histoire, et intervient dans tout ce qui ne relève pas des possibilités d'action de l'individu en tant que tel.

Pesez bien tout ce qu'il y a dans cette phrase, mes chers amis. Chaque individu vit son propre destin. Mais déjà lorsque deux êtres humains agissent ensemble, il en résulte tout autre chose que le simple accomplissement du destin de l'un et de l'autre. Entre ces deux êtres, il se passe quelque chose qui est plus que le vécu de chacun d'eux. La conscience ordinaire n'aperçoit d'abord aucun lien entre ce qui se

joue entre ces deux êtres et ce qui se passe dans les mondes spirituels. C'est seulement lorsqu'une activité sainte, spirituelle, intervient dans le monde physique, dans le monde sensible, lorsque les hommes transforment consciemment leurs actes de telle façon qu'ils deviennent aussi des actes dans le monde spirituel, qu'alors un lien de ce genre s'établit.

Et tout ce qui se passe parmi les êtres humains dans un cercle plus vaste, c'est encore autre chose que le destin individuel vécu par chacun. Tout ce qui n'est pas destin individuel, mais résultat de la pensée collective, du sentiment collectif, de l'action collective des hommes sur terre, c'est en relation avec ce que font dans les hauteurs les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Les actes des hommes qui relèvent des rapports existant entre eux s'incorporent aux actes de ces entités, de même que la vie terrestre de chaque individu.

La vision qui s'offre ensuite au regard de l'initié est d'une particulière importance. Nous levons les yeux vers les hauteurs. Nous y voyons aujourd'hui les conséquences dans le monde spirituel de ce qui s'est déroulé sur terre dans les trente dernières années du siècle précédent. On dirait une pluie fine, une pluie spirituelle qui tombe sur la terre et arrose les âmes humaines, et les pousse à réaliser ce qui naît entre les hommes et constitue l'histoire.

Et l'on voit alors, image-reflet de pensées vivantes, vivre, après avoir fait le détour par les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, ce que les hommes ont fait sur terre dans le dernier tiers du XIX^e siècle.

Quand on voit clair dans cet ordre de faits, souvent il arrive exactement ceci : vous parlez aujourd'hui avec quelqu'un ; ce qu'il vous dit parce que tout le monde le pense, ce qui ne vient pas de ce qu'il éprouve personnellement, de ses impulsions profondes, mais qu'il vous dit pour la simple raison qu'il est citoyen de ce temps, vous avez l'impression qu'il y a une relation entre tout cela et les hommes qui ont vécu dans le dernier tiers du XIX^e siècle. On croirait vraiment voir nombre de nos contemporains siégeant dans une assemblée spirituelle, entourés de personnes qui s'occupent d'eux, mais ne sont que des images envoyées ainsi qu'une pluie par le ciel, images de ce que des hommes ont vécu dans le dernier tiers du XIX^e siècle.

Ainsi les revenants, les fantômes bien réels d'une époque précédente rôdent dans l'espace spirituel d'une époque ultérieure. C'est l'un des effets karmiques généraux, subtils et partout présents dans le monde, et dont souvent les occultistes les plus avertis ne tiennent pas compte. Souvent, lorsque quelqu'un émet devant vous non un avis personnel, mais une opinion stéréotypée, on a envie de lui glisser dans l'oreille : cela, c'est tel ou tel, qui vivait dans le dernier tiers du XIX^e siècle, qui te l'a dit.

C'est ainsi seulement que l'on voit la vie apparaître comme un tout. Et à propos de notre époque, qui a commencé à la fin du Kali Youga, il faut répéter qu'elle se distingue de toutes les périodes historiques antérieures. Elle s'en distingue en ce sens qu'effectivement, les actes accomplis par les hommes dans le dernier tiers du XIX^e siècle exercent la plus grande influence qu'on puisse concevoir sur ce premier tiers du XX^e siècle.

Mes chers amis, par tout ce que je vous dis là, je veux caractériser la chose en des termes qui n'ont rien à voir avec le vocabulaire de la superstition ; je formule en pleine conscience un fait exact : jamais encore les fantômes du temps qui précéda le nôtre n'ont rôdé aussi visiblement parmi nous que dans le temps présent. Et si les hommes d'aujourd'hui ne perçoivent pas la présence de ces fantômes, ce n'est pas parce que nous vivons à l'époque des ténèbres, mais parce que les hommes sont, pour l'instant encore, éblouis par la clarté de la période de lumière. C'est pourquoi ce que les revenants du siècle passé accomplissent parmi nous est un terrain aussi prodigieusement fertile pour les entités ahrimaniennes. Celles-ci agissent aujourd'hui, sans que les hommes le remarquent, avec une nocivité toute particulière. Elles essaient de galvaniser, dirais-je, selon leur propre nature, le plus grand nombre possible de ces fantômes, et de les amener à exercer une influence sur les hommes d'aujourd'hui.

Le meilleur moyen de favoriser cette impulsion ahrimanienne, c'est de fonder des associations populaires pour y cultiver les errements du siècle précédent, dont les gens qui voient clair savent qu'ils procèdent d'idées depuis longtemps périmées. Jamais en aucun temps les esprits profanes n'ont popularisé les erreurs du passé autant qu'à l'époque présente, Et c'est bien le cas de dire : si l'on veut savoir ce que c'est que des actes inspirés par Ahriman, on peut s'en rendre compte partout où se tiennent des réunions où l'on s'active en s'inspirant de la conscience moderne. Les occasions aujourd'hui ne manquent pas d'apprendre à discerner l'action d'Ahriman dans le monde, car il agit avec une force extraordinaire. Et c'est lui qui, par ce détour que j'ai décrit aujourd'hui, empêche les hommes d'accueillir dans leur cœur, dans leur âme, ce qui doit maintenant paraître dans sa nouveauté, justement parce que c'est nouveau, comme ce qui se fait jour dans l'anthroposophie.

Les gens sont satisfaits lorsqu'ils peuvent habiller de quelque formule traditionnelle ce que l'anthroposophie apporte de nouveau. Il suffit de voir combien les gens sont satisfaits lorsque dans une de mes conférences quelque chose se présente dont ils peuvent dire : on trouve aussi cela dans un vieil ouvrage. – Cela s'y trouve, oui, mais tout autrement, car alors l'état de conscience était tout autre ! On a si peu le courage d'accueillir ce qui croît sur le terrain du présent qu'on se sent rassuré quand on peut se référer au passé.

Cela prouve bien avec quelle force les impulsions du passé agissent sur les hommes d'aujourd'hui, et combien ceux-ci sont rassurés, lorsqu'agissent sur eux les impulsions du passé. Cela tient à la force avec laquelle le XIX^e siècle agit encore dans le XX^e. Les historiens futurs qui décriront notre temps du point

de vue spirituel et non comme nous à partir des seuls documents – ils auront avant tout à décrire ce que l'on peut exprimer ainsi : quand on considère les trois premières décades du XX^e siècle, on croirait avoir affaire à la projection des actions humaines du XIX^e siècle finissant.

S'il m'est permis ici de dire un mot derrière lequel il n'y a vraiment aucune intention politique – la politique doit rester en dehors de notre Société anthroposophique – s'il m'est permis de dire un mot simplement destiné à caractériser des faits, j'aimerais dire ceci : considérons les actes qui ont bouleversé le monde – je veux dire les événements, car ce n'étaient pas des actes – notamment les événements qui ont bouleversé le monde dans la deuxième décade du XX^e siècle. C'est devenu une banalité de dire que depuis que le monde est monde et qu'on écrit de l'histoire, des événements aussi révolutionnaires ne s'étaient jamais produits. Mais à bien y regarder, les hommes ne sont-ils pas au cœur de ces événements comme s'ils n'y étaient pas ? Où qu'on aille, c'est comme si ces événements se déroulaient en dehors des êtres eux-mêmes, comme si les hommes n'y avaient aucune part.

On aimerait dire à chacun de ceux que l'on rencontre : y étais-tu, toi, dans cette deuxième décade du XX^e siècle ? Et que dire, lorsqu'on regarde les choses d'un autre point de vue encore : comme les hommes vous paraissent désemparés, infiniment désemparés, dans leurs jugements, dans leurs actes ! Jamais il n'a été aussi difficile de trouver des titulaires pour les postes ministériels. Qu'il est donc curieux de voir ce qui se passe à cet égard, le désarroi des gens dans tout ce qui se déroule ! Comment ne serait-on pas amené à poser la question : qui fait là quoi ? Qui participe à ce qui se passe ? Eh bien, mes chers amis, je vais vous le dire : ce sont les hommes du dernier tiers du XIX^e siècle, plus que ceux du temps présent. C'est la puissance de leur ombre qu'on voit partout à l'œuvre.

Voyez-vous, c'est là le mystère de notre temps. On aurait envie de dire : jamais les morts n'ont été aussi puissants que ceux du dernier tiers du XIX^e siècle. Il y a là aussi un aspect cosmique. Et lorsqu'on regarde les choses sous l'angle de leur contenu spirituel, dans tel ou tel cas précis, on arrive à des constatations curieuses.

Lors de la réédition de mes œuvres, écrites dans le dernier tiers de l'autre siècle, il s'est agi pour moi de savoir s'il fallait y apporter quelques modifications. Les esprits étroits disent que tout s'est renouvelé, que les théories et les hypothèses scientifiques de l'époque sont dépassées depuis longtemps. Mais si on considère la chose du point de vue de la réalité, il n'y a pas lieu de rien modifier. C'est qu'en effet, derrière quiconque écrit aujourd'hui un livre ou enseigne du haut de la chaire, se tient une ombre : ils parlent toujours, les Du Bois-Reymond, les Helmholtz, les Haeckel, les mêmes qui parlaient à l'époque ; et en médecine les Oppolzer, les Billroth et bien d'autres. C'est une part du mystère de notre temps. C'est pourquoi la science initiatique dit que jamais les morts ne furent aussi puissants qu'aujourd'hui.

C'est là ce que je voulais insérer aujourd'hui dans nos considérations sur le karma.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 6 juillet 1924

Nous avons vu que l'étude du karma, dans lequel le destin des hommes est enclos, nous conduit des plus lointains espaces de l'univers, des mondes stellaires, jusqu'aux expériences les plus intimes du cœur humain ; et ceci dans la mesure où le cœur est l'expression de tout ce que l'homme sent agir sur lui pendant sa vie, de tout ce qui se passe avec lui dans sa relation avec l'existence Terrestre. Sans cesse nous sommes invités, si nous voulons porter un jugement qui soit fondé sur une compréhension approfondie des rapports karmiques, à considérer ces deux domaines de l'existence cosmique, si éloignés l'un de l'autre.

Disons-le : quoi que l'on considère, que ce soit la nature, le cours pris par l'évolution historique de l'humanité dans son lien avec les conditions naturelles, ou encore la vie des peuples, rien de tout cela ne nous mène aussi haut dans les espaces cosmiques que l'étude du karma. Cette étude nous rend attentifs aux rapports entre la vie humaine qui se déroule sur Terre et ce qui se passe dans les lointains des mondes. Nous voyons cette vie humaine, quand elle atteint sa limite, se développer jusqu'à la soixante-dixième année environ. Ce qui va au-delà nous est en réalité accordé comme une grâce. Ce qui est en deçà est soumis aux influences karmiques ; c'est celles-ci que nous aurons à étudier.

On peut donc – nous avons souvent abordé cette question de divers points de vue – prendre soixante-douze ans environ pour la durée d'une vie humaine. Or soixante-douze ans, c'est aussi, vu de l'arrière-plan des mystères cosmiques, un chiffre pas comme les autres ; sa vraie signification ne se révèle que lorsqu'on prend en considération ce que j'appellerais le mystère cosmique de la vie Terrestre. Nous avons décrit ce qu'est le monde stellaire du point de vue spirituel. Lorsque nous entrons dans une nouvelle vie Terrestre, nous revenons pour ainsi dire du monde des étoiles sur la Terre.

Et à ce sujet, il est frappant de voir comment, dès qu'on aborde ce domaine avec l'aide de la science spirituelle moderne, on retrouve des conceptions des hommes d'autrefois, même si l'on ne s'y rattache pas dans le cadre de la tradition. Nous avons vu comment les planètes, ainsi que les étoiles fixes, interviennent dans la vie de l'homme, dans ce qui pénètre et parcourt cette vie. En définitive, quand nous avons sous les yeux une vie humaine parvenue à son terme, qui n'a pas été trop écourtée, qui est arrivée au moins à la moitié de la durée normale, on peut dire : l'être humain, parce qu'il descend des espaces cosmiques dans l'existence Terrestre, vient toujours d'une étoile déterminée. On peut suivre la direction qu'il a prise, et il n'est pas arbitraire, mais parfaitement exact, de dire que chaque homme a « son étoile ». Une certaine étoile, une étoile fixe, est la patrie spirituelle de l'être humain.

Si l'on transpose en l'image spatiale correspondante ce qui est vécu par une âme en dehors du temps et de l'espace entre la mort et une nouvelle naissance, on en vient forcément à se dire : chaque être humain a son étoile, déterminante pour tout ce qu'il élabore pour lui-même entre sa mort et une nouvelle naissance, et chaque homme vient de la direction où se trouve son étoile. Si bien que nous pouvons faire nôtre la représentation suivante : lorsque nous considérons l'ensemble du genre humain qui habite la Terre, nous trouvons, si nous faisons le tour de l'horizon et parcourons les continents, nous trouvons ces continents peuplés par les hommes qui sont présentement incarnés.

Les autres – où trouvons-nous les autres hommes dans l'univers ? Dans quelle direction devons-nous chercher pour les voir avec les yeux de notre âme, après qu'un certain temps s'est écoulé après leur mort ? Nous regardons dans la bonne direction si nous levons les yeux vers le ciel étoilé. Ce sont les âmes – du moins est-ce la direction où nous pouvons les trouver – qui se trouvent entre la mort et une nouvelle naissance. Nous embrassons la totalité du genre humain qui peuple la Terre en levant les yeux vers le ciel, puis en les abaissant vers la Terre.

Seuls ceux qui sont sur le chemin de l'aller ou du retour se trouvent dans la région planétaire. Mais on ne peut pas parler du Minuit des mondes entre la mort et une nouvelle naissance sans penser à une étoile que l'homme en quelque sorte habite durant ce temps – sans oublier toutefois ce que je vous ai dit de la nature des étoiles. Lorsque, sachant cela, on considère le cosmos, mes chers amis, et que l'on se dit : là-haut sont les étoiles, des signes cosmiques d'où luit, d'où rayonne la vie des âmes qui se trouvent entre la mort et une nouvelle naissance – notre attention se porte alors sur les constellations et nous nous demandons : quel rapport y a-t-il entre tout ce que nous voyons dans les étendues des mondes et la vie humaine ? – Nous apprenons alors à regarder autrement, de toute notre âme, la Lune argentée, le Soleil éblouissant, les étoiles qui scintillent nuitamment ; car à tout cela nous nous sentons également unis dans notre humanité. Que les âmes se sentent également unies dans leur humanité à tout le cosmos, c'est ce sentiment qui, par l'anthroposophie, doit être conquis au bénéfice des âmes humaines. Et c'est alors seulement que certains mystères de la vie universelle s'éclairent.

Mes chers amis, le Soleil se lève et se couche, les étoiles se lèvent et se couchent. Nous pouvons observer que le Soleil se couche dans la région du ciel où se trouvent certains groupements d'étoiles. Nous pouvons suivre des yeux la marche apparente – comme on dit aujourd'hui – des étoiles dans leur rotation autour de la Terre ; nous pouvons suivre la marche du Soleil. Nous disons aujourd'hui qu'au

cours de vingt-quatre heures le Soleil et les étoiles font le tour de la Terre – tout cela apparemment, bien entendu.

C'est ainsi que nous nous exprimons, mais ce n'est pas tout à fait exact. Si nous observons attentivement, sans nous lasser, la marche des étoiles et celle du Soleil, nous découvrons que par rapport aux étoiles le Soleil ne se lève pas toujours au même moment, mais un tout petit peu plus tard ; chaque jour il arrive un petit peu plus tard à l'endroit où par rapport aux étoiles il se tenait le jour précédent. Ces retards, s'ajoutant les uns aux autres, deviennent une heure, deux heures, trois heures, et finalement une journée. Et le moment approche où nous pouvons dire, le Soleil est en retard d'un jour par rapport à une étoile donnée.

Et maintenant, supposons que quelqu'un soit né un 1er mars et qu'il ait vécu jusqu'à sa soixante-douzième année révolue. Il fête toujours son anniversaire le 1er mars parce que le Soleil dit que cet anniversaire tombe à cette date. Il a d'ailleurs raison de le fêter, car tout au long de ces soixante-douze ans, et bien qu'il recule par rapport aux étoiles, le Soleil luit toujours au voisinage de l'étoile qui brillait lorsque cet homme est arrivé sur la Terre.

Mais si cette personne a vécu soixante-douze ans, le Soleil a pris un an de retard, et la personne arrive à un moment où le Soleil a abandonné l'étoile dans laquelle il était entré lors de sa naissance. Et au jour de son anniversaire, il a dépassé le 1er mars : l'étoile ne dit plus la même chose que le Soleil. Les étoiles disent qu'on est au 2 mars, le Soleil, au 1er mars : cette personne a perdu un jour cosmique, car c'est au bout de soixante-douze ans que le Soleil est en retard d'un jour sur les étoiles.

Et durant le temps où le Soleil peut se tenir dans la sphère de son étoile, l'homme peut vivre sur Terre. Puis – si les conditions sont normales quand le Soleil ne peut plus tranquilliser l'étoile de cet homme quant à son existence Terrestre, quand le Soleil ne dit plus à son étoile : cet homme est sur Terre, et moi je te donne de moi-même ce que cet homme a à te donner tandis qu'en t'occultant je fais provisoirement avec lui ce que tu faisais avec lui entre sa mort et sa nouvelle naissance – quand le Soleil ne peut plus dire cela à l'étoile, celle-ci rappelle l'être humain à elle.

C'est ainsi, vous le voyez, que ce qui se passe dans le ciel est en relation directe avec l'existence humaine sur Terre : nous voyons énoncés dans les mystères du ciel la durée de la vie de l'homme. Celui-ci peut vivre soixante-douze ans parce que pendant ce temps le Soleil prend un jour de retard. Puis le Soleil ne peut plus, comme il l'a fait auparavant en se plaçant devant elle, tranquilliser son étoile, si bien que celle-ci redevient libre pour le travail de l'esprit et de l'âme que l'homme doit accomplir dans le cosmos.

Seul un profond respect peut permettre de comprendre ces choses, ce respect que les anciens Mystères appelaient le respect pour les mystères des hauteurs. C'est ce respect en effet qui sans cesse nous incite à voir ce qui se passe sur Terre comme étant en liaison avec ce qui se déroule dans la puissante et majestueuse écriture céleste. Et c'est une vie aux dimensions bien réduites que mènent par exemple les hommes d'aujourd'hui, comparée à ce qu'elle était encore au début de la troisième période post-atlantéenne ; alors, s'agissant de l'être humain, on ne comptait pas uniquement d'après la trace que ses pas avaient laissée sur Terre, mais d'après ce que disaient de la vie humaine les étoiles de l'univers.

Voyez-vous, si l'on est attentif aux rapports de ce genre et capable d'y ouvrir son âme avec respect, on se dit alors que tout ce qui se passe sur Terre est en corrélation avec les mondes spirituels, trouve dans ces mondes sa contre-image. Et l'écriture céleste exprime la relation entre ce qui se passe sur Terre et – si nous nous plaçons au point de vue de la Terre – ce qui s'est déroulé un certain temps auparavant dans le monde spirituel. Et toute étude du karma doit être entreprise avec ce respect craintif devant les mystères de l'univers.

C'est dans ce sentiment que nous allons aborder quelques considérations sur le karma auxquelles nous allons nous livrer dans ces jours-ci.

Prenons d'abord cet exemple : nous avons ici un certain nombre de personnes, un échantillon de ce qu'on appelle la Société anthroposophique. Quelle que soit la force du lien qui unit tel ou tel à cette Société, pour chacun il relève de son destin – pour beaucoup de l'aspect fondamental de leur destin d'avoir trouvé le chemin de la Société anthroposophique. Et il est dans la nature de la spiritualisation qui depuis le Congrès de Noël doit marquer la Société anthroposophique, que chaque jour nous prenions davantage conscience de ce qui, dans la spiritualité cosmique, fonde une communauté comme celle-là. C'est à partir de cette prise de conscience qu'alors chacun occupera une place dans la Société.

C'est pourquoi on trouvera naturel qu'en raison des responsabilités résultant du Congrès de Noël, on commence maintenant à parler du karma de la Société anthroposophique, de ce karma fort complexe ; car c'est un karma collectif, né de la jonction des karmas personnels d'un grand nombre d'individus. Et si vous prenez dans son véritable sens et dans toute sa profondeur le contenu de ces conférences sur le karma, et ce qui ressort également d'autres relations que nous avons étudiées, vous concevrez alors, mes chers amis, que ce qui se passe ici, je veux dire tous ces êtres humains conduits dans la Société anthroposophique, a ses antécédents, dirais-je, dans ce qu'ont vécu ces êtres avant leur entrée dans l'existence Terrestre, et qui est la répercussion d'événements vécus dans leurs vies antérieures.

Si vous songez, ne serait-ce qu'une fois, à tout ce qu'une idée comme celle-là peut susciter, vous vous direz : il est possible d'approfondir peu à peu cette idée jusqu'à ce qu'apparaisse avec son contenu spirituel l'histoire qui est à l'arrière-plan de la Société anthroposophique. Seulement cela ne peut pas se faire en un tournemain, il ne peut s'agir que d'une prise de conscience lente et progressive, avec ce résultat souhaitable que l'action de la Société anthroposophique s'édifie sur les fondements qui sont effectivement à la disposition des anthroposophes.

N'est-ce pas, c'est d'abord l'anthroposophie qui donne sa cohésion à la Société, l'anthroposophie en tant que telle. Et c'est l'anthroposophie que d'une manière ou d'une autre doit chercher celui qui se trouve dans la Société. Cette recherche a ses antécédents – pour l'instant nous ne remonterons pas plus loin – dans ce qu'ont vécu avant de descendre dans l'existence Terrestre les âmes de ceux qui maintenant deviennent anthroposophes.

Si, discernant assez bien ce qui s'est accompli alors, on regarde dans le monde, on est conduit à dire ceci : il y a aujourd'hui dans le monde nombre de personnes qui, si l'on considère leur existence prénatale, étaient destinées à entrer dans la Société anthroposophique, mais certains événements ne leur permettent pas d'en trouver le chemin. – Ces personnes sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le pense. C'est alors qu'avec chaleur nous nous posons la question : par quelle prédestination une âme est-elle conduite à l'anthroposophie ?

Je voudrais d'abord partir de cas extrêmes, qui peuvent nous enseigner comment joue le karma en pareille occurrence. Dans la Société anthroposophique se pose pour chacun, et d'une façon beaucoup plus pressante que dans tout autre domaine, le problème du karma. Je me contenterai de l'indication suivante : admettez que les âmes actuellement incarnées dans un corps humain ne remontent pas assez loin pour avoir pu faire dans leurs existences passées une expérience qui – prenons un exemple extrême – à l'intérieur du mouvement anthroposophique, les conduise à l'eurythmie ; cette eurythmie n'existait pas, en effet, lorsqu'étaient incarnées les âmes qui aujourd'hui recherchent l'eurythmie.

Alors se lève la question brûlante : comment une âme en vient-elle, des profondeurs mêmes de son karma, à faire le chemin qui mène à l'eurythmie ? Mais il en va de même des différents domaines de la vie ; il y a des âmes aujourd'hui qui cherchent le chemin de ce que donne l'anthroposophie. Comment en viennent-elles à développer les prédispositions karmiques de leurs vies antérieures précisément dans la direction de l'anthroposophie ?

Il y a tout d'abord des âmes qui sont poussées vers l'anthroposophie avec une certaine intensité intérieure. Cette intensité n'est pas la même chez toutes, mais il en est qui sont poussées vers l'anthroposophie avec une grande intensité : on dirait qu'elles se dirigent, sans prendre de détours, en droite ligne vers l'anthroposophie, pour déboucher dans l'un des domaines de la vie anthroposophique.

Il existe aussi un certain nombre d'âmes qui prennent dans le cosmos cette orientation parce que dans des siècles passés au cours de leur existence Terrestre précédente elles ont ressenti avec une force particulière que le christianisme était arrivé à un tournant. Elles ont vécu en un temps où le christianisme s'était converti en un sentiment plus ou moins instinctif et humain, où la pratique du christianisme allait de soi tout comme l'instinct va de soi, où personne ne se demandait : pourquoi suis-je chrétien ? – Et si nous tournons le regard vers les XIII^e, XII^e, XI^e, X^e, IX^e, VIII^e siècles de l'ère chrétienne, nous trouvons en particulier des âmes, imprégnées de christianisme, qui entraient dans l'ère de l'âme de conscience, mais qui avant cette ère avaient accueilli sans réserve le christianisme dans leur âme de sensibilité ; mais déjà, dans les affaires qui sont de ce monde, elles voyaient s'allumer l'éclat de ce que doit apporter l'âme de conscience.

Ce qui a vécu alors, dirais-je, au niveau de l'inconscient et par là sans que l'activité cérébrale y participe, s'est incorporé à la vie de l'organisme ; ce qui a vécu alors à bien des égards sous les espèces de la piété chrétienne – mais un christianisme qui n'était pas au clair sur lui-même – cette piété enjoignait à ces hommes de soulever la question : pourquoi sommes-nous chrétiens ? – Car ce qui est inconscient dans une vie Terrestre devient d'un degré plus conscient dans la suivante.

Et ceci fit que dans leur existence entre la mort et une nouvelle naissance, ces âmes se trouvèrent en relation les unes avec les autres, principalement pendant la première moitié du XIX^e siècle. Je ne fais aujourd'hui en guise d'introduction qu'une allusion à ces faits, qui seront développés par la suite. Dans cette première moitié du XIX^e siècle, il y eut des communautés d'âmes qui dans l'éclat, dans la lumière où baigne le monde spirituel, au sein de ses révélations, tirèrent les conclusions du christianisme qu'elles avaient vécu sur Terre. Dans la première moitié du XIX^e siècle précisément, il y eut des âmes entre la mort et une nouvelle naissance qui se sentaient poussées à transposer en Imaginations cosmiques ce qu'elles avaient éprouvé dans une vie chrétienne antérieure. Et cela même que j'ai un jour décrit comme un culte s'est déroulé dans le monde suprasensible. Un grand nombre d'âmes étaient rassemblées dans ces Imaginations cosmiques collectives, dans ces puissantes images d'une existence future vers laquelle elles tendraient pendant leur incarnation suivante, mais sous une forme différente.

Or, dans la trame de ces Imaginations s'inséraient les durs combats intérieurs, beaucoup plus durs qu'on ne le pense d'ordinaire, qui s'étaient déroulés entre le VII^e et les XIII^e, XIV^e siècles de l'ère chrétienne. Les âmes des hommes dont je parle sont alors passées par bien des épreuves. Et ces épreuves, elles les insérèrent dans ces puissantes Imaginations cosmiques, œuvres communes d'un grand nombre d'âmes dans la première moitié du XIX^e siècle.

Toutes ces Imaginations cosmiques étaient imprégnées d'une part de ce que je ne puis décrire autrement que comme une sorte de nostalgie, d'attente. Elaborant ces puissantes Imaginations cosmiques, ces âmes, ces âmes désincarnées éprouvent comme un sentiment qui prendrait corps en elles, mais un sentiment fait d'éléments très divers ; je le décrirais ainsi : lors de notre dernière existence sur Terre, nous nous sommes senties attirées vers le Christ. Nous avons ressenti profondément les mystères que la tradition avait conservés pour les chrétiens, le souvenir de l'événement empreint de gravité sacrée qui s'est déroulé en Palestine au début de l'ère chrétienne. Mais s'est-il tenu devant notre âme dans toute sa gloire, dans tout son éclat, ce Christ ? – Telle est la question qui montait de ces âmes.

Elles disaient : n'avons-nous pas appris après notre mort seulement que le Christ était l'être solaire descendu sur Terre des hauteurs cosmiques ? L'avons-nous ressenti comme un être solaire ? Il n'est plus ici, il s'est uni à la Terre ; ici, c'est seulement comme si le cosmos avait gardé son souvenir. Il faut que nous retrouvions le chemin de la Terre, pour que nos âmes perçoivent le Christ. – La nostalgie du Christ accompagna ces âmes – elle naissait des grandes, des majestueuses Imaginations cosmiques qu'elles tissaient avec les esprits des Hiérarchies supérieures ; cette nostalgie accompagna ces âmes de leur existence pré-terrestre dans leur existence terrestre.

Ce sont là les faits que perçoit avec une intensité exaltante le regard spirituel qui observe au cours du XIX^e et au début du XX^e siècle ce qui se passe dans l'humanité incarnée et non encore incarnée. Et les éléments les plus divers se mêlaient aux impressions reçues. Car du fait que les âmes qui réapparaissent maintenant sur Terre ont participé, avec le sentiment du Christ qui était le leur, à tout ce qui s'est déroulé entre ceux qui aspiraient au christianisme et ceux qui n'étaient pas sortis des représentations du paganisme antique – comme c'était en général le cas dans les siècles que j'ai indiqués – de ce fait précisément ces âmes sont grandement prédisposées à succomber d'un côté aux tentations de Lucifer, de l'autre à celles d'Ahriman. L'un et l'autre, nous l'avons déjà vu, sont à l'œuvre dans le karma, tout comme les Dieux bénéfiques.

Les divers éléments qui se sont intégrés dans ce qui aujourd'hui se manifeste dans ses effets karmiques demandent à être étudiés en détail si l'on veut vraiment connaître les fondements spirituels des aspirations anthroposophiques. Et l'heure est arrivée, si l'on prend au sérieux le Congrès de Noël, où il est permis, si je puis dire, d'écarter le rideau qui voilait certaines choses. Il faut seulement que ces choses soient comprises avec le sérieux nécessaire.

Commençons par un cas extrême. Gardons présent à l'esprit ce qui vient d'être dit, tandis que nous commenterons le cas suivant.

Nous voyons des âmes qui, passant de l'existence pré-terrestre à l'existence terrestre, cherchent, par le fait de leur éducation, des expériences qu'elles font sur Terre, le chemin de la Société anthroposophique ; puis elles restent un certain temps dans la Société. Le cas peut se produire que l'une de ces âmes, après s'être comportée en membre zélé, souvent même trop zélé, devienne plus tard l'adversaire le plus violent. Prenons comme exemple ce cas extrême, afin de voir comment le karma agit.

Une personne entre dans la Société anthroposophique ; elle s'avère un membre zélé ; au bout de quelque temps, la voilà devenue non seulement un adversaire, mais un adversaire qui recourt à l'injure – karma en fait curieux, très curieux.

Considérons le cas particulier suivant. Voici une âme. Regardons son incarnation antérieure. Nous nous trouvons alors à l'époque où de vieux souvenirs du paganisme sont encore présents et chargés de séduction, et où les gens s'étaient faits à un christianisme qui s'était en ce temps-là répandu, dirais-je, avec chaleur, mais auquel cependant beaucoup adhéraient d'une façon superficielle.

N'oublions pas que lorsqu'on parle de ces choses-là, il faut toujours bien voir qu'on est obligé de prendre son point de départ dans une vie Terrestre donnée. Chaque vie renvoie à une vie antérieure, si bien que naturellement il subsiste des restes du passé qu'on n'a pas tirés au clair ; ce sont des faits et l'on ne peut que les mentionner comme tels, des faits qui sont les conséquences karmiques de faits antérieurs ; mais on est bien obligé de commencer quelque part.

On peut donc observer l'une de ces âmes telle qu'on la trouve à l'époque en question – la trouver ainsi a beaucoup significé pour moi et pour d'autres personnes dans la Société. On trouve une espèce d'alchimiste manqué, en possession d'écrits, de manuscrits qu'il était à peu près incapable de comprendre ; les interprétant à sa manière, il se livrait à des expériences sans avoir la moindre idée de ce qu'il faisait là. Car voir clair dans les rapports entre les phénomènes chimiques et l'esprit, ce n'est pas simple. Nous voyons cet expérimentateur disposant d'une petite bibliothèque avec les préceptes les plus divers, qui font remonter loin jusque dans la civilisation mozarabe ; dans un lieu presque solitaire, mais que visitent cependant beaucoup de curieux, il déploie son activité. Sous l'influence de cette activité à laquelle il se livre sans bien comprendre, il en vient à contracter une maladie singulière qui attaque notamment le larynx – il s'agit d'une incarnation masculine – si bien que sa voix peu à peu se voile pour finalement s'éteindre presque totalement.

Or les doctrines chrétiennes se sont répandues et elles gagnent partout du terrain. Nous avons d'un côté cet homme avide de faire de l'or, et bien d'autres choses encore que l'on aurait pu réaliser si cela avait été possible en ce temps-là ; de l'autre, les idées chrétiennes qui l'assaillent, lourdes de reproches. Quelque chose comme un état d'âme faustien non épuré naît en lui. Il s'interroge : n'as-tu pas fait

quelque chose d'affreusement mauvais ? Et il éprouve cela avec force. Et sous l'influence de ces pensées se forme peu à peu en lui cette idée à laquelle il hésite à croire : si tu as perdu la voix, c'est la punition, la juste punition que Dieu t'envoie parce que tu as entrepris des choses mauvaises.

Dans cette attitude intérieure, l'homme en question cherche conseil auprès de personnes qui elles aussi sont présentement liées à la Société ; à l'époque elles purent intervenir dans son destin, et en quelque sorte sauver son âme du doute profond dans lequel elle se trouvait. On peut effectivement s'exprimer ainsi, pour son âme ce fut un sauvetage. Mais tout cela eut lieu au milieu d'événements accessoires tels que la personne en question en éprouva un sentiment intense, mais qui resta tout extérieur.

D'un côté elle fut accablée par quelque chose comme de la gratitude à l'égard de ceux qui l'avaient tirée de sa détresse ; de l'autre se mêla à cette confusion intérieure une terrible impulsion ahrimaniennne : d'abord un penchant à la magie interdite, puis un sentiment à demi sincère de ce qu'est la justice chrétienne – tout cela mêlé à un élément ahrimanienn. Parce que la confusion avait envahi son âme, ce personnage en vint à introduire dans sa gratitude un élément ahrimanienn, et la gratitude se transforma en un sentiment qu'il ne sut pas éprouver en gardant sa dignité ; c'est ce sentiment qu'il revécut lorsque pendant son existence entre la mort et une nouvelle naissance il fut arrivé dans la première moitié du XIX^e siècle. Tant et si bien qu'il revécut alors cette gratitude tout extérieure, obséquieuse, aimerais-je dire, foncièrement indigne d'un homme.

L'image d'une gratitude ahrimaniennne s'est donc mêlée aux Imaginations cosmiques dont j'ai parlé. Et nous voyons cette âme descendre de l'existence pré-terrestre dans l'existence terrestre, d'un côté avec les impulsions qui lui viennent du temps où elle cherchait à faire de l'or, à matérialiser les aspirations spirituelles, tandis que de l'autre côté se développe sous l'influence ahrimaniennne quelque chose que l'on perçoit nettement comme un sentiment de honte pour avoir éprouvé cette gratitude tout extérieure. Ces deux courants vivent dans cette âme lors de sa descente, et ils vont s'exprimer dans le fait que cette personnalité, lorsqu'elle est redevenue personnalité vivant sur Terre, cherche à rejoindre ceux qui étaient là où cette âme était elle aussi dans la première moitié du XIX^e siècle.

Alors naît quelque chose comme un souvenir de ce qui a été vécu quand s'est formée l'image de cette gratitude illégitime et tout extérieure – tout ceci se déroule pour ainsi dire automatiquement – puis s'éveille ce que j'ai décrit comme un sentiment de honte devant sa propre indignité. Souvenir et honte se saisissent de cette âme. Mais comme ce sentiment est ahrimanienn – sous l'effet du karma d'autrefois, bien entendu – il déverse une affreuse haine sur tout ce vers quoi l'âme s'était d'abord tournée. Et ce sentiment de honte se transforme en une hostilité furieuse, qui va de pair avec l'immense déception que les désirs inconscients aient si peu trouvé leur satisfaction. Ils l'auraient trouvée s'il s'était offert quelque chose d'analogue à cette alchimie défendue.

Vous le voyez, mes chers amis, vous avez là un exemple montrant comment, dans un cas extrême, les choses se transforment à l'intérieur de l'être ; comment il faut rechercher dans une existence antérieure les voies étranges, énigmatiques, que peut prendre l'alliance de la honte et de la haine, si nous voulons comprendre une vie d'aujourd'hui à partir de ses antécédents.

Voyez-vous, quand on considère les choses de cette façon, tout ce qui se passe dans le monde par l'intermédiaire des hommes devient plus compréhensible ; et puis commencent, quand on prend au sérieux l'idée de karma, les grandes difficultés de la vie. Mais ces difficultés doivent se présenter, car elles sont fondées dans toute la nature même de la vie humaine. Et il faut qu'un mouvement comme le mouvement anthroposophique soit exposé à nombre de difficultés, parce que c'est par là seulement qu'il peut développer la force puissante qui lui est nécessaire.

Si j'ai cité d'abord cet exemple, c'est pour vous montrer que les aspects négatifs doivent être cherchés dans la relation karmique entre d'une part le destin qui fait naître le mouvement anthroposophique à partir des incarnations antérieures des membres réunis dans la Société, et d'autre part ce qui se passe maintenant dans la Société.

Ainsi, mes chers amis, nous pouvons espérer que s'éveillera peu à peu une compréhension toute nouvelle de ce qu'est la Société anthroposophique, espérer que puisse être en quelque sorte explorée l'âme de la Société anthroposophique avec les difficultés d'ordre divers qui sont les siennes. Car là aussi il ne faut pas s'en tenir à la vie de chaque individu, mais remonter, ne disons pas à ce qui se réincarne, mais à ce que revit l'être réincarné. C'est par là que je voulais commencer aujourd'hui.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 8 juillet 1924

Je voudrais aujourd'hui intercaler dans notre étude quelques remarques qui nous permettront de préciser ce que sont les rapports karmiques dans le mouvement anthroposophique. Je partirai pour cela du fait que dans le mouvement anthroposophique il y a deux groupes de personnes distincts. J'ai caractérisé en général les individus qui appartiennent à ce mouvement. Ce ne sont naturellement là de ma part que des indications données *grosso modo*, mais il y a bien deux groupes d'êtres dans le mouvement anthroposophique.

Seulement les faits que je vais caractériser ne sautent pas aux yeux ; ils ne sont pas tels qu'une observation superficielle permette de dire : chez celui-ci c'est ainsi, chez celui-là c'est autrement. De bien des choses que j'aurai aujourd'hui à caractériser, la personnalité considérée n'est pas pleinement consciente ; elles se situent, comme la plupart des aspects karmiques, au niveau des instincts, du subconscient, mais marquent de leur sceau le caractère, le tempérament, la manière d'agir et les actes mêmes.

Nous avons donc un premier groupe de personnes. Ce qui leur tient tout particulièrement à cœur, c'est leur appartenance au christianisme ; dans leurs âmes vit l'ardent désir de pouvoir se dire, en tant qu'anthroposophes, des chrétiens au plein sens du mot. C'est pour eux littéralement un réconfort que l'on puisse dire sans aucune réserve : le mouvement anthroposophique est un mouvement pour lequel l'impulsion du Christ est une réalité, et qui porte en lui cette impulsion. Et ce groupe éprouverait des remords s'il en était autrement.

L'autre groupe n'est pas moins sincèrement chrétien dans ce qu'il manifeste ou bien dans la manière dont ses personnalités se manifestent, cependant il est arrivé au christianisme à partir de présupposés différents. Ce qui le satisfait d'abord, c'est la cosmologie anthroposophique, l'enseignement anthroposophique sur l'évolution de la Terre à partir d'autres formes planétaires, ce que l'anthroposophie dit de l'homme en général ; partant de là, ceux qui composent ce groupe sont tout naturellement conduits au christianisme, mais ils n'éprouvent pas au même degré que ceux du premier groupe un profond besoin du cœur de donner de façon absolue au Christ une position centrale. Je l'ai dit, tout cela se déroule pour une grande part dans le subconscient. Quiconque est exercé à observer les âmes saura toujours juger sans erreur de chaque cas particulier.

Les présupposés de cette division en deux groupes remontent à des temps très anciens. Vous avez lu dans ma « Science de l'occulte » qu'à une certaine époque de l'évolution de la Terre, des âmes ont en quelque sorte pris congé de cette évolution, qu'elles ont habité d'autres planètes, et que pendant les époques lémurienne et atlantéenne elles sont revenues sur Terre. Et nous savons aussi que sous l'influence du fait que ces âmes sont descendues des différentes planètes, de Jupiter, Saturne, Mars, etc., mais aussi du Soleil, naquirent les premiers Mystères, que dans ma « Science de l'occulte » j'ai aussi appelés les oracles.

Or parmi ces âmes, il s'en trouva naturellement un grand nombre qui, du fait d'un très ancien karma, inclinaient à entrer dans le courant qui devint ensuite le courant chrétien. Il ne faut pas oublier qu'à peine un tiers de la population du globe confesse le christianisme et qu'on peut seulement dire qu'une partie des âmes qui descendirent alors développèrent une tendance, une impulsion à s'épanouir dans le sens du courant chrétien.

Ces âmes descendirent sur Terre à différentes époques – certaines relativement tôt, dans les premiers temps de l'Atlantide, d'autres relativement tard, après avoir connu auparavant une longue existence planétaire. Ces dernières sont les âmes pour lesquelles, quand on part de leur incarnation actuelle, il peut se faire qu'on parvienne à une incarnation chrétienne dans la première moitié du Moyen Age, peut-être encore à une autre incarnation chrétienne, puis, quand on poursuit, aux incarnations pré-chrétiennes ; et sans beaucoup tarder, on est amené à dire de la plus ancienne incarnation qu'on rencontre : maintenant le chemin mène dans les sphères planétaires, avant ces âmes n'étaient pas encore présentes dans des incarnations terrestres. Pour d'autres âmes, qui sont également entrées dans le christianisme, on trouve aussi de nombreuses incarnations, puis, après de nombreuses incarnations pré-chrétiennes et même déjà atlantéennes, elles se sont plongées dans le courant chrétien.

A considérer les choses intellectuellement, les faits que je viens de citer sont aussi trompeurs que possible ; car il serait facile d'en conclure que les personnes qui, au regard des jugements en vigueur dans notre civilisation, passent pour particulièrement capables, ont derrière elles de nombreuses incarnations. Or ce n'est pas nécessairement le cas ; des personnes douées – au sens actuel du mot capables d'agir dans la vie, peuvent parfaitement être de celles pour lesquelles on ne trouve pas beaucoup d'incarnations.

Permettez-moi de vous rappeler ce que je disais lors du Congrès de Noël à propos des personnages de l'épopée de Gilgamesh – lorsque j'inaugurai le courant anthroposophique maintenant présent dans notre mouvement. Je me suis alors un peu étendu sur ces individualités. Chez l'une d'entre elles

justement, on ne trouve que des incarnations antérieures relativement peu nombreuses. Chez l'autre en revanche, les incarnations antérieures sont en grand nombre.

Ce qui importe avant toute chose, pour les âmes qui accèdent aujourd'hui à l'anthroposophie, qu'elles aient eu ou non des incarnations intermédiaires, c'est l'incarnation qui, située au cours de deux ou trois siècles, se place en règle générale au III^e, IV^e ou V^e siècle de notre ère, parfois un peu plus tard. Ce sont les expériences vécues par les âmes humaines à ces époques-là qui doivent nous intéresser avant tout. Pour certaines d'entre elles, les choses se prolongent jusque dans les VII^e et VIII^e siècles, puis une incarnation ultérieure vient renforcer ces expériences. Mais aujourd'hui, ce que je me propose, c'est de reprendre la chose de manière aussi précise que possible à la première incarnation chrétienne.

Chez ces âmes, il importe surtout de voir, étant donné les prédispositions qu'elles devaient à leurs incarnations précédentes, comment elles ont pu se comporter par rapport au christianisme. Voyez-vous, mes chers amis, si cette question est essentielle du point de vue karmique, c'est avant tout (mis à part d'autres questions karmiques secondaires que nous verrons plus tard) parce que – pour nous en tenir d'abord à l'essentiel – ceux qui viennent à la Société anthroposophique le font par suite d'expériences intérieures très profondes, vécues lors d'incarnations antérieures, expériences en liaison avec leur conception du monde, leur confession religieuse, etc. Il faut donc, lorsqu'il est question du karma de la Société anthroposophique, mettre au premier plan ce que ces âmes ont vécu au point de vue de la connaissance, de leur conception du monde et de la religion.

Or, dans les premiers siècles où se développait le christianisme, il était encore parfaitement possible de retrouver par la tradition certaines connaissances touchant la nature du Christ, qui existaient depuis la fondation du christianisme ; elles disaient que le Christ qui vécut dans la personnalité de Jésus était, avant de vivre sur Terre, un habitant du Soleil, un être solaire. Il ne faut pas croire que le monde chrétien a toujours été aussi ignorant de ces choses qu'il l'est aujourd'hui. Aux premiers siècles du christianisme, on comprenait déjà certains passages des Evangiles qui indiquent très nettement que l'être appelé Christ est descendu du Soleil dans un corps humain. Comment on se représentait les choses en détail, peu importe, mais cette représentation telle que je la caractérise existait parfaitement.

Mais en même temps, à l'époque dont je parle, la possibilité était déjà réduite de comprendre comment un être originaire du Soleil avait pu descendre sur Terre. Et c'étaient en particulier les âmes entrées nombreuses dans le christianisme après de nombreuses incarnations, dont certaines remontaient jusqu'à l'Atlantide, qui ne pouvaient plus comprendre comment on peut dire du Christ qu'il est un être solaire. Les âmes qui, dans les anciennes religions, se rattachaient aux oracles solaires, celles qui, dès les temps atlantéens, vénéraient le Christ, mais le vénéraient en levant les yeux vers le Soleil, celles qui, aux dires de saint Augustin, étaient déjà chrétiennes avant la fondation du christianisme, ces âmes étaient justement celles qui, en raison même de toute leur spiritualité, ne parvenaient pas à concevoir le Christ comme un héros solaire.

Aussi préférèrent-elles se passer de cette interprétation, de cette cosmologie christique, et s'en tenir à l'idée d'un Christ considéré bien entendu comme un Dieu, mais comme un Dieu venu on ne savait pas d'où et qui se serait uni au corps de Jésus. Et elles acceptèrent simplement les récits des Evangiles selon les prédispositions que j'ai dites. Elles ne savaient plus lever le regard vers les étendues du cosmos pour comprendre l'être du Christ, précisément parce qu'elles n'avaient appris à le connaître que dans les mondes extra-terrestres. Les Mystères terrestres, les oracles solaires leur ayant toujours parlé du Christ comme d'un être solaire, elles ne pouvaient se faire à l'idée que ce Christ extra-terrestre fût devenu un véritable être terrestre.

Et lorsqu'elles franchirent la porte de la mort, ces âmes se trouvèrent dans une situation étrange qu'en termes un peu familiers on pourrait décrire comme suit : dans l'existence post mortem, ces chrétiens étaient comme quelqu'un qui connaît le nom d'une personne, qui en a peut-être beaucoup entendu parler, mais qui ne la connaît pas dans ce qu'elle est. Il peut alors arriver que, si vient à manquer le point d'appui qui lui servait tant qu'il ne la connaissait que de nom et qu'il fait la connaissance de sa vraie nature, il soit intérieurement incapable de reconnaître ce qui s'offre alors à lui.

Les âmes dont je viens de parler, et qui dans le passé se sentaient en affinité avec les oracles solaires, en vinrent donc, après la mort, à se demander : mais où est donc le Christ ? Nous sommes maintenant parmi les êtres solaires, où jusqu'ici nous l'avions toujours trouvé ; or il ne s'y trouve plus ! Qu'il fût sur la Terre, cela ne faisait pas partie des pensées et des sentiments que ces âmes avaient emportés et qui leur étaient restés après qu'elles eurent passé par la porte de la mort. Alors elles se trouvèrent dans une grande incertitude au sujet du Christ. Elles vécurent dans cette incertitude, elles y restèrent à bien des égards, si bien que, si une incarnation supplémentaire intervenait entre temps, elles étaient enclines à adhérer aux groupements que dans l'histoire des religions européennes on décrit comme des hérésies.

Ensuite, qu'elles aient eu ou non une autre incarnation du même genre, elles se trouvèrent dans la grande assemblée suprasensible dont j'ai parlé comme ayant eu lieu dans la première moitié du XIX^e siècle. Elles se trouvèrent alors devant une sorte de culte suprasensible qui consistait en de puissantes Imaginations au moyen desquelles on plaçait surtout devant leur regard spirituel le mystère solaire du Christ. Tout cela avait pour but de faire sortir ces âmes de l'impasse à laquelle d'une certaine façon, comme nous l'avons caractérisé, elles avaient abouti, et, ne fût-ce qu'en images, de les conduire au

Christ avant qu'elles ne redescendissent sur Terre ; ce Christ qu'elles avaient perdu non pas tout à fait, mais assez cependant pour qu'à son sujet elles en fussent arrivées au doute et à l'incertitude.

Ces âmes se comportèrent alors d'une façon étrange. Non que leur incertitude eût grandi à cause de ce qu'on leur avait montré – elles éprouvèrent même un certain apaisement entre la mort et une nouvelle naissance, elles furent comme libérées de certains de leurs doutes – mais elles conservèrent aussi une manière de souvenir de ce qu'elles avaient compris du Christ alors qu'elles ne s'étaient pas encore imprégnées de façon juste, à savoir cosmique, du Mystère du Golgotha. Si bien qu'au plus profond de leur être, elles continuèrent à s'abandonner avec une intense chaleur à leur sentiment chrétien, tandis que montait dans leur subconscient la lueur de ces puissantes Imaginations. Tout cela engendra dans ces âmes l'ardent désir de devenir chrétiennes, mais cette fois-ci d'une façon juste.

Lorsqu'elles redescendirent, lorsqu'elles redevinrent jeunes sur la Terre à la fin du XIX^e siècle ou au tournant du XIX^e au XX^e siècle, elles furent de celles que tout en elles poussait vers le Christ – cela du fait que dans une incarnation datant du début du christianisme elles avaient accueilli le Christ par la voie du sentiment, sans aucunement comprendre sa nature cosmique. Mais les impressions éprouvées par elles devant les puissantes Imaginations qui les avaient attirées dans leur existence pré-terrestre, restèrent en elles à l'état de vagues aspirations. Aussi leur fut-il difficile de se retrouver dans la conception anthroposophique du monde, dans la mesure où celle-ci considère d'abord le cosmos et ne s'occupe du Christ qu'ensuite. Pourquoi cela leur fut-il difficile ? Simplement parce que leur attitude devant la question : qu'est-ce que l'anthroposophie ? – était très particulière.

Posons en effet cette question : quelle est la réalité dernière de l'anthroposophie ? Eh bien, mes chers amis, si vous percevez tout le contenu de ces merveilleuses, de ces majestueuses Imaginations qui ont pris la forme d'un culte suprasensible dans la première moitié du XIX^e siècle, et si vous transposez cela en langage humain, vous avez l'anthroposophie.

Pour le niveau le plus accessible à l'expérience spirituelle, pour le monde spirituel le plus proche, d'où l'homme descend dans l'existence terrestre, l'anthroposophie était là dans la première moitié du XIX^e siècle. Elle n'était pas sur Terre, mais elle était là. Et lorsqu'on a aujourd'hui la perception spirituelle de l'anthroposophie, on la perçoit dans la direction de la première moitié du XIX^e siècle ; c'est là qu'on la perçoit, c'est évident, et on la perçoit même à la fin du XVIII^e siècle.

Il est possible à certains de faire l'expérience suivante : il y a une personnalité qui s'est trouvée un jour dans une situation très particulière. Un de ses amis souleva la grave question de l'existence terrestre de l'homme. Or cet ami était dans une certaine mesure prisonnier de la pensée kantienne, si bien que ses formulations versèrent dans les abstractions de la philosophie. L'autre ne se retrouvait pas dans cette pensée kantienne toute en arêtes vives*, (* Das « kantige » Kantsche Denken : la traduction ne rend pas le jeu de mots, intraduisible en français (Nd. T.), et ce qu'il entendait suscita en lui la question : quelle est la relation entre la raison et les sens ? – C'est alors que s'ouvrirent non pas des portes, mais des écluses, par lesquelles pour un instant arriva jusque dans son âme la lumière des régions du monde où se déroulaient ces puissantes Imaginations. Et ce qui affluait là comme par des écluses se retrouva sous la forme, si je puis dire, de miniatures, dans le « Conte du Serpent vert ». Car le personnage dont je parle, c'était Goethe.

Ce qui descendit ainsi pour prendre forme dans le « Conte du Serpent vert », ce sont des miniatures, de petites images-reflets, parfois même fort gracieuses. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, lorsqu'il s'est agi pour moi de donner l'anthroposophie sous forme artistique et de la traduire en images qui renverraient à ces Imaginations, mon drame mystère « La Porte de l'Initiation » présenta, sinon dans son contenu, qui est autre, du moins dans sa structure, des analogies avec le « Conte du Serpent vert »

Voyez-vous, c'est ainsi que les choses se présentent : ce qui s'est passé antérieurement permet de voir clair dans le contexte terrestre. Quiconque s'est quelque peu occupé de faits occultes sait que ce qui se passe sur la Terre est en réalité le reflet de ce qui s'est déroulé longtemps auparavant dans le monde spirituel, un peu différent toutefois, certains esprits qui font obstacle, certains esprits retardataires n'étant pas encore intervenus.

Les âmes qui se disposaient, à la fin du XIX^e siècle, au début du XX^e, ou plutôt au tournant d'un siècle à l'autre, à descendre dans l'existence terrestre, apportaient avec elles un certain désir, d'ailleurs subconscient, de connaître quelques éléments de cosmologie, de regarder le monde avec les yeux de l'anthroposophie. Mais ce qui était surtout fort en elles, c'était leur ardente ferveur pour le Christ ; c'est pourquoi elles auraient éprouvé des remords si l'anthroposophie, vers laquelle elles se sentaient attirées dans leur existence pré-terrestre, n'avait pas été traversée par l'impulsion christique. C'est là l'un des groupes, vu dans son ensemble, bien entendu.

L'autre groupe vécut autrement. Lorsqu'il parut dans son incarnation présente, il ne ressentait pas encore – si je puis ainsi dire – cette lassitude du paganisme qu'éprouvaient les âmes décrites précédemment. Par rapport à ces dernières, les âmes du second groupe avaient passé relativement moins de temps sur Terre, elles avaient connu moins d'incarnations. Au cours de ce petit nombre d'incarnations, elles s'étaient emplies des puissantes impulsions que l'on peut connaître lorsqu'au cours de vies terrestres antérieures on a gardé un rapport très vivant avec les nombreux dieux du paganisme, et que ce rapport fait encore fortement sentir ses effets dans des incarnations ultérieures.

C'est pourquoi ce sont des âmes qui dans les premiers siècles du christianisme n'étaient pas encore lassées de l'ancien paganisme, dont les impulsions agissaient encore en elles, même si elles inclinaient plus ou moins au christianisme – lequel ne se dégageait que lentement du paganisme. Ces âmes adoptèrent le christianisme surtout avec l'intellect, un intellect imprégné de sensibilité, mais enfin avec leur intellect, et elles pensèrent beaucoup sur le christianisme. Ne vous imaginez pas qu'il s'agissait d'une pensée savante : ce pouvaient être des gens relativement simples vivant dans des conditions modestes, mais ils pensaient beaucoup.

Ici également, peu importe qu'il y ait eu une incarnation ultérieure entraînant quelques changements ; l'essentiel, c'est que lorsque ces âmes franchirent la porte de la mort et qu'elles eurent la vision rétrospective de leur vie terrestre, le christianisme leur apparut comme un but qu'il leur restait encore à atteindre. Moins fatiguées que les autres du paganisme antique dont elles portaient encore en elles de puissantes impulsions, elles attendaient en quelque sorte de devenir véritablement chrétiennes.

Les personnalités précisément dont je vous ai dit il y a huit jours qu'elles luttèrent contre le paganisme dans le camp du christianisme, faisaient partie de ces âmes qui portaient encore en elles beaucoup de paganisme, beaucoup d'impulsions païennes, et attendaient encore de devenir vraiment chrétiennes. Lorsqu'elles passèrent la porte de la mort, qu'elles arrivèrent dans le monde spirituel, vécurent l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, et puis, à l'époque que j'ai indiquée – première moitié du XIX^e siècle ou un peu plus tôt – se trouvèrent devant ces puissantes, ces magnifiques Imaginations, elles y reçurent de multiples impulsions pour leur travail, leur activité. Ces impulsions, elles les reçurent surtout dans leur volonté. Et on aimerait dire : lorsque l'occultiste regarde ce que ces âmes portaient notamment dans leur volonté, il voit précisément aujourd'hui dans cette volonté la marque de ces puissantes Imaginations.

Or les âmes qui entrent dans l'existence terrestre dans de telles dispositions éprouvent le besoin de vivre, sous la forme où c'est possible sur Terre, ce que dans leur existence pré-terrestre elles ont reconnu comme déterminant tandis que leur karma s'élaborait. C'est ainsi que pour les âmes du premier groupe, la vie dans le monde spirituel se déroula dans la première moitié du XIX^e siècle de façon telle qu'un ardent désir les poussa à prendre part à ce culte suprasensible. Mais ce faisant, elles se trouvèrent dans un état d'âme passablement confus, si bien que lors de leur descente sur Terre, il ne leur restait que d'obscurcs réminiscences auxquelles l'anthroposophie, sous la forme qu'elle avait prise sur Terre, pouvait se rattacher en comprenant ces âmes. Par contre, dans le second groupe, c'était comme si les âmes se retrouvaient par suite d'une décision qu'elles avaient prise alors que, n'étant pas encore complètement lassées du paganisme, elles attendaient de pouvoir évoluer normalement vers le christianisme.

C'était comme si elles se rappelaient une décision qu'elles avaient prise dans la première moitié du XIX^e siècle : emporter en descendant sur Terre tout ce qu'il y avait dans ces puissantes images, donner à cela forme terrestre. Les âmes que je viens ainsi de caractériser, ce sont précisément celles que nous trouvons lorsque nous regardons maints anthroposophes qui portaient avant tout en eux l'impulsion de travailler activement dans l'anthroposophie. Ces deux types d'âmes doivent être nettement distingués l'un de l'autre.

Maintenant, mes chers amis, vous allez me dire : c'est vrai, tout ce que vous nous dites là nous éclaire sur bien des aspects du karma de la Société anthroposophique ; mais il y aurait de quoi ne pas se sentir rassuré en pensant à l'avenir quand on voit là mises en lumière bien des choses qu'on aimerait peut-être autant ne pas savoir. Car faut-il maintenant que nous nous mettions à nous demander auquel des deux types nous appartenons ?

A une telle question, il faut répondre avec netteté, et la réponse est la suivante : si la Société anthroposophique n'apportait qu'un enseignement théorique, si elle n'entraînait peut-être aussi que l'adhésion à telle ou telle idée concernant la cosmologie, la christologie, etc., elle ne serait vraiment pas, quant à sa substance, ce que dans l'esprit de ceux qui sont à sa source elle doit être. L'anthroposophie doit effectivement être quelque chose qui soit susceptible de transformer la vie du véritable anthroposophe, de spiritualiser ce dont nous voyons qu'aujourd'hui l'esprit est absent.

C'est à moi maintenant de vous demander : est-il particulièrement mauvais pour l'enfant qu'à un certain âge on l'éclaire sur certaines choses ? Jusqu'à un certain âge, les enfants ignorent s'ils sont Français, Allemands, Norvégiens, Belges ou Italiens – du moins ce genre de considérations est pour eux sans grande importance. Autant dire qu'ils ignorent cela. Vous n'aurez pas rencontré beaucoup de nourrissons chauvins, ni de chauvins âgés de trois ans. C'est seulement à une certaine époque de la vie que l'on se rend compte de sa nationalité. Est-ce qu'alors on ne s'y fait pas tout naturellement ? Dit-on peut-être qu'on ne peut pas supporter d'apprendre à un certain moment de son enfance qu'on est Polonais, Français, Russe ou Hollandais ? On s'y est habitué, on prend cela comme allant de soi.

Mais tout cela, mes chers amis, se situe dans un domaine tout extérieur, dans le domaine du sensible. Or l'anthroposophie doit hausser toute notre vie à un niveau supérieur. Nous devons apprendre à supporter d'autres choses que celles qui dans la vie sensible nous choquent quand nous les comprenons mal. Et parmi les choses que l'on doit apprendre, il y a celle-ci : progresser suffisamment dans la connaissance de soi-même afin de savoir auquel de ces deux types on appartient.

Ainsi se crée, dirais-je, le soubassement sur lequel l'être humain peut mettre à leur vraie place les autres tendances de son karma. C'est pourquoi la première direction à indiquer était bien la suivante : vous demander comment, compte tenu du passé qui vous prédestine, vous vous situez par rapport à l'anthroposophie, à toute la christologie, par rapport aux relations de plus ou moins grande activité que vous entretenez avec le mouvement anthroposophique.

Naturellement, il existe entre ces deux types des types intermédiaires. Ils tiennent à ce que ce qui vient de l'incarnation précédente, ce qui agit dans l'incarnation présente, reçoit la lumière d'une incarnation encore plus ancienne. C'est notamment souvent le cas pour les âmes du second groupe. On retrouve chez elles beaucoup d'éléments provenant de leurs incarnations authentiquement païennes. C'est pourquoi elles inclinent immédiatement à concevoir le Christ comme il doit l'être, comme une entité cosmique.

Ce que je vous dis là, ce n'est pas tant les idées des hommes que leur comportement concret dans la vie qui permet de le voir. Plutôt que par leurs idées – les idées, les idées abstraites n'ont pas grande importance – on apprend à distinguer les deux types d'hommes d'après la manière dont ils se comportent dans certains détails de la vie. On trouvera par exemple les types intermédiaires parmi ceux – toute allusion personnelle est évidemment exclue – qui ne peuvent s'empêcher de transporter dans le mouvement anthroposophique les habitudes du monde extérieur, qui ne sont pas du tout enclins à prendre au sérieux le mouvement anthroposophique, qui ont notamment ceci de caractéristique qu'ils récriminent sans arrêt contre les anthroposophes. C'est justement parmi ceux qui ne cessent de récriminer à propos de la situation dans le mouvement anthroposophique et notamment contre certaines personnes, de récriminer de façon mesquine, que se trouvent les types intermédiaires qui oscillent entre l'un et l'autre types. Dans de tels cas, aucune des deux impulsions n'a une très grande intensité.

Et c'est pourquoi il est en tout cas nécessaire, même si cela représente une sorte d'examen de conscience, de conscience et de caractère, de parvenir à un approfondissement du mouvement anthroposophique en abordant ces questions, en réfléchissant un peu sur le point suivant : de quel ordre est mon appartenance au mouvement anthroposophique, compte tenu de ma nature suprasensible ? Si nous procédons ainsi, nous verrons alors se faire jour une conception toujours plus spirituelle du mouvement anthroposophique. Les théories que l'on défend – et qui ne vont pas nécessairement très loin, quand on ne les défend que comme des théories – on les met ensuite en pratique dans la vie.

C'est une rude mise en pratique que de se situer soi-même dans la vie en se conformant à ce que je viens de développer. Lorsque quelqu'un a souvent à la bouche le mot de karma et expose que d'une vie à l'autre telle chose trouve sa récompense, telle autre son châtement, cela ne fait de mal à personne. Mais quand on est soi-même en cause, quand il s'agit de donner effectivement à son incarnation la qualité spirituelle bien définie qui en est le fondement, alors cela concerne de très près l'être personnel. Et qu'avons-nous à faire entrer par l'anthroposophie dans la vie terrestre, dans la civilisation terrestre, sinon un approfondissement de l'être humain ?

Tout cela, mes chers amis, était un intermède dans notre étude ; nous poursuivrons celle-ci vendredi prochain.

CINQUIEME CONFERENCE

Dornach, 11 juillet 1924

Les membres de la Société anthroposophique adhèrent à cette société, comme il n'est que trop naturel, pour des raisons qui tiennent aux dispositions de leur âme. Par conséquent, lorsqu'on parle du karma de la Société anthroposophique comme nous le faisons maintenant, du karma du mouvement anthroposophique en général, en prenant comme point de départ l'évolution karmique de ses membres et des groupes de membres, il s'agit naturellement de retrouver les fondements de ce karma dans les dispositions intérieures de ceux qui cherchent l'anthroposophie. Nous avons déjà commencé à le faire. Nous allons poursuivre notre étude de ces dispositions intérieures, afin d'aborder d'autres aspects du karma du mouvement anthroposophique.

J'ai signalé que ce qu'il y a d'essentiel dans les dispositions de l'âme des anthroposophes leur vient de ce qu'ils ont vécu pendant leurs incarnations des premiers siècles postérieurs à la fondation du christianisme. Je disais qu'il pouvait y avoir des incarnations intermédiaires, mais que la plus importante était celle qui se situe entre le IV^e et le VIII^e siècle de l'ère chrétienne. De l'étude de cette réincarnation, il est ressorti que nous avons deux groupes à distinguer parmi ceux qui viennent au mouvement anthroposophique. Nous avons caractérisé ces deux groupes. Nous allons maintenant évoquer un élément qui leur est commun, un élément important résidant au tréfonds des âmes qui ont suivi l'évolution que j'ai caractérisée dans la dernière conférence pour les membres.

Si nous regardons ces premiers siècles chrétiens, nous sommes là en un temps où les hommes étaient encore tout autres qu'aujourd'hui. Nous pouvons dire ceci : lorsque l'homme moderne s'éveille, il entre dans son corps physique avec une grande rapidité, compte tenu de la réserve que j'ai faite ici. J'ai déjà dit que cette insertion et cette extension dans le corps physique s'étendent sur toute la journée ; mais la perception de l'approche du Moi et du corps astral est extrêmement rapide. Pour l'homme d'aujourd'hui qui s'éveille, il n'y a pour ainsi dire aucun intervalle entre le moment où il prend conscience de son corps éthérique et celui où il prend conscience de son corps physique. En s'éveillant, on passe rapidement par la perception du corps éthérique et on plonge aussitôt dans le corps physique. Ceci est particulier à l'homme d'aujourd'hui.

Ce qui caractérisait les hommes des premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est qu'ils avaient nettement conscience en s'éveillant de pénétrer dans un élément double, dans un corps éthérique et dans un corps physique. Et ils savaient qu'on passe par la perception du corps éthérique avant de parvenir dans le corps physique. Si bien qu'au moment du réveil ils avaient devant eux, sinon tout le tableau de leur existence, du moins un grand nombre d'images de la partie déjà écoulée de leur vie terrestre. Et ils voyaient encore autre chose dont je vais parler tout à l'heure. Car lorsqu'on revient ainsi par étapes, si je puis dire, dans ce qui reste dans le lit, dans les corps éthérique et physique, il en résulte, pour les heures de veille, autre chose que les expériences faites par l'homme d'aujourd'hui au cours de ces mêmes heures.

De même, le moment où l'être humain s'endort offre aujourd'hui ceci de particulier que lorsque le Moi et le corps astral quittent les corps physique et éthérique, le Moi attire, aspire très rapidement le corps astral. Et du fait que le Moi ne sait pas encore s'orienter par rapport au cosmos, ne peut encore rien percevoir, toutes les perceptions cessent pour l'être humain quand il s'endort. Ce qui ressort sous la forme des rêves n'est que fragmentaire.

Là encore, il n'en était pas de même aux époques dont j'ai parlé. Alors le Moi n'aspirait pas encore le corps astral ; celui-ci se maintenait indépendant dans sa propre substance après l'endormissement. Et jusqu'à un certain point, il se maintenait ainsi durant toute la nuit. Si bien qu'au matin, l'homme ne sortait pas au réveil d'une inconscience totale, mais avait ce sentiment : j'ai vécu dans un monde de lumière où toutes sortes de choses se sont passées ; c'étaient des images, il est vrai, mais il s'est passé toutes sortes de choses. – C'est un fait que l'homme de ce temps connaissait un sentiment intermédiaire entre celui de la veille et celui du sommeil : quelque chose comme perçu en sourdine, très intérieur, mais bien présent. Cette perception ne cessa complètement au sein de l'humanité civilisée qu'au début du XIV^e siècle. Mais par là, les âmes dont j'ai parlé récemment ressentaient le monde autrement que les hommes d'aujourd'hui. Représentons-nous comment ces hommes, c'est-à-dire vous tous, mes chers amis, voyaient alors le monde.

Du fait que l'être humain descendait par étapes dans ses corps éthérique et physique, la nature extérieure n'était pas pour lui comme pour nous, pendant toute sa vie de veille, ce monde perceptible aux sens, froid et prosaïque, que nous ne pouvons enrichir, quand nous le voulons, qu'à l'aide de notre imagination. Lorsqu'il regardait le monde des plantes, par exemple une prairie en fleurs notamment par un soleil très doux, peu avant l'heure de midi – il lui semblait qu'un brouillard bleu-rougeâtre aux multiples ondolements s'étendait au-dessus de cette prairie. Ce qu'on voit aujourd'hui lorsqu'une brume légère s'élève d'un pré, et qui est provoqué par l'évaporation, on le voyait alors dans la lumière spirituelle de l'astral. Chaque cime d'arbre était enveloppée d'un nuage de ce genre, et sur les champs

ensemencés, des rouges d'un rouge bleuâtre, sortant du brouillard, semblaient descendre du cosmos et s'enfoncer dans la terre.

Et lorsqu'on regardait les animaux, on avait l'impression qu'ils n'avaient pas seulement leur forme physique, mais que celle-ci se trouvait dans une aura astrale. On ne percevait cette aura qu'en sourdine, très intérieurement, et seulement lorsque l'action de la lumière était adoucie d'une certaine façon. Mais on la percevait. Partout dans la nature extérieure on voyait donc l'esprit à l'œuvre.

Et lorsqu'on mourait, la vision rétrospective qu'on avait de sa vie dans les premiers jours qui suivent le passage par la porte de la mort apparaissait comme quelque chose que l'on connaissait bien ; car devant ce spectacle on éprouvait un sentiment bien défini, un sentiment qui faisait dire : maintenant, je rends sa liberté à l'aura qui baignait mon organisme ; elle va rejoindre l'aura que j'ai vue dans la nature. Mon corps éthérique retourne dans sa patrie. – Voilà ce qu'on ressentait.

Tous ces sentiments étaient naturellement bien plus forts dans les temps encore plus reculés. A l'époque dont je parle, ils étaient encore présents, bien qu'atténués. Et l'on se disait, après avoir franchi la porte de la mort : dans toute l'activité spirituelle, dans toute la vie spirituelle que j'ai perçue autour des choses et des phénomènes de la nature, c'est le Verbe de Dieu le Père qui parle, et c'est vers le Père que va mon corps éthérique.

Si l'homme, du fait qu'il se réveillait autrement, voyait autrement la nature extérieure, de même il voyait son apparence extérieure autrement qu'on ne le fit plus tard. Quand il s'endormait, son corps astral n'était pas aspiré immédiatement par le Moi. Dans une semblable situation, le corps astral « résonne ». Du haut des mondes spirituels résonnaient dans le Moi de l'homme endormi – sinon aussi distinctement qu'aux très anciennes époques, du moins d'une façon assourdie et dans l'intimité de l'être – toutes sortes de sonorités que l'on ne peut pas entendre à l'état de veille. Et au réveil on avait ce sentiment : de mon endormissement à mon réveil, j'ai participé à ce que disaient les esprits dans les espaces lumineux du cosmos.

Puis, quelques jours après avoir passé la porte de la mort, lorsqu'il avait dépouillé son corps éthérique et vivait alors dans son corps astral, voici le sentiment que l'homme éprouvait : dans ce corps astral, je revis à rebours tout ce que j'ai pensé et fait sur terre. Or tout cela, je le revis dans ce corps astral dans lequel j'ai vécu chaque nuit pendant mon sommeil. – Mais tandis qu'il ne ramenait à son réveil que des impressions très vagues, il se disait maintenant, en revivant sa vie terrestre : dans ce corps astral qui est le mien vit le Christ. Je ne l'avais pas remarqué, mais chaque nuit mon corps astral vivait dans l'essence du Christ. L'être humain savait alors qu'aussi longtemps qu'il avait à revivre sa vie terrestre à rebours, le Christ ne l'abandonnait pas, parce qu'il était auprès de son corps astral.

Voyez-vous, quelle que fût l'attitude adoptée à l'égard du christianisme dans ces premiers siècles, qu'on fût partie du premier ou du second des groupes dont j'ai parlé, qu'on sentit encore en soi la force du paganisme ou qu'on fût las d'être païen, on faisait sans aucun doute – sinon sur terre, du moins après la mort – l'expérience de ce fait grandiose qu'est le Mystère du Golgotha : le Christ, jusqu'alors régente des entités solaires, s'est uni aux hommes habitant sur la terre. Telle fut l'expérience de tous ceux qui dans les premiers siècles s'approchèrent du christianisme. Pour les autres, ce qu'ils ont vécu après la mort leur est resté plus ou moins incompréhensible. Telles étaient les différences essentielles entre les expériences faites par les âmes dans les premiers siècles de l'ère chrétienne et les expériences qui furent possibles plus tard.

Mais tout cela eut encore une autre conséquence. Ce fut que lorsqu'à l'état de veille l'homme contemplait la nature, il ressentait celle-ci comme étant le domaine de Dieu le Père. Car toute la spiritualité qu'il voyait là à l'œuvre était pour lui l'expression, la révélation de Dieu le Père. Et il se sentait en présence d'un monde qui, à l'époque où le Christ parut sur terre, avait besoin de quelque chose : que pour le salut de l'humanité le Christ fût reçu dans la substance même de la terre. Devant les phénomènes et les puissances à l'œuvre dans la nature, l'être humain ressentait encore la présence d'un principe christique vivant. A sa vision de la nature était lié quelque chose qui lui permettait de percevoir en elle une activité spirituelle à l'œuvre. Ce qui était ainsi perçu comme une activité spirituelle, ce qui flottait en formes spirituelles changeantes au-dessus de toute la nature végétale, autour de toute la nature animale, c'est ce que l'homme d'alors, dans son sentiment spontané, résumait en ces mots : l'innocence de la nature.

Oui, mes chers amis, – ce qui était perceptible en esprit, on l'appelait effectivement l'innocence de la nature. On parlait d'une spiritualité innocente à l'œuvre dans la nature. Quant au monde spirituel de lumière et de sons où l'on sentait en s'éveillant qu'on avait vécu pendant son sommeil, on le ressentait comme un monde où peuvent régner le Bien et le Mal, où des sons montent des profondeurs spirituelles lorsque parlent les esprits du Bien et les esprits du Mal – les esprits du Bien cherchant seulement à élever l'innocence de la nature à un niveau supérieur, à la conserver, alors que les esprits du Mal y introduisent la faute. Et partout où vivaient les chrétiens que j'ai décrits, on percevait à l'œuvre le Bien et le Mal grâce au fait que dans l'état de sommeil le Moi n'absorbait pas en lui le corps astral.

Ceux qui se disaient alors chrétiens, ou qui étaient en contact avec le christianisme, ne connaissaient pas tous ces dispositions de l'âme. Mais parmi les habitants des régions méridionales et moyennes de l'Europe, un grand nombre se disaient : cette partie intime de moi-même, qui mène une existence autonome entre l'endormissement et le réveil, elle appartient au monde du Bien et au monde du Mal. –

On réfléchissait beaucoup et on méditait beaucoup sur les forces profondes qui déclenchent dans l'âme humaine le Bien et le Mal. On éprouvait douloureusement que l'âme se trouve placée dans un monde où les puissances du Bien et les puissances du Mal se livrent combat.

Dans les tout premiers siècles, ces sentiments n'existaient pas encore dans les régions méridionales et moyennes de l'Europe, mais aux V^e, VI^e siècles, ils devinrent de plus en plus fréquents ; c'est notamment parmi les hommes à qui parvenaient davantage les enseignements de l'Orient – ces enseignements venaient de l'Orient par les voies les plus diverses – que naquit cet état d'âme. Et parce qu'il se répandit avec une force toute particulière dans les régions auxquelles on donna le nom de Bulgarie – ce nom, chose curieuse, se conserva même plus tard, alors que des peuplades toutes différentes habitaient ces contrées – on nomma Bulgares, pendant très longtemps en Europe, ceux chez qui cet état d'âme était particulièrement développé. Dans les derniers siècles de la première moitié du Moyen Age, les Bulgares étaient, pour les habitants de l'Europe de l'Ouest et de l'Europe moyenne, des gens qui étaient particulièrement frappés par l'opposition entre les puissances cosmiques du Bien et celles du Mal. Dans toute l'Europe, on trouve ce nom associé à cette signification.

C'est plus ou moins dans ces dispositions que se trouvaient les âmes dont je parle ici, ces âmes que leur évolution ultérieure amena à contempler les puissants tableaux du culte suprasensible et à participer dans la première moitié du XIX^e siècle à ces manifestations. Tout ce que ces âmes avaient éprouvé en constatant qu'elles étaient engagées dans le combat entre le Bien et le Mal, elles l'emportèrent entre la mort et une nouvelle naissance. Ce qui leur donna une certaine nuance, une certaine coloration lorsqu'elles se trouvèrent devant les puissantes images dont nous avons parlé.

Mais ce n'est pas tout. Ces âmes étaient en quelque sorte les dernières à avoir conservé au sein de la civilisation européenne la possibilité de percevoir séparément les corps éthérique et astral dans les états de sommeil et de veille. Se reconnaissant à cette particularité de leur vie intérieure, elles vivaient essentiellement en communautés. Aux yeux des chrétiens qui étaient de plus en plus nombreux à se rattacher à Rome, ces hommes étaient des hérétiques. En ce temps-là, on n'en était pas encore arrivé à condamner les hérétiques avec la même rigueur que plus tard, mais il reste qu'on les considérait comme des hérétiques. De toute façon, ils inquiétaient. On avait l'impression qu'ils voyaient ce que d'autres ne voyaient pas, qu'ils avaient d'autres rapports avec le divin, du fait qu'ils percevaient dans l'état de sommeil.

Car les autres parmi lesquels ils habitaient avaient depuis longtemps perdu cette faculté, et se rapprochaient de l'état d'âme qui se généralisa au XIV^e siècle en Europe. Mais lorsque ces hommes doués de ces facultés de perception passaient ensuite la porte de la mort, ils se distinguaient aussi des autres. Il ne faut pas croire qu'entre la mort et une nouvelle naissance l'homme ne prend aucune part à ce qui se passe sur terre du fait des hommes. De même que d'ici-bas nous levons le regard vers le monde céleste, le monde spirituel, de même entre la mort et une nouvelle naissance nous regardons des mondes supérieurs vers la terre. De même que d'ici on nourrit de l'intérêt pour les êtres spirituels, de même, du monde spirituel, on prend part à ce que font les êtres vivant sur terre.

A l'époque que je décris ici succéda celle au cours de laquelle le christianisme s'organisa pour perdurer, même s'il était posé en principe que l'homme ignorait tout de son corps astral et de son corps éthérique. Le christianisme s'organisa aux fins de parler du monde spirituel sans le préalable de la connaissance de ces deux corps. Dites-vous en effet ceci, mes chers amis : lorsque les maîtres chrétiens des premiers siècles parlaient à leurs disciples, ils en trouvaient déjà devant eux un grand nombre qui n'étaient plus capables d'accepter leurs paroles comme vraies que par soumission à l'autorité ; mais l'ingénuité des âmes de ce temps faisait qu'on acceptait ces paroles pourvu qu'elles fussent dites avec enthousiasme et chaleur de cœur. Et avec quel enthousiasme et quelle chaleur de cœur on prêchait dans les premiers siècles du christianisme, nous ne nous en faisons plus la moindre idée aujourd'hui, où tant de prédications ne sont que verbalisme.

Mais ceux qui savaient parler aux âmes que j'ai décrites, quels mots pouvaient-ils leur adresser ? Ils pouvaient dire, mes chers amis : voyez cette lueur au-dessus des plantes, comme un arc-en-ciel qui chatoie, voyez le désir qui se manifeste chez les animaux, regardez : c'est le reflet, c'est la manifestation du monde spirituel dont nous vous parlons, du monde spirituel d'où le Christ est issu. Lorsqu'on parlait à ces gens des trésors de sagesse spirituelle, ce n'était là rien d'inconnu pour eux ; on leur rappelait cet esprit présent dans la nature que, dans certaines circonstances, ils pouvaient percevoir dans le rayonnement adouci du soleil.

Lorsqu'on leur disait d'autre part qu'il existe un Evangile qui parle du monde spirituel, des mystères de l'esprit, quand on leur parlait des mystères de l'Ancien Testament, cela non plus ne leur était pas inconnu. On pouvait leur dire : voici la parole de l'Evangile – cette parole a été mise par écrit par des hommes qui, il est vrai, ont perçu plus clairement que vous le murmure du monde spirituel dans lequel se trouvent vos âmes pendant le sommeil, mais ce murmure, vous savez qu'il existe, car vous vous en souvenez quand vous vous éveillez le matin. Ainsi pouvait-on parler de cela à ces hommes comme de choses qu'ils connaissaient. Dans le dialogue que les prêtres, que les prédicateurs de l'époque avaient avec ces hommes, il y avait d'une certaine manière quelque chose de ce qui se déroulait dans les âmes de ces hommes eux-mêmes. La parole était encore vivante et pouvait être cultivée comme telle.

Et lorsqu'ensuite ces âmes, auxqueltes on avait pu adresser une parole vivante, abaissaient après la mort leur regard vers la terre, elles voyaient le crépuscule descendre sur cette parole vivante, et elles avaient le sentiment que le Logos sombrait dans le crépuscule. C'était le sentiment général des âmes que j'ai décrites, celles qui avaient franchi la porte de la mort après les VII^e, VIII^e, IX^e siècles, ou un peu plus tôt : sur terre, c'est le crépuscule du Logos vivant. En elles vivait bien la parole : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous », mais, ressentaient-elles, les hommes ont de moins en moins une demeure pour le Verbe qui doit vivre dans la chair, continuer à vivre sur terre.

Ceci détermina un même état d'esprit chez tous ceux qui vivaient dans le monde spirituel entre les VII^e, VIII^e, et les XIX^e, XX^e siècles, même s'ils connurent dans l'intervalle une existence terrestre, un état d'esprit qu'on peut traduire ainsi : le Christ vit bien pour la terre, car il est mort pour elle, mais la terre ne sait pas l'accueillir ; il faut que sur terre soit retrouvée la force qui permet aux âmes d'accueillir le Christ ! Ce sentiment, s'ajoutant à d'autres que j'ai décrits, vivait dans ces âmes après leur mort, dans celles précisément qui pendant leur vie terrestre avaient été considérées comme hérétiques : elles ressentaient le besoin d'une révélation renouvelée du Christ, d'une nouvelle Annonce.

C'est dans cet état d'esprit que ces hommes désincarnés s'aperçurent qu'il se passait sur la terre quelque chose qui ne pouvait que leur être totalement inconnu. Ils apprirent à comprendre ce qui se passait là sur la terre. Ils virent que les âmes terrestres étaient de moins en moins habitées par l'esprit, qu'il n'y avait plus d'hommes auxquels on puisse dire : nous vous annonçons l'esprit que vous-mêmes pouvez encore voir planer au-dessus du monde des plantes et luire autour des animaux. Nous vous annonçons l'Évangile qui a été inspiré par les sons dont vous entendez encore le murmure lorsque vous avez des réminiscences de vos expériences nocturnes. – Rien de tout cela n'existait plus.

D'en haut, où les choses ont un aspect tout différent, ces âmes virent qu'un succédané avait pénétré dans l'évolution chrétienne, remplaçant l'ancienne parole. Car bien que les prédicateurs dussent déjà s'adresser à des hommes dont la plupart n'avaient pendant leur vie terrestre aucune conscience du spirituel, toute la tradition en matière d'éloquence provenait des époques où, lorsqu'on parlait de l'esprit, on pouvait supposer que les êtres humains sentaient encore sa présence.

En réalité, tout cela ne s'effaça complètement que vers les IX^e, X^e, XI^e siècles. Une tout autre façon d'écouter s'instaura. Lorsque précédemment on écoutait parler un homme inspiré, plein d'un divin enthousiasme, on avait le sentiment en l'écoutant de sortir un peu de soi-même, d'entrer dans son corps éthérique, d'abandonner un peu son propre corps physique. On avait ainsi le sentiment de s'approcher de son corps astral. Lorsqu'on écoutait, il semblait vraiment qu'on se dégageât légèrement de soi-même. On n'attachait pas encore tellement d'importance au seul fait d'écouter, mais bien davantage à ce qu'on éprouvait dans ce léger dégageement. On participait à la vie même des mots que prononçaient ces inspirés de Dieu.

Ceci disparut totalement entre les IX^e, X^e, XI^e siècles, et le XIV^e. La simple audition devint de plus en plus courante. Alors naquit le besoin d'en appeler à autre chose lorsqu'on parlait de l'esprit, le besoin de tirer de l'auditeur lui-même l'idée qu'on voulait qu'il ait du monde spirituel, d'agir en quelque sorte sur lui de telle façon que malgré son corps sclérosé il se sente contraint de dire quelque chose au sujet du monde spirituel. De là naquit le besoin de donner l'enseignement spirituel sous la forme d'un jeu de questions et de réponses.

Lorsqu'on demande (et toute question a quelque chose de suggestif) : qu'est-ce que le baptême ? – et qu'on a préparé l'élève à donner une certaine réponse, ou bien : qu'est-ce que la confirmation ? Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? Qu'est-ce que la mort ? Quels sont les sept péchés capitaux ? – en préparant l'élève à ce jeu de réponses et de questions, on met quelque chose à la place du simple fait d'écouter. A l'époque en question, l'habitude s'instaura – tout d'abord dans certaines écoles – d'enseigner sous forme de questions et de réponses ce qu'il y avait à dire sur le monde spirituel : le catéchisme était né.

Voyez-vous, il faut s'arrêter à des faits de ce genre. Et c'est cela qui frappa les âmes qui, du monde spirituel où elles se trouvaient, regardaient vers la terre : que les hommes dussent prendre contact avec quelque chose qu'elles-mêmes n'avaient pas pu connaître, qu'elles n'avaient pas pu percevoir. Cette naissance du catéchisme les impressionna profondément. A lire les relations des historiens, on penserait que ce ne fut là rien d'extraordinaire ; il en va tout autrement quand on considère cette naissance du catéchisme du point de vue du monde suprasensible et qu'on se dit : il faut que sur terre les hommes passent dans les profondeurs de leur âme par une nouvelle étape, il faut qu'ils apprennent sur le mode du catéchisme ce qu'ils doivent croire.

Tel était l'un des sentiments éprouvés par ces âmes. Elles en éprouvaient un autre, que je décrirai de la façon suivante.

Aux premiers siècles du christianisme, il n'était pas encore possible à n'importe quel chrétien d'entrer dans une église, de s'y asseoir ou de s'y agenouiller pour y entendre la messe depuis le début, depuis l'Introït, jusqu'aux prières qui suivent la communion. Les gens ne pouvaient pas tous assister à la messe tout entière. Ceux qui devenaient chrétiens étaient divisés en deux groupes : les catéchumènes, qui étaient autorisés à rester dans l'église jusqu'à la fin de la lecture de l'Évangile et devaient sortir à l'Offertoire ; et les autres, qui à la suite d'une longue préparation étaient parvenus dans l'état où l'on s'ouvre au sacré et où l'on peut alors assister au mystère de la transsubstantiation. Eux seuls pouvaient rester et entendre la messe jusqu'au bout.

La façon dont on participait à la messe était donc tout autre que celle d'aujourd'hui. Les êtres humains dont je vous ai dit qu'ils connaissaient dans leur âme les états que j'ai décrits, qu'ils regardaient vers la terre et percevaient cet événement curieux et pour eux incompréhensible qu'était l'enseignement catéchétique, ils avaient, eux, de leur vivant, plus ou moins conservé pour leur culte l'ancienne coutume chrétienne : ne laisser les fidèles assister à l'ensemble de la messe qu'après une longue préparation. Pour eux il y avait dans la messe une partie exotérique et une partie ésotérique. Tout ce qui se passe à partir de la transsubstantiation était considéré par eux comme ésotérique.

Maintenant ils regardaient d'en haut ce qui se passait dans le culte chrétien. Ils constataient que la messe était devenue entièrement exotérique, qu'on la célébrait aussi devant ceux qui n'avaient reçu aucune préparation à un état intérieur particulier. Ils s'interrogeaient : l'homme qui vit sur terre peut-il vraiment s'approcher du Mystère du Golgotha s'il assiste à la transsubstantiation dans un esprit profane ? – C'est là ce que, des régions où s'écoule la vie entre la mort et une nouvelle naissance, ces âmes éprouvaient. Or, si l'on ne comprend pas la transsubstantiation, on ne comprend pas le Mystère du Golgotha. Ces âmes voyaient que le Christ n'était plus connu dans sa nature essentielle, que le culte n'était plus compris.



Ce sentiment se déposait au fond des âmes que j'ai décrites. Et lorsqu'elles regardaient le *sanctissimum*, l'*ostensoir* dans lequel l'hostie repose sur un support en forme de demi-lune, elles se disaient : ce symbole vivant signifie qu'autrefois on cherchait dans le Christ l'entité solaire, car sur chaque ostensor on voit les rayons du soleil. Mais la notion que le Christ est en rapport avec le soleil a été perdue, il n'en reste plus que le symbole. Elle a été conservée jusqu'à aujourd'hui dans le symbole, mais le symbole n'est plus compris ! – Ce second sentiment ne pouvait que renforcer dans ces âmes l'idée qu'une nouvelle conception du Christ devait venir.

Dans notre conférence d'après-demain, nous poursuivrons notre étude du karma de la Société anthroposophique.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 13 juillet 1924

Parmi les conditions d'ordre spirituel qui au cours de l'évolution ont conduit à la fondation du mouvement anthroposophique et font en quelque sorte partie, du point de vue spirituel, du karma de ce mouvement, j'ai cité deux faits symptomatiques : d'une part ce qui s'exprime dans la naissance de la catéchèse, la naissance du catéchisme avec ses questions et ses réponses, qui mena à une foi sans lien direct avec le monde spirituel ; de l'autre, le caractère désormais exotérique de la messe, devenue accessible dans sa totalité, y compris la transsubstantiation et la communion, à tous les fidèles, qu'ils y fussent préparés ou non, et par quoi elle avait perdu le caractère propre au Mystère dans l'Antiquité.

Dans ces deux événements terrestres s'est accompli ce qui ensuite, lorsqu'on observe la chose du point de vue du monde spirituel, a conduit dans l'évolution spirituelle à préparer de manière bien définie ce qui devait devenir la révélation spirituelle du tournant du XIX^e au XX^e siècle : révélation conforme à la marche du temps, telle qu'elle devait venir après l'avènement de Michaël, dans les temps où s'achevait l'ancienne et sombre époque du Kali Youga, et où devait se lever pour l'humanité l'aube d'une ère nouvelle, une ère de lumière.

Nous avons à considérer aujourd'hui un troisième point. Et c'est seulement lorsque nous aurons placé devant notre âme ces trois conditions d'ordre spirituel, préalables à toute évolution spirituelle dans le présent et dans l'avenir, ces trois conditions qui furent de nature à conduire les uns vers les autres un certain nombre d'êtres humains avant même leur descente dans le monde physique dans le dernier tiers du XIX^e siècle ou au tournant du XIX^e au XX^e siècle – c'est alors seulement qu'il nous sera possible de comprendre certains événements indépendants du karma, qui sont intervenus dans le cours d'existences destinées à se lier dans le mouvement anthroposophique.

L'attitude particulière que de nos jours on adopte en général soit vis-à-vis de la nature, soit vis-à-vis du monde spirituel, ne remonte guère au delà des XIV^e, XV^e siècles. Antérieurement, le rapport des humains avec l'esprit était foncièrement différent. Ce n'était pas au moyen de notions ni de concepts qu'on cherchait à s'approcher de l'esprit, mais par des expériences personnelles permettant d'accéder, fût-ce imparfaitement, jusqu'à l'esprit.

Lorsqu'aujourd'hui nous parlons de la nature, elle est pour nous une abstraction, sans consistance et sans vie. Lorsque nous parlons de l'esprit, c'est là pour nous quelque chose de vague, dont nous supposons que cela existe d'une façon ou d'une autre dans l'univers, et que nous enfermons dans des idées abstraites et des concepts. Il n'en était pas ainsi à l'époque où les âmes que rapproche aujourd'hui un ardent désir de spiritualité vivaient leur incarnation décisive et tendaient alors l'oreille à ce que les guides de l'humanité, dans leur haut savoir, avaient à leur dire pour répondre aux besoins de leur âme.

Nous avons d'abord à considérer l'époque qui va jusqu'aux VII^e, VIII^e siècles de l'ère chrétienne ; nous y trouvons encore un lien, assez lâche, de l'âme humaine avec le monde spirituel, une expérience directe de ce monde, une relation vivante avec lui chez les hommes voués à la connaissance. Vient ensuite l'époque s'étendant des VII^e, VIII^e siècles, jusqu'au grand tournant des XIV^e, XV^e siècles ; c'est celle où les âmes qui, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, avaient encore participé à la période que j'ai décrite, se trouvaient dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Mais bien qu'à partir des VI^e, VII^e, VIII^e siècles, il n'ait plus existé de rapport direct entre les hommes et le monde spirituel, néanmoins une certaine conscience de ce rapport trouva refuge, dirais-je, dans quelques centres d'enseignement. Dans ces établissements on parlait encore, dans le domaine de la connaissance, comme on l'avait fait dans les premiers siècles chrétiens. Et il pouvait arriver que sous l'impulsion qu'ils recevaient de cet enseignement, certains êtres d'élite puissent pénétrer, ne serait-ce que par moments, jusqu'au monde spirituel. Et il y avait des centres dans lesquels on donnait un genre d'enseignement que nous ne pouvons plus nous représenter aujourd'hui.

C'est en réalité aux XII^e, XIII^e siècles seulement que tout cela prit fin ; auparavant cela se déposa, pour la dernière fois, dans une œuvre importante, la « Divine Comédie » de Dante. Ce qui a précédé la naissance de la « Divine Comédie » constitue un merveilleux chapitre de l'évolution humaine : c'est qu'alors eut lieu une incessante confluence d'activités terrestres et d'activités suprasensibles : les hommes vivant sur terre avaient un peu perdu la relation avec le monde spirituel, ceux qui vivaient dans le monde spirituel et qui sur terre avaient entretenu cette relation ressentaient une profonde mélancolie au spectacle de ce qui se passait sur terre. Ils voyaient sombrer ce qu'ils avaient connu sur terre, et du monde où ils se trouvaient ils inspiraient certaines individualités qui vivaient dans le monde sensible, afin qu'elles fondent encore çà et là un centre où cultiver cette relation de l'être humain avec l'esprit.

Il faut bien voir – j'ai indiqué cela ici-même il y a des années – que, jusqu'aux VII^e, VIII^e siècles, il subsista un écho de l'initiation pré-chrétienne : le christianisme fut accueilli dans des centres hauts lieux de la connaissance – qui avaient pris la suite des Mystères antiques. Là, au moyen d'une éducation du corps et de l'âme orientée vers l'esprit plus que par un enseignement proprement dit, des hommes étaient préparés en vue du moment où ils pourraient avoir une certaine perception de l'esprit tel qu'il

peut se révéler dans tout ce qui entoure les êtres humains sur la terre. Ces hommes dirigeaient alors leur regard sur le règne minéral, sur le règne végétal, sur tout ce qui vit chez l'animal et chez l'homme. Et ils voyaient alors les esprits élémentaires qui vivent dans la nature apparaître dans l'aura de tous ces êtres, ils voyaient le cosmos féconder les esprits élémentaires.

Et surtout leur apparaissait – tel un être auquel ils s'adressaient comme ils l'eussent fait avec l'un de leurs semblables, mais un être de nature supérieure – la « déesse Nature ». C'était la déesse qu'ils voyaient devant eux, non pas comme une présence physique, mais comme une âme dans tout son éclat. On ne parlait pas alors de lois abstraites à l'œuvre dans la nature, on parlait de la puissance créatrice de la déesse Nature.

Elle était la métamorphose de l'antique Proserpine, la déesse qui crée sans relâche et à laquelle s'unissait en un certain sens celui qui était en quête de la connaissance. Elle lui apparaissait dans le minéral, dans la plante, dans l'animal, dans les nuages, les montagnes et les sources. Et à la vue de cette déesse, qui œuvre alternativement sous la terre en hiver, sur la terre en été, ils éprouvaient ce sentiment : elle est l'auxiliaire du Dieu dont parlent les Evangiles, elle est l'exécutrice de la puissance divine.

Et lorsque le disciple avait été suffisamment instruit par cette déesse sur la nature du minéral, de la plante et de l'animal, lorsqu'il était introduit dans la connaissance des forces de vie, la déesse lui enseignait alors la nature des quatre éléments : terre, eau, air, feu. Il apprenait comment, au sein des mondes minéral, animal et végétal, vivent et agissent les ondes vivantes de ces quatre éléments qui se répandent concrètement sur le monde : terre, eau, air, feu. Il sentait que par son corps éthérique il était intimement uni à l'activité de la terre dans sa pesanteur, de l'eau dans sa force vivifiante, de l'air dans sa force qui éveille la sensibilité, du feu dans sa force qui allume la lumière du Moi. A tout cela il se sentait intimement uni. Il y voyait le don qu'en l'instruisant lui faisait la déesse Nature, héritière et métamorphose de Proserpine.

Et les maîtres veillaient à ce que leurs disciples parviennent à pressentir cet échange vivant avec la nature où Dieu était partout présent, qui était sa substance même ; ils veillaient à ce qu'ils pénètrent jusque dans la vie même des éléments. Puis, les élèves une fois arrivés là, on les introduisait à la connaissance du système planétaire. Et ils apprenaient que la connaissance du système planétaire donne accès à la connaissance de l'âme humaine : apprends comment les planètes cheminent dans le ciel et tu apprendras comment en toi-même ton âme agit et vit. On les conduisait alors vers ce qu'on appelait le « grand Océan ». Cet océan, c'était la mer cosmique, qui les menait des planètes, des étoiles mobiles, dans les espaces lointains des étoiles immobiles, des étoiles fixes. Cette possibilité qu'ils avaient de connaître les mystères des étoiles fixes leur permettait de pénétrer dans les mystères du Moi.

On a oublié aujourd'hui que de tels enseignements ont existé. Mais ces enseignements existaient. Et cette connaissance vivante fut cultivée jusqu'aux VII^e, VIII^e siècles, dans les centres qui avaient pris la suite des Mystères. En tant que doctrine, en tant que théorie, on continua à la cultiver jusqu'à ce tournant du XIV^e au XV^e siècle, dont j'ai si souvent parlé. On peut observer que là où ces doctrines étaient enseignées, elles continuaient à vivre malgré des difficultés considérables, bien qu'elles fussent presque réduites à l'état de concepts, d'idées, les uns et les autres assez vivants cependant pour allumer encore chez certains individus la vision de tout ce que je viens de décrire.

Il y eut au XI^e siècle et encore au XII^e, avec des prolongements jusque dans le XIII^e siècle, une école admirable où enseignaient des maîtres qui savaient parfaitement comment, au cours des siècles précédents, on amenait les élèves à faire l'expérience du spirituel. C'était la grande école de Chartres, où confluaient toutes les connaissances issues de la spiritualité vivante que j'ai décrite.

Chartres, où aujourd'hui encore on peut voir les admirables œuvres architecturales que l'on sait, avait surtout été touchée par un rayon de la sagesse encore vivante de Pierre de Compostelle, celui-ci avait été actif en Espagne, où il cultivait un christianisme qui rappelait celui des Mystères. Ce christianisme parlait encore de la nature comme auxiliaire du Christ, Pierre de Compostelle enseignait encore que c'est seulement lorsque l'homme a été introduit par cette nature dans le monde des éléments, des planètes, des étoiles, qu'il est mûr pour connaître, non pas, dirai-je à nouveau, dans leur réalité corporelle, mais dans leur réalité d'âme, les sept forces auxiliaires qui apparaissent devant l'âme humaine, non pas comme des abstractions livresques, mais comme des déesses vivantes : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. C'est sous l'aspect d'êtres divins, spirituels, que les élèves apprenaient à connaître ces forces.

C'est de ces figures vivantes que parlaient ceux qui entouraient Pierre de Compostelle. Les doctrines de ce dernier projetaient leur lumière jusque dans l'école de Chartres. Dans cette école enseignait par exemple le grand Bernard de Chartres ; il enthousiasmait ses élèves, non qu'il ait pu encore leur montrer la déesse Nature ou les déesses des sept arts libéraux, mais il en parlait de façon si vivante que du moins leur image apparaissait à leurs yeux comme sous la baguette du magicien. Et à chaque heure de cours, la science se métamorphosait en un art lumineux.

Là enseignait également Bernard Silvestre, qui en puissantes descriptions faisait renaître devant ses élèves l'ancienne sagesse. Et surtout enseignait là Jean de Chartres qui parlait de l'âme humaine sur un mode grandiose et inspiré ; ce Jean de Chartres, qu'on appelait aussi Jean de Salisbury, développait des vues dans lesquelles il prenait position par rapport à Aristote, à l'aristotélisme. Son enseignement

agissait sur ces élèves particulièrement favorisés de façon telle qu'il les amenait à faire que les doctrines des premiers siècles chrétiens n'avaient plus leur place sur terre, qu'elles étaient incompatibles avec l'évolution. Il expliquait à ses élèves qu'il existe une connaissance ancienne qui est presque clairvoyance, mais que cette connaissance s'estompe. On peut seulement savoir ce que sont la dialectique, la rhétorique, l'astronomie, l'astrologie, on ne peut plus voir les déesses des sept arts libéraux, car l'influence d'Aristote, qui déjà dans l'Antiquité était capable de concevoir les notions et les idées de la cinquième époque post-atlantéenne, doit se poursuivre.

C'est avec une grande force d'inspiration que l'enseignement de l'école de Chartres se transplantait ensuite dans l'ordre de Cluny. Il se sécularisa dans les dispositions que prit pour l'Eglise le pape Grégoire VII, qui avait été abbé de Cluny sous le nom de Hildebrand ; mais cette doctrine se perpétua dans l'école de Chartres en gardant toute sa pureté, et c'est à elle que le XII^e siècle doit son éclat. Il y eut en particulier un maître qui surpassa tous les autres, et qui, percevant, si je puis dire, les Idées par l'inspiration, enseignait à Chartres le mystère des sept arts libéraux dans leur rapport avec le christianisme. C'était Alain de Lille.

Alain de Lille enflammait littéralement ses élèves, au XII^e siècle, à Chartres. Il avait bien saisi que dans les siècles à venir, la terre ne pourrait plus tirer profit d'un enseignement tel qu'on le donnait à Chartres ; en effet, ce n'était pas seulement du platonisme, c'était un enseignement provenant de la clairvoyance des Mystères antérieurs à l'époque de Platon, avec la seule différence que cette clairvoyance avait assimilé le christianisme. Et à ceux dont il supposait qu'ils pouvaient le comprendre, Alain de Lille enseignait déjà de son vivant : maintenant il faut qu'agisse sur terre pour un certain temps une forme de connaissance teintée d'aristotélisme, avec des concepts et des idées rigoureusement définis. Car c'est ainsi seulement que peut se préparer le retour dans l'avenir d'une spiritualité.

Pour plus d'un lecteur d'aujourd'hui, la littérature de l'époque paraît sèche, mais elle ne l'est pas pour quiconque peut se faire une idée de ce qui vivait dans les âmes des hommes qui enseignaient à Chartres. On sent agir, bien vivant à travers la poésie qui partit de Chartres, ce sentiment d'union avec les dieux des sept arts libéraux. Et dans le poème intitulé « La Bataille des sept Arts », si plein de force pour quiconque est capable de le comprendre, on sent passer le souffle spirituel des sept arts libéraux.

Tout cela agissait sur les esprits au XII^e siècle. Tout cela, voyez-vous, vivait encore en ce temps-là dans l'atmosphère spirituelle, tout cela se faisait encore sentir d'une certaine manière. C'était à plus d'un égard apparenté à ce qu'on enseignait dans des écoles qui subsistaient dans le Nord de l'Italie et ailleurs dans le pays, en Espagne aussi, mais tout cela de façon très sporadique. Et cet enseignement se propagea dans diverses directions. Et vers la fin du XII^e siècle, on retrouvait une grande partie de l'enseignement chartrain à l'Université d'Orléans, où étaient cultivées de curieuses doctrines inspirées par l'école de Chartres.

Et puis il advint un jour qu'un ambassadeur, rentrant d'Espagne en Italie, fortement impressionné par certains faits historiques, fut victime d'une sorte d'insolation, et toute la préparation qu'il avait reçue dans son école aboutit, sous l'influence de cette légère insolation, à une puissante révélation. Il vit alors ce qu'un vrai principe de connaissance permettait à un être humain de voir, il vit une montagne puissamment dressée vers le ciel, faite de tout ce qui se manifeste dans la vie des minéraux, des plantes et des animaux ; la déesse Nature y paraissait, ainsi que les éléments, les planètes, les déesses des sept arts libéraux, puis Ovide dans le rôle du Maître. Une fois encore une âme humaine eut la vision de ce que si souvent des âmes avaient perçu dans les premiers siècles du christianisme. C'est la vision de Brunetto Latini qui fut ensuite reprise par Dante et d'où la « Divine Comédie » est issue.

Mais il se passa autre chose encore pour ceux qui avaient enseigné à Chartres lorsqu'ils franchirent la porte de la mort et pénétrèrent dans le monde spirituel. Elle fut très significative, l'existence spirituelle que vécurent alors Pierre de Compostelle, Bernard de Chartres, Bernard Silvestre, Jean de Salisbury, Henri d'Andelys, l'auteur du poème « La Bataille des sept Arts », et surtout Alain de Lille. Ce dernier est l'auteur de l'ouvrage intitulé « Contra haereticos », dans lequel il se tournait lui aussi contre les hérétiques dans la perspective chrétienne, mais en partant du point de vue du monde spirituel.

Et toutes ces âmes, les dernières à s'être inspirées dans leur enseignement des réminiscences de l'ancienne sagesse clairvoyante, elles entraient maintenant dans le monde spirituel ; ce même monde où, se préparant à l'existence terrestre, se trouvaient des âmes de grande valeur qui allaient descendre sur terre et y agir comme il était nécessaire pour amener le changement qui marqua le tournant des XIV^e et XV^e siècles.

Il s'agit là, mes chers amis, de ce qui se passa dans le monde spirituel : les derniers grands esprits de l'école de Chartres venaient d'arriver dans le monde spirituel ; les individualités qui firent l'apogée de la scolastique étaient encore, elles, dans le monde spirituel. Alors se déroula au début du XIII^e siècle, dans les coulisses de l'évolution humaine, l'un des échanges d'idées les plus importants ; d'un côté se trouvaient ceux qui de l'école de Chartres avaient apporté dans le monde suprasensible l'antique platonisme clairvoyant, de l'autre ceux qui se préparaient à apporter sur terre l'aristotélisme ; car ce dernier avait à constituer la transition vers une nouvelle spiritualité qui dans l'avenir devait s'infiltrer dans l'évolution de l'humanité.

Un accord se fit ; les individualités issues de l'école de Chartres dirent à celles qui se préparaient à descendre dans le monde sensible et à cultiver, comme approprié à l'ère nouvelle, l'aristotélisme dans la

scolastique : pour nous, toute activité sur terre est pour le moment impossible, car la terre n'est pas maintenant en mesure de cultiver la connaissance sous une forme aussi vivante. L'enseignement que, derniers représentants du platonisme, nous avons encore pu donner, doit être désormais relayé par l'aristotélisme. Quant à nous, nous restons ici. – Les esprits de Chartres demeurèrent donc dans le monde suprasensible, et jusqu'à présent n'ont pas connu d'incarnations qui fassent autorité. Mais ils collaborèrent puissamment à l'élaboration des grandioses Imaginations de la première moitié du XIX^e siècle dont je vous ai parlé.

Ils agirent en parfait accord avec ceux qui descendirent sur terre en apportant l'aristotélisme. C'est surtout dans l'ordre des Dominicains qu'on retrouve les individualités qui avaient conclu, si je puis dire, cette manière de contrat suprasensible avec les esprits de Chartres, qui avaient en quelque sorte passé une convention avec les premiers : nous descendons pour continuer à cultiver la connaissance dans l'aristotélisme. Vous restez dans les hauteurs. Sur terre aussi nous pourrions rester en liaison avec vous. Pour l'instant le platonisme n'a pas d'avenir sur terre. Nous vous retrouverons quand nous reviendrons et quand il faudra préparer l'époque où – le développement de l'aristotélisme dans la scolastique étant achevé – la spiritualité pourra se développer à nouveau en plein accord avec l'esprit de Chartres.

Ce fut – pour donner un exemple – un événement d'une considérable importance lorsqu'Alain de Lille – tel était son nom pendant son existence terrestre – envoya sur terre un élève auquel il avait donné dans le monde spirituel des instructions précises, afin que cet élève fit apparaître sur terre toutes les divergences existant entre platonisme et aristotélisme, mais de façon telle que la scolastique de l'époque pût résoudre une divergence en une harmonie. Ainsi on travailla, en particulier au XIII^e siècle, aux fins que puisse confluer le travail de ceux qui sur terre portaient la robe des Dominicains et l'influence de ceux qui étaient restés dans l'autre monde ; ceux-ci en effet ne pouvaient pas trouver pour l'heure les corps terrestres adaptés à leur spiritualité particulière, une spiritualité incapable de trouver le chemin de l'aristotélisme.

Au XIII^e siècle, une remarquable coopération s'établit donc entre ce qui se passait sur terre et ce qui affluait des hauteurs. Souvent les hommes qui s'activaient sur terre n'étaient en aucune façon conscients de cette coopération, mais ceux qui agissaient dans les hauteurs l'étaient d'autant plus. C'était une coopération vivante. On aimerait dire : le principe des Mystères était monté au ciel et laissait tomber ses rayons sur ce qui agissait sur terre. Cela se traduisait jusque dans les détails, et c'est à certains détails qu'on peut suivre ce déroulement. Alain de Lille pour sa part, dans son évolution terrestre comme maître de l'école de Chartres, n'avait pu dépasser le stade où, à un certain âge de sa vie, il avait revêtu l'habit des Cisterciens, était devenu prêtre dans l'ordre de Cîteaux. Et c'est dans cet ordre qu'avait trouvé refuge en ce temps-là ce qui restait des exercices menant à une conciliation du platonisme avec le christianisme.

Alain de Lille envoya cet élève sur terre afin que fût remplie par l'ordre des Dominicains la mission qui devait maintenant incomber à l'aristotélisme. Le passage qu'il y avait là des Cisterciens aux Dominicains ressort extérieurement d'un symptôme curieux : cet élève suprasensible, si je puis ainsi dire, d'Alain de Lille, porta d'abord l'habit des Cisterciens, mais l'échangea plus tard contre la robe des Dominicains.

Nous avons là les individualités qui sur le mode sensible-suprasensible collaborèrent pendant le XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle : les grands noms de la scolastique à venir et leurs élèves, des âmes humaines depuis longtemps liées, et d'autre part les grands esprits de l'école de Chartres, également liés avec les âmes en question.

Nous avons là, dirais-je, ce plan grandiose, capital pour l'histoire du monde : ceux qui n'avaient pas pu descendre sur terre pour cultiver l'aristotélisme se tenaient en réserve dans le monde spirituel et attendaient jusqu'à ce que les autres puissent continuer à cultiver sur terre les idées dans lesquelles ils avaient été si intimement unis avec eux, mais sous l'influence des concepts rigoureux issus de l'aristotélisme. Ce fut réellement un dialogue entre le monde spirituel et le monde terrestre qui eut lieu pendant ce XIII^e siècle.

Il fallait cette atmosphère spirituelle pour que fût possible l'action du véritable mouvement des Rose-Croix. Et puis, lorsque ceux qui étaient descendus pour apporter l'impulsion aristotélienne eurent accompli leur mission sur terre, ils furent eux aussi élevés dans le monde spirituel ; il y eut alors collaboration entre platoniciens et aristotéliens. Et autour d'eux se trouvèrent réunies les âmes dont ai parlé, les deux groupes que j'ai cités.

Ainsi nous voyons entrer dans le karma du mouvement anthroposophique un grand nombre d'élèves de Chartres, et se joindre à ceux-ci toutes les âmes qu'ont emportées l'un ou l'autre des deux courants dont j'ai parlé ces jours-ci – un vaste cercle, car beaucoup y vivent aujourd'hui qui n'ont pas encore trouvé le chemin du mouvement anthroposophique. Mais les choses sont bien comme je l'expose : au cours de ces divers événements s'est préparé ce qui est aujourd'hui présent dans le champ de l'anthroposophie.

L'ordre de Cîteaux fut le théâtre d'un événement peu banal lorsqu'Alain de Lille prit l'habit des Cisterciens, lorsqu'il devint prêtre cistercien avec son Platonisme. L'ordre de Cîteaux en garda quelque chose. Et il m'est permis de dire – car pourquoi de petites remarques personnelles qui ne pouvaient guère trouver leur place dans mon « Autobiographie » ne me seraient-elles pas permises ici, au moment

où il faut que je révèle certaines relations entre les événements – il faut que je le dise : ce qui m'a permis de voir bien des relations dans ce sens – pour d'autres, j'eus d'autres sources – c'est que, jusqu'à mon arrivée à Weimar, je ne pouvais détacher les yeux de l'ordre de Cîteaux ; et pourtant quelque chose m'en a toujours tenu éloigné. J'ai grandi pour ainsi dire à l'ombre de cet ordre, qui possède d'importants établissements autour de Wiener Neustadt.

C'étaient des prêtres de l'ordre cistercien qui élevaient la plupart des jeunes gens dans la région où j'ai grandi. J'avais constamment sous les yeux l'habit des Cisterciens, le froc blanc avec la ceinture noire. Et si j'avais été amené à parler de ces choses dans mon « Autobiographie », j'aurais dit : en réalité, tout était fait pour que je reçoive ma formation non pas au collège moderne de Wiener Neustadt, mais au lycée. Or ce dernier était encore à l'époque une maison de Cisterciens. Etranges étaient les forces qui à la fois m'attiraient et me maintenaient à distance.

D'autre part, tout le groupe de religieux qui enseignaient la théologie à l'Université de Vienne et entouraient Marie Eugénie delle Grazie se composait de Cisterciens. C'est avec les Cisterciens que j'eus les conversations les plus personnelles sur la théologie, sur la christologie. J'indique cela seulement parce que cela ajoute en quelque sorte une coloration à ce que je dis à propos de ce XIII^e siècle, lorsque la lumière de Chartres éclairait l'ordre de Cîteaux. Car dans l'étonnante érudition des Cisterciens, qui a tant d'attraits, vivait encore, bien que fortement altéré, quelque chose de l'enchantement de l'école de Chartres. Des Cisterciens que je connaissais bien avaient fait des découvertes extrêmement importantes sur les questions les plus diverses. Et les questions pour moi les plus importantes étaient celles qui me permettaient de dire : sans doute, il est impossible que des individus qui furent élèves à Chartres se soient réincarnés ici. Mais on pouvait voir que bien des individualités en relation avec l'école de Chartres s'incorporaient – si je puis employer ce terme – pour peu de temps dans des hommes qui portaient l'habit de Cîteaux.

C'est à travers ce que j'appellerais une mince cloison qu'a continué à agir sur la terre ce qui avait été préparé dans le suprasensible de la façon que j'ai décrite et qui a abouti à la grande préparation de la première moitié du XIX^e siècle. Elle me paraît fort significative, cette conversation sur l'entité du Christ que j'ai racontée dans mon « Autobiographie » et que j'ai eue avec un prêtre cistercien, non pas dans la maison de delle Grazie, mais en en sortant. Dans cette conversation, qui a réellement eu lieu, nous n'avions pas pris comme point de départ la théologie dogmatique moderne, ni la néo-scholastique ; nous nous étions plongés dans le passé avec sa précision aristotélicienne des concepts et la lumière qu'il devait au platonisme.

Ce qui allait devenir l'anthroposophie était déjà perceptible, bien que de manière un peu voilée, dans les événements de l'époque ; c'était perceptible, sinon dans les âmes attachées à telle ou telle confession religieuse ou à tel ou tel courant social, du moins dans ce qui unit les âmes humaines aux grands courants spirituels à l'œuvre sur terre. Et déjà, du début de la précédente ère michaélique jusqu'à la fin de l'ère du Kali Youga, on pouvait voir dans ce qui était à l'œuvre dans les différents domaines et chez les individus que l'esprit du temps parlait : il appelait la venue de ce que l'anthroposophie avait à révéler.

On pouvait voir se lever l'anthroposophie, vivante, semblable à un être qui devait encore venir au monde, mais qui reposait, tel l'enfant dans le sein de sa mère, dans ce que l'école de Chartres, héritière des premiers siècles chrétiens, avait préparé sur terre ; son œuvre s'était poursuivie dans le suprasensible, et une collaboration s'était instaurée avec ce qui continuait à agir sur terre dans la défense de coloration aristotélicienne du christianisme.

Des impulsions que nous trouvons dans l'ouvrage d'Alain de Lille « Contra haereticos » naquit la « Summa fidei catholicae contra gentiles » de Thomas d'Aquin. Et puis apparut cet esprit de l'époque qui nous parle dans tous les tableaux où nous voyons les docteurs dominicains fouler aux pieds Averroès, Avicenne et d'autres, tableaux qui symbolisent la défense du christianisme spirituel, mais en même temps le passage à l'intellectualisme.

Mes chers amis, je n'ai pu me résoudre à vous donner ici un exposé théorique, car il s'agit d'un ensemble de faits, et tout exposé théorique ne pourrait que décolorer et affaiblir. J'ai voulu placer devant vos âmes des faits ; ils vous feront ressentir ce qui s'offre à la vue lorsqu'on tourne le regard vers les âmes qui avant leur existence terrestre actuelle ont vécu leur existence spirituelle de façon telle qu'une fois revenues sur terre elles ont ardemment aspiré à l'anthroposophie.

Les idées les plus opposées concourent dans ce monde à former un tout. Et maintenant, les âmes qui ont travaillé au XII^e siècle dans la grande école de Chartres coopèrent avec celles qui étaient unies à elles au sein d'une des plus grandes communautés spirituelles, mais dans le monde spirituel au début du XIII^e siècle. Les esprits de Chartres collaborent maintenant avec ceux qui en union avec eux ont ensuite cultivé l'aristotélisme ; peu importe que les uns soient sur la terre et que les autres n'aient pas encore pu y descendre, ensemble ils travaillent à préparer une nouvelle ère spirituelle pour l'évolution de la terre.

Il s'agit maintenant pour eux de rassembler les âmes qui depuis longtemps leur sont unies, les âmes avec lesquelles puisse être fondée une nouvelle ère spirituelle, afin qu'en relativement peu de temps la possibilité soit créée, au sein d'une civilisation qui va à sa perte, qu'agissent ensemble sur terre les esprits de Chartres du XII^e siècle et ceux qui leur furent unis au XIII^e siècle. Il faut qu'ils puissent agir

en commun pour cultiver une nouvelle spiritualité au sein d'une civilisation qui autrement est condamnée au déclin.

Ce sont des desseins qu'on nourrit aujourd'hui, si je puis ainsi dire, non pas sur terre, mais entre le ciel et la terre, que j'ai voulu caractériser pour vous. Approfondissez le contenu de ces desseins et vous saurez ce qui est à l'œuvre à l'arrière-plan du groupe d'âmes humaines qui sont venues se retrouver dans le mouvement anthroposophique.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 28 juillet 1924

Nous poursuivrons dans cette conférence, comme bien vous le pensez, les considérations auxquelles nous nous sommes livrés ici et qui concernent le devenir du karma de la Société anthroposophique. Nous avons étudié les événements survenus dans le monde physique et dans le monde supra-physique, événements qui sont à la base de ce qui veut actuellement se manifester au monde sous la forme de l'anthroposophie. Nous savons, mes chers amis, que nous avons à enregistrer, précisément dans les dernières décennies, deux importantes coupures dans l'évolution de l'humanité. La première est celle sur laquelle J'ai souvent attiré l'attention : la fin de l'ère des ténèbres avec le XIX^e siècle finissant et le début du XX^e siècle. Une ère lumineuse s'est levée.

Nous savons que cette ère des ténèbres a débouché sur cette disposition de l'âme dans laquelle le regard spirituel des hommes se ferme au monde de l'esprit. Nous savons qu'aux temps anciens de l'évolution l'ensemble des hommes étaient capables de plonger leur regard dans le monde spirituel, même si cette perception était plus ou moins instinctive, comme des images de rêve. Douter de la réalité du monde spirituel eût été, dans ces temps anciens, absolument impossible. Mais si cet état avait duré, si l'humanité avait continué à vivre avec cette perception intuitive du monde spirituel, jamais ne serait apparu dans l'évolution ce qu'on peut appeler l'intelligence individuelle, le maniement pour chaque personne de la pensée déductive. A cette forme de pensée est lié ce qui conduit l'être humain à la volonté libre. L'un n'est pas pensable sans l'autre.

Dans cet état de conscience assourdi, instinctif, où l'homme – comme ce fut alors le cas – fait l'expérience du monde spirituel, il n'est pas possible de parvenir à la liberté, ni à cette pensée autonome qu'on appelle l'usage personnel de l'intelligence.

Ces deux choses devaient venir au jour : l'usage libre et personnel de l'intelligence, la liberté de la volonté. C'est pourquoi il a fallu que la vision originelle, instinctive, du monde spirituel s'obscurcisse pour la conscience de l'homme. Voilà qui est maintenant accompli, sinon très clairement pour chaque individu, du moins pour l'humanité en général ; depuis la fin du XIX^e siècle, cette ère des ténèbres où la vision du monde spirituel s'obscurcit, mais où par contre s'ouvre la possibilité pour l'être humain d'utiliser son intelligence et de parvenir à un libre vouloir, cette ère des ténèbres est arrivée à son terme. Nous entrons dans une ère où le véritable monde spirituel doit se rapprocher de l'humanité par les voies où ce rapprochement est possible.

Certes, on peut dire que cette ère n'a pas débuté d'une façon très lumineuse. C'est comme si depuis les premières décennies du XX^e siècle s'étaient déversés sur l'humanité tous les maux que celle-ci a jamais connus au cours de son histoire. Mais il n'empêche : pour l'ensemble des hommes, la possibilité est maintenant présente de pénétrer dans la lumière de la vie spirituelle. Les hommes ont seulement, par indolence, dirais-je, conservé les habitudes de l'ère des ténèbres, ces habitudes émergent encore à la surface de notre siècle et, parce que la lumière pourrait se faire autour de la vérité, elles sont plus nocives que précédemment, à l'ère du Kali Youga, où elles se justifiaient.

Nous savons d'autre part que ce mouvement qui porte toute l'humanité à se tourner vers une ère de lumière a été préparé par le fait qu'à la fin des années 70 du XIX^e siècle, l'ère michaélique a commencé. Plaçons devant nos âmes ce fait dans toute sa signification : avec le dernier tiers du XIX^e siècle, l'ère michaélique a commencé.

Il faut bien voir que, de même que les trois règnes de la nature extérieure – règnes minéral, végétal, animal – nous entourent dans le monde physique, sensible, de même nous entourent dans le monde spirituel les règnes supérieurs, les Hiérarchies, que nous avons déjà caractérisés dans les contextes les plus divers. De même que lorsque, partant de l'homme, nous descendons dans les règnes de la nature, nous arrivons au règne animal, de même nous arrivons, si nous montons dans le suprasensible, aux Anges. Les Anges ont la mission de conduire chacun des hommes, de les protéger tandis qu'ils passent d'incarnation en incarnation. Les tâches que doit remplir le monde spirituel à l'égard des individus incombent donc au règne des Anges.

Si nous nous élevons ensuite jusqu'au règne des Archanges, nous voyons que leurs tâches sont les plus diverses. L'une d'elles consiste à diriger, à conduire les tendances fondamentales des époques successives. Ainsi, pendant trois siècles environ, jusqu'à la fin des années 70 du siècle dernier, s'est exercé ce qu'on peut appeler le règne de Gabriel. Pour quiconque considère l'évolution de l'humanité non pas superficiellement, comme c'est l'habitude aujourd'hui, mais dans ses profondeurs, ce règne de Gabriel s'est traduit par le fait que des impulsions d'une immense importance pour l'histoire de l'humanité furent déposées dans les forces de l'hérédité. Jamais les forces de l'hérédité physique à l'œuvre à travers les générations n'ont été aussi déterminantes que dans les trois derniers siècles antérieurs au dernier tiers du XIX^e siècle.

Cela s'exprima dans le fait que le problème de l'hérédité devint littéralement au XIX^e siècle un problème obsédant ; l'humanité eut le sentiment que chez l'homme des propriétés de l'âme et de l'esprit

dépendent de l'hérédité. Et pour finir, on eut le sentiment de ce qui depuis les XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles et pendant une grande partie du XIX^e siècle s'est exercé comme une loi de la nature dans l'évolution de l'humanité.

Pendant tout ce temps, on faisait intervenir dans son propre développement spirituel les qualités qu'on avait héritées de ses parents et de ses grands parents. Toutes les qualités qui sont en relation avec la reproduction revêtirent alors une importance toute particulière. Ce qui le montre, c'est l'intérêt qu'à la fin du XIX^e siècle on porta aux problèmes de la reproduction et aux problèmes de la sexualité en général. Dans les siècles que j'ai nommés, les impulsions spirituelles les plus importantes arrivaient jusqu'aux hommes en cherchant à se réaliser par le moyen de l'hérédité.

C'est en opposition complète avec tout cela que va se trouver l'ère dans laquelle Michaël dirige et conduit l'humanité, celle où nous sommes et où il articule ses impulsions sur celles de l'ère lumineuse dont nous savons qu'elle débute au XX^e siècle. Ces deux courants d'impulsions agissent l'un dans l'autre. Aujourd'hui, nous allons d'abord porter notre regard sur ce qui est la particularité d'une ère michaélique. Je dis bien d'une ère michaélique : en effet, cette direction, cette régence dont je viens de parler, consiste en ceci que pendant trois siècles environ, l'un des êtres du règne des Archanges a la direction spirituelle de l'évolution dans la région où la civilisation est à son apogée.

Je l'ai dit, Gabriel était chargé de cette direction aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Michaël est maintenant en train de le remplacer. Il y a sept Archanges qui conduisent l'humanité, ils se succèdent selon un cycle qui se répète. Vivant aujourd'hui à l'ère michaélique, nous avons toutes raisons de nous rappeler la dernière ère où Michaël a assuré la direction de l'humanité. Cette ère, qui a précédé la fondation du christianisme, le Mystère du Golgotha, se termine dans l'Antiquité avec les hauts faits d'Alexandre et la fondation de la philosophie d'Aristote.

Si nous suivons en esprit ce qui s'est passé pendant trois siècles en Grèce, à la périphérie de la Grèce à l'époque pré-chrétienne jusqu'au temps d'Alexandre le Grand, jusqu'au temps d'Aristote, nous voyons qu'il s'agit là aussi d'une ère michaélique. Une ère de ce genre est caractérisée par les situations les plus diverses, mais en particulier par le fait que ce sont les intérêts d'ordre spirituel de l'humanité qui donnent le ton, compte tenu des dispositions particulières de l'époque. Dans une ère de ce genre, notamment, un courant de cosmopolitisme, d'internationalisme, traverse le monde. Les différenciations nationales cessent, tandis que dans l'ère de Gabriel ce sont les impulsions de caractère national qui se sont répandues au sein de la civilisation européenne et de son annexe américaine.

Dans notre ère michaélique, ces impulsions seront entièrement surmontées au cours des trois siècles à venir. A chaque ère michaélique, un courant d'universalisme, marqué du sceau de ce qui est commun à tous les hommes, passe à travers l'humanité, face aux intérêts particuliers des diverses nations, des divers groupes humains. A l'époque de la régence de Michaël sur terre antérieurement au Mystère du Golgotha, ce courant se manifesta dans la puissante impulsion qui, née de la situation qui s'était constituée en Grèce, conduisit aux campagnes d'Alexandre, au cours desquelles la culture et la civilisation grecques se répandirent en Asie et jusqu'en Afrique, et cela par l'intermédiaire de populations qui jusque-là adhéraient à tout autre chose. Ce fait probablement inouï trouva sa conclusion dans ce qui naquit à Alexandrie : un courant cosmopolite dont l'ambition était de donner à tout le monde civilisé d'alors les forces spirituelles qui s'étaient accumulées en Grèce.

Des faits comme ceux-là se produisent sous l'impulsion de Michaël, et c'est bien ce qui eut lieu à l'époque d'Alexandre. Et les êtres qui participèrent à ces faits terrestres qui s'accomplissaient au service de Michaël n'étaient pas sur terre durant l'époque du Mystère du Golgotha. Tous les êtres qui appartenaient à la sphère de Michaël – peu importe que cela ait été des âmes humaines qui étaient passées à leur mort dans le monde spirituel après cette ère michaélique, c'est-à-dire des âmes désincarnées, ou que cela ait été des âmes qui ne s'incarnèrent jamais sur terre – tous ces êtres se trouvèrent réunis dans une vie en commun dans le monde spirituel à l'époque où sur terre se déroula le Mystère du Golgotha.

Que l'on se représente avec force ce dont il s'agit en réalité. Quand on choisit de regarder la chose du point de vue de la terre, on se dit : l'humanité terrestre est parvenue là à un point déterminé de l'évolution. Le sublime esprit solaire, le Christ, arrive sur terre, s'incarne en l'homme Jésus de Nazareth. Les habitants de la terre connaissent que le Christ, le sublime esprit solaire, arrive auprès d'eux. Ils ne savent pas grand-chose de ce qui pourrait les amener à estimer cet événement à sa juste valeur.

Elles en savent d'autant plus apprécier, les âmes désincarnées qui entourent Michaël et qui vivent dans les mondes supérieurs, à la périphérie, dans la sphère du soleil – elles en savent d'autant plus apprécier ce qui, pour elles, s'est passé de l'autre point de vue, celui du soleil. Elles ont vu du soleil ce qui eut lieu alors en faveur de la terre. Elles ont vu le Christ, qui jusque-là agissait dans la sphère du soleil – si bien qu'il n'était accessible que pour ceux qui par les Mystères s'élevaient jusqu'à la sphère solaire, – prendre congé du soleil pour s'unir sur la terre à l'humanité.

Ce fut là un événement considérable pour les êtres qui faisaient partie de la communauté michaélique, car cette communauté a un rapport tout particulier avec ce qui, dans la destinée du cosmos, dépend du soleil. Ces êtres durent prendre congé du Christ, qui jusqu'alors avait eu sa place sur le soleil et devait désormais prendre sa place sur la terre. Tel est l'autre aspect de cet événement.

Mais ceci était lié, dans le même temps, à autre chose. Cela ne peut s'évaluer pleinement que si l'on tient compte de ce que je vais dire. Réfléchir, vivre dans des pensées qui montent de la vie intérieure, les hommes des temps passés n'en étaient pas capables. Ils étaient le cas échéant doués de sagesse, une sagesse infiniment plus grande que celle de l'humanité moderne, mais ils n'étaient pas intelligents au sens actuel de ce mot. Aujourd'hui on qualifie d'intelligent celui qui sait tirer des pensées de son propre fond, qui sait penser logiquement, qui peut mettre une idée en rapport avec une autre, etc. – toutes choses qui n'existaient pas en ce temps-là. Il n'y avait pas alors de pensées qu'on aurait produites soi-même.

Les pensées étaient envoyées sur terre en même temps que les révélations qui venaient du monde spirituel. On ne réfléchissait pas, on recevait par révélation un contenu spirituel, mais de telle façon qu'il s'accompagnait de pensées. Aujourd'hui, on réfléchit aux choses ; en ce temps-là, les impressions reçues par l'âme apportaient avec elles les pensées. Les pensées étaient des pensées inspirées, on ne les produisait pas soi-même. Et celui qui réglait l'intelligence cosmique qui se communiquait ainsi à l'humanité avec les révélations spirituelles, celui qui avait pour ainsi dire la régence de cette intelligence cosmique, c'était précisément l'entité spirituelle que, lorsque nous nous servons de la terminologie chrétienne, nous appelons l'Archange Michaël. C'est lui qui dans le cosmos régissait l'intelligence cosmique.

Il faut bien se représenter ce que cela signifie. Car bien qu'il associât à ceci des idées un peu différentes des nôtres, un homme comme par exemple Alexandre le Grand avait la conscience parfaitement claire que ses pensées lui venaient par la voie michaélique. Certes, l'entité spirituelle correspondante portait un autre nom. Nous nous servons ici de la terminologie chrétienne, mais ce n'est pas une question de terminologie. Alexandre le Grand ne se considérait pas autrement que comme un missionnaire de Michaël, comme un instrument de Michaël. Il ne pouvait faire autrement que penser : Michaël agit sur terre et je suis celui par lequel il agit. Ainsi voyait-on les choses. Cela donnait aussi à la volonté la force d'agir. Et un penseur de ce temps ne pouvait lui non plus que penser : Michaël agit en moi, c'est lui qui me donne mes pensées.

La descente du Christ sur terre est allée de pair avec le fait que Michaël et les siens virent non seulement que le Christ prenait congé du soleil, mais aussi que le pouvoir de Michaël sur l'intelligence cosmique lui échappait peu à peu. Du soleil on vit alors clairement que les choses n'allaient plus venir du monde spirituel vers l'homme avec leur contenu d'intelligence, mais que l'homme lui-même allait devoir accéder sur terre à sa propre intelligence. Ce fut un événement décisif et lourd de signification que de voir l'intelligence en quelque sorte se déverser sur terre. De plus en plus on cessa – si je peux me servir de cette expression de la trouver dans les cieux, elle avait été envoyée sur la terre.

Tout cela s'accomplit surtout pendant les premiers siècles du christianisme. Nous voyons que ceux qui en étaient capables avaient encore à cette époque au moins quelques notions de ce qui leur venait des révélations suprasensibles avec un contenu intelligible. Cette situation se prolongea jusqu'aux VIII^e, IX^e siècles. Alors vint le moment décisif. Michaël et les siens – qu'ils fussent incarnés ou non – furent obligés de se dire : les hommes sur terre commencent à devenir intelligents, à tirer d'eux-mêmes leur propre entendement ; mais l'intelligence cosmique ne peut plus être dirigée par Michaël. Michaël sentit que la maîtrise de l'intelligence cosmique lui échappait. Et en bas, quand on regardait sur terre, on voyait qu'à partir des VIII^e, IX^e siècles, une époque d'intelligence commençait et que les hommes se mettaient à forger eux-mêmes leurs propres pensées.

Je vous ai exposé que dans des écoles spéciales telles que la grande école de Chartres s'étaient perpétuées certaines traditions concernant ce qui autrefois, imprégné d'intelligence cosmique, se révélait aux hommes. Je vous ai exposé l'œuvre accomplie dans cette école de Chartres, en particulier au XII^e siècle, et j'ai essayé aussi de vous montrer comment la gérance de l'intelligence sur terre est ensuite passée à certains membres de l'ordre des Dominicains. Considérez les œuvres qui sont nées de la scolastique chrétienne, de ce merveilleux courant spirituel aujourd'hui totalement méconnu, tant de ses partisans que de ses adversaires, parce qu'ils ne voient pas l'essentiel. Regardez cette lutte pour comprendre ce que signifient exactement les concepts, ce que signifie pour l'humanité et pour les choses de ce monde le contenu intelligible. La grande querelle entre nominalistes et réalistes se développe notamment au sein de l'ordre des Dominicains. Les uns ne voient dans les idées générales que des noms, les autres y voient des contenus spirituels qui se manifestent dans les choses.

La scolastique tout entière est une lutte aux fins de voir clairement ce qu'est cette intelligence qui afflue maintenant vers les hommes. Rien d'étonnant à ce que l'intérêt principal de ceux qui entourent Michaël se tourne vers la scolastique qui se déploie sur terre. On voit dans l'argumentation de Thomas d'Aquin et de ses élèves, comme d'autres scolastiques, l'expression terrestre de ce qui était à l'époque courant michaélique : gérer l'intelligence, l'intelligence spirituelle et rayonnante de lumière.

Maintenant elle était sur terre, cette intelligence. Maintenant il fallait en tirer au clair le sens. Du monde spirituel, on pouvait regarder vers la terre et constater que ce qui relève de la sphère de Michaël s'épanouissait maintenant, en dehors de son autorité, sous la régence naissante de Gabriel. La sagesse initiatique, la sagesse roscrucienne telle qu'elle se répandit alors, consistait à posséder quelques lumières sur cette situation. A notre époque précisément, il est important de porter le regard sur la nature du rapport entre le terrestre et le suprasensible. Car le terrestre se présente à nous comme s'il

avait été en quelque sorte détaché violemment du suprasensible – mais ces deux mondes tiennent ensemble !

Comment ils le font, vous avez pu le voir dans les dernières conférences. Les faits d'ordre suprasensible, je ne puis les résumer qu'en images, en Imaginations. Cela ne saurait s'exposer en concepts abstraits, il faut décrire à l'aide d'images. C'est pourquoi il faut que je décrive ce qui est advenu au début de l'ère où l'âme de conscience, et avec elle l'intelligence, est devenue partie constituante de l'humanité.

Quelques siècles s'étaient déjà écoulés depuis que Michaël avait vu arriver sur terre au IX^e siècle après J. -C. ce qui auparavant était intelligence cosmique. Il avait vu cette intelligence continuer à se répandre sur terre, notamment dans la scolastique. Ceci se passait sur terre. Quant à lui, il rassembla ceux qui dans la région solaire font partie de sa sphère, aussi bien les âmes humaines qui se trouvaient entre la mort et une nouvelle naissance que celles qui appartiennent à sa sphère et n'évoluent jamais dans un corps humain – tout en ayant pourtant une certaine relation avec l'humanité. Vous pouvez vous imaginer qu'il y avait là en particulier les âmes humaines que je vous ai citées comme ayant été les grands maîtres de l'école de Chartres.

L'une des personnalités les plus importantes qui avaient à agir dans le monde spirituel, au début du XV^e siècle, parmi les légions de Michaël, fut Alain de Lille. Mais tous les autres que je vous ai nommés comme appartenant à l'école de Chartres étaient réunis à ceux qui maintenant se trouvaient dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance et qui étaient issus de l'ordre des Dominicains ; des âmes qui appartenaient au courant platonicien étaient là intimement unies à celles qui faisaient partie du courant aristotélien. Toutes elles avaient participé aux impulsions michaéliques. Un grand nombre d'entre elles avaient vécu le Mystère du Golgotha, non pas vu de la terre, mais vu du soleil. Elles se trouvaient au début du XV^e siècle dans des situations lourdes de sens.

Alors naquit sous la conduite de Michaël ce que nous pourrions appeler une école suprasensible puisqu'il faut bien se servir d'expressions empruntées au langage terrestre. Ce qui avait été jadis le Mystère de Michaël, ce qui avait été annoncé aux initiés dans les anciens Mystères de Michaël, ce qui devait maintenant changer parce que l'intelligence avait trouvé son chemin du cosmos vers la terre, tout cela fut résumé en traits hautement significatifs par Michaël lui-même pour ceux qu'il rassemblait maintenant dans cette école suprasensible au début du XV^e siècle. La sagesse michaélique qui avait été vivante jadis dans les Mystères solaires reprit vie dans les mondes spirituels.

Le platonisme dans son prolongement aristotélien, qu'Alexandre avait apporté en Asie et en Egypte, fut alors résumé sous une forme grandiose ; il y fut exposé comment l'ancienne spiritualité était encore vivante dans cette école. Toutes les âmes qui avaient toujours été liées au courant dont j'ai parlé dans les dernières conférences, qui étaient prédestinées à faire partie du mouvement anthroposophique, à élaborer leur karma en vue de ce mouvement, toutes ces âmes appartenrent alors à cette école suprasensible. Car tout ce qui y était enseigné l'était à partir du point de vue que désormais l'impulsion michaélique devait se développer sur terre au sein de l'humanité sur un mode nouveau, par le moyen de l'intelligence propre à chaque âme humaine.

On montrait qu'à la fin du XIX^e siècle, dans son dernier tiers, Michaël lui-même reprendrait son pouvoir sur terre ; une nouvelle ère michaélique commencerait, à la suite de celles que les six autres Archanges avaient dirigées depuis Alexandre ; toutefois, cette ère michaélique serait différente des précédentes. Car durant ces ères michaéliques, l'intelligence cosmique s'était toujours exercée au niveau de ce que tous les hommes ont en commun. Mais maintenant – ainsi le disait Michaël à ses élèves dans le suprasensible à ce moment-là – il s'agira à l'ère michaélique de tout autre chose.

Ce que Michaël avait pendant des éons géré pour les hommes, les inspirations qu'il avait envoyées sur terre, tout cela lui a échappé. Il le retrouvera lorsqu'à la fin des années 70 du XIX^e siècle il reprendra son pouvoir sur la terre. Il le retrouvera par le fait qu'une intelligence d'abord dénuée de spiritualité aura pris place parmi les hommes ; mais il le retrouvera dangereusement exposé aux forces ahrimaniennes. Car dans le même temps où l'intelligence descendait du cosmos sur terre, grandissait de plus en plus l'aspiration des puissances ahrimaniennes à arracher à Michaël cette intelligence cosmique devenue terrestre, à la faire valoir seule, affranchie de Michaël.

Ce fut la grande crise qui débuta au commencement du XV^e siècle, celle dans laquelle nous nous trouvons encore, et qui prend la forme du combat d'Ahriman contre Michaël : Ahriman, qui met tout en œuvre pour contester le pouvoir de Michaël sur l'intelligence maintenant devenue terrestre ; Michaël, qui s'efforce, avec toutes les impulsions dont il dispose, de reconquérir dès le début de son règne sur la terre, à partir de l'année 1879, le pouvoir sur l'intelligence qui lui a échappé. C'est à ce tournant décisif que se trouvait l'évolution de l'humanité dans le dernier tiers du XIX^e siècle. L'intelligence, autrefois cosmique, était devenue terrestre, Ahriman voulait rendre cette intelligence uniquement terrestre, afin qu'elle continue à évoluer comme elle avait commencé à le faire pendant l'ère de Gabriel. Il voulait que cette intelligence devienne entièrement terrestre, qu'elle ne dépende plus que des liens du sang, de la suite des générations, des forces de la reproduction.

C'est cela que voulait Ahriman. Michaël descendit donc sur la terre. Ce qui avait fait son chemin entre temps afin que les hommes pussent parvenir à l'intelligence et à la liberté, il ne pouvait s'en ressaisir, s'en emparer que sur la terre en régnant à nouveau sur l'intelligence, mais une intelligence qui

agit désormais au sein de l'humanité. Ahriman contre Michaël, Michaël placé dans la nécessité de défendre contre Ahriman ce qu'il avait géré pendant des éons en faveur de l'humanité – l'humanité se trouve engagée dans ce conflit. Etre anthroposophe, cela veut dire parmi bien d'autres choses : comprendre ce combat, au moins jusqu'à un certain point. Et ce combat se voit par tout. Sa véritable nature se dissimule dans les coulisses du devenir historique, mais il se manifeste partout, dans les faits que chacun peut voir.

Mes chers amis, tous les enseignements que je viens de vous esquisser rapidement, les âmes qui étaient dans l'école suprasensible de Michaël y prenaient part. Ces enseignements reproduisaient ce qui, depuis l'Antiquité, avait été enseigné dans les Mystères solaires, avait été enseigné comme une anticipation prophétique de ce qui devait se passer lorsque commencerait la nouvelle ère michaélique. C'étaient aussi de pressantes exhortations adressées à ceux qui entouraient Michaël : qu'ils s'engagent dans le courant michaélique, qu'ils saisissent les impulsions, afin que l'intelligence puisse à nouveau s'unir à l'entité de Michaël.

Tandis que ces enseignements grandioses étaient communiqués aux âmes dans l'école suprasensible dirigée par Michaël lui-même, ces âmes participèrent à un événement considérable qui, dans l'évolution de notre cosmos, ne se répète qu'à de très longs intervalles. Comme je vous l'ai déjà dit, c'est le monde suprasensible que nous avons en vue lorsque sur terre nous parlons de la divinité.

Mais lorsque nous vivons entre la mort et une nouvelle naissance, c'est en réalité la terre que nous considérons – mais non la terre physique, là se révèlent des choses grandioses, puissantes, l'action de l'esprit divin. En cette aube du XV^e siècle, où de nombreuses âmes de la sphère michaélique firent partie de l'école dont je parle, alors à ses débuts, on pouvait aussi voir quelque chose qui le répète – ne se reproduit dans le devenir cosmique qu'après de nombreux, de très nombreux siècles : abaissant le regard vers la terre, on pouvait voir les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, donc les entités de la première, de la plus haute Hiérarchie, accomplir un acte extraordinaire.

C'était pendant le premier tiers du XV^e siècle, c'était le temps où dans les coulisses de l'évolution se fondait l'école des Rose-Croix. Lorsqu'à l'ordinaire on regarde vers la terre du haut de l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, on assiste à des actes qu'effectuent de façon régulière les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. On voit que ceux-ci font passer le spirituel de la sphère des Exousiaï, des Dynamis et des Kyriotetes dans le physique, implantant ainsi par leur puissance l'esprit dans le physique. A de longs intervalles dans le temps, on voit se produire un événement qui, par son caractère grandiose, diffère de ce qu'on observe ordinairement au cours du devenir : c'est à l'époque atlantéenne qu'on avait pu, du monde suprasensible, observer pour la dernière fois un événement de cette nature. Ce qui se passe en ces occasions dans l'humanité a pour effet que celui qui regarde du monde spirituel vers la terre la voit traversée d'éclairs, tandis qu'on entend de puissants roulements de tonnerre. C'est un de ces orages cosmiques qui pour les hommes se passent en quelque sorte dans l'état de sommeil qu'ont vu, dans sa puissance, les esprits groupés autour de Michaël.

Derrière ce qui s'est passé historiquement dans les âmes humaines au début du XV^e siècle, il y a eu en effet quelque chose dont la puissance s'est manifestée juste au moment où les élèves de Michaël recevaient son enseignement dans le monde suprasensible. Déjà au temps de l'Atlantide, lorsque l'intelligence était encore cosmique, bien qu'elle eût pris possession du cœur de l'homme, il s'était passé quelque chose d'analogue et qui avait aussi éclaté dans la sphère terrestre sous forme d'éclairs et de coups de tonnerre spirituels. Oui, les choses s'étaient bien passées ainsi. A l'époque qui fut témoin de ces secousses terrestres, époque où s'étendit le mouvement rosicrucien, où se passaient toutes sortes de choses étranges que vous trouvez racontées dans l'histoire, les esprits du monde suprasensible virent la terre comme enveloppée d'immenses éclairs accompagnés de tonnerre. C'est que les Séraphins, les Chérubins et les Trônes faisaient passer l'intelligence cosmique dans la partie de l'organisation humaine que constitue le système neuro-sensoriel, l'organisation-tête.

Une fois de plus, quelque chose s'était passé qui aujourd'hui ne se manifeste pas encore clairement, et ne le fera qu'au cours des siècles et des millénaires à venir. Il s'agit d'une transformation totale de l'être humain. Précédemment, l'homme était essentiellement « cœur ». Après, il est devenu « tête ». L'intelligence est devenue son intelligence personnelle. Vu du monde suprasensible, C'est là un événement d'une extrême importance. A cela on voit ce qu'il y a de puissance et de force dans la sphère de la première Hiérarchie ; les êtres de cette Hiérarchie extériorisent et manifestent leur pouvoir et leur force non seulement en ce qu'ils sont les régents du spirituel comme les Exousiaï, les Dynamis et les Kyriotetes, mais aussi en ce qu'ils introduisent le spirituel dans le physique, en faisant de l'esprit le créateur du physique. Ces Séraphins, ces Chérubins et ces Trônes avaient à accomplir des actes qui, nous l'avons vu, ne se répètent qu'après des éons.

Et l'on aimerait dire : ce que Michaël a enseigné aux siens à l'époque en question a été communiqué aux hommes dans le monde terrestre au milieu des éclairs et du tonnerre. Il faudrait comprendre cela, car ces éclairs et ce tonnerre, mes chers amis, ils devraient devenir enthousiasme dans le cœur et dans l'âme des anthroposophes ! Et quiconque est vraiment poussé vers l'anthroposophie éprouve dans son âme – encore inconsciemment aujourd'hui, les hommes ne savent encore rien de tout cela, mais ils l'apprendront – il éprouve dans son âme les conséquences du fait qu'en ce temps-là, dans l'entourage de

Michaël, il a reçu cette anthroposophie céleste qui a précédé l'anthroposophie terrestre. Car ce sont les enseignements donnés jadis par Michaël qui ont préparé ce qui doit devenir anthroposophie sur terre.

Ainsi nous avons une double préparation suprasensible à ce qui doit devenir anthroposophie sur terre : cette première préparation qui a eu lieu dans la grande école suprasensible à partir du XV^e siècle ; puis, à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle, ce que je vous ai décrit comme un culte imaginaire suprasensible ; là, les enseignements donnés précédemment aux élèves de Michaël dans sa grande école suprasensible ont pris la forme de puissantes Imaginations. Ainsi furent préparées les âmes qui descendirent ensuite dans le monde physique et que toutes ces préparations devaient pousser vers ce qui doit agir sur terre sous la forme de l'anthroposophie.

Dites-vous qu'à tout cela participèrent les grands maîtres de l'école de Chartres. Comme vous le savez depuis mes exposés précédents, ils ne sont pas encore redescendus sur terre. Ils se sont fait précéder par les âmes qui ont exercé leur activité principalement dans l'ordre des Dominicains ; auparavant, ils avaient tenu avec elles une sorte de conférence au tournant des XII^e et XIII^e siècles.

Puis toutes ces âmes se sont rassemblées à nouveau : celles qui à Chartres avaient enseigné les anciennes doctrines en paroles de feu, et celles qui ont lutté dans la scolastique – au prix du travail le plus lucide, mais auquel elles donnaient tout leur cœur – pour découvrir le sens de l'intelligence. Toutes faisaient partie des légions de Michaël et ont étudié dans cette école. Et les autres étaient des âmes appartenant aux deux groupes que j'ai caractérisés.

Nous avons donc cette école de Michaël. Nous avons ensuite, au début du XIX^e siècle, ce culte imaginaire dont je vous ai dit les conséquences. Nous avons enfin le fait essentiel qu'à la fin des années 70 le règne de Michaël recommence, que Michaël se dispose à reprendre en main sur la terre l'intelligence qui lui a échappé. Il faut que cette intelligence devienne michaélique. Et il faut qu'on comprenne le sens de la nouvelle ère michaélique. Les âmes qui naissent aujourd'hui avec le besoin d'une spiritualité qui contienne en elle l'intelligence – ce qui est le cas dans le mouvement anthroposophique – ces âmes que leur karma a fait naître à l'époque actuelle doivent tenir compte de ce qui se passe sur la terre à l'aube de l'ère michaélique. Et elles se rattachent à toutes celles qui ne sont pas encore redescendues ; elles sont surtout liées à celles qui font partie du courant platonicien dirigé par Bernard Silvestre, Alain de Lille et les autres, qui sont restées dans l'existence suprasensible.

Mais ceux qui sont aujourd'hui capables de recevoir l'anthroposophie avec une véritable adhésion du cœur, qui peuvent s'unir à l'anthroposophie, ressentent en eux l'impulsion, en raison de ce qu'ils ont vécu dans le suprasensible au début du XV^e siècle et au début du XIX^e siècle, de revenir sur terre à la fin du XX^e siècle avec tous ceux qui ne sont pas redescendus entre temps. Jusque-là, la spiritualité anthroposophique aura préparé ce que tous ensemble ils pourront alors réaliser : la révélation totale de ce qui a été préparé dans le monde suprasensible par les courants dont je vous ai parlé.

Tout anthroposophe, mes chers amis, devrait être conscient de cela, devrait être au clair sur ce qui est sa vocation : préparer dès maintenant la spiritualité qui doit se répandre jusque au jour où le point de culmination sera atteint, où les vrais anthroposophes seront à nouveau présents, mais réunis avec les autres, à la fin du XX^e siècle. Le véritable anthroposophe doit prendre conscience qu'il s'agit aujourd'hui de porter son intérêt à ce combat entre Ahriman et Michaël, de le voir clairement et d'y apporter sa contribution. C'est seulement si une spiritualité telle que celle qui veut alimenter le mouvement anthroposophique s'unit à d'autres courants spirituels que Michaël trouvera les impulsions grâce auxquelles il pourra s'unir à l'intelligence devenue terrestre, qui en réalité lui appartient.

Je vais avoir maintenant pour tâche de vous montrer par quels moyens subtils Ahriman cherche à empêcher cela et dans quel combat à outrance se trouve pris notre XX^e siècle. Tous les comprendre à quel point les temps sont graves et faits que nous venons d'étudier permettent de quel courage il faut pour s'engager d'une façon juste dans un courant spirituel. Mais si, recueillant toutes ces choses en soi-même, on se dit : âme humaine, tu peux être appelée, si tu comprends ces choses, à collaborer à l'affermissement du règne de Michaël – ce qu'on pourrait appeler une profonde et enthousiaste jubilation peut naître dans l'âme humaine à la pensée que la force nécessaire peut lui être accordée. Il faut trouver en soi cette force pleine de courage, ce courage plein de force. Car au-dessus de nous, il est écrit en caractères suprasensibles : sachez que vous reviendrez avant la fin du XX^e siècle et à la fin du XX^e siècle, ce siècle que vous avez vous-mêmes préparé. Prenez conscience de la forme que prendra alors ce que vous avez préparé !

Se savoir engager dans ce combat, dans cette lutte décisive entre Michaël et Ahriman, voilà, mes chers amis, l'un des aspects de ce qu'on peut appeler l'enthousiasme anthroposophique.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 1er août 1924

Il s'agira maintenant pour moi d'exposer comment l'anthroposophe vit son karma du fait même que, par suite des données préalables dont j'ai parlé, il est entré dans la Société ou du moins dans le mouvement anthroposophique. Pour cela, il va falloir que j'ajoute quelques explications à ce que j'ai exposé lundi dernier. Je vous ai parlé de l'importante école suprasensible du début du XV^e siècle, que l'on peut caractériser de la façon suivante. Dans cette école, Michaël lui-même était le grand instructeur ; des légions d'âmes humaines alors entre la mort et une nouvelle naissance, mais aussi des légions d'entités spirituelles qui ne sont pas destinées à passer par une incarnation terrestre, mais qui vivent les mêmes éons que nous dans un état éthérique ou dans un état plus élevé encore, tous ces êtres, qu'ils fussent humains, surhumains ou sous-humains, furent à l'époque au nombre des élèves de la puissance michaélique. Et lundi dernier, j'ai donné quelques caractéristiques du contenu de cet enseignement.

Je voudrais commencer aujourd'hui par souligner le point suivant : le règne de Michaël qui fut l'avant-dernier, c'est-à-dire le dernier précédant le règne actuel, et qui dura trois siècles, se termina à l'époque d'Alexandre ; alors Michaël se retira et d'autres Archanges régnèrent sur terre. Au moment du Mystère du Golgotha, Michaël était en compagnie des entités spirituelles et humaines qui appartenaient à sa sphère. Devant le Mystère du Golgotha, ils sentirent que le Christ quittait leur sphère, la sphère du soleil, tandis que les hommes alors sur terre sentirent que le Christ arrivait au milieu d'eux.

Il y a un contraste considérable – je dirais même : la différence fut immense – entre ce que vécurent alors les unes et les autres âmes ; voyons cela à fond et mettons à cette étude tout notre cœur.

L'époque s'ouvrit alors où peu à peu l'intelligence cosmique – l'essence intelligente qui est répandue sur tout l'univers et qui jusqu'à la fin de l'époque d'Alexandre était régentée de façon absolue par Michaël – passa en la possession des hommes, tomba pour ainsi dire des mains de Michaël.

Voyez-vous, mes chers amis, à cet égard, l'évolution de l'humanité se déroula de la façon suivante : jusqu'à la fin de l'époque d'Alexandre et même un peu plus tard – pendant longtemps encore pour certains groupes humains – on avait toujours conscience que lorsque quelqu'un était intelligent, il n'était pas lui-même la source de cette intelligence, mais qu'il la recevait comme un don des mondes spirituels. Lorsqu'on pensait quelque chose d'intelligent, on attribuait le fait à l'inspiration des entités spirituelles. Il n'y a pas si longtemps que lorsqu'on est intelligent, on attribue cela à soi-même. La raison en est que la régence de l'intelligence est passée des mains de Michaël dans celles des hommes.

Lorsqu'à la fin des années 70 du XIX^e siècle, Michaël reprit son pouvoir sur la conduite des destinées terrestres, il trouva dans la sphère humaine l'intelligence cosmique qui lui avait totalement échappé depuis les VIII^e, IX^e siècles de l'ère chrétienne.

Ainsi se présentaient les choses dans le dernier tiers du XIX^e siècle, lorsque le règne de Michaël succéda à celui de Gabriel. Michaël entra dans une situation dont, en venant vers les hommes désormais doués de leur propre intelligence, il pouvait dire : je retrouve ce qui m'avait échappé, ce qu'autrefois j'avais géré. – Et la grande querelle du Moyen Age entre les personnalités marquantes de l'ordre des Dominicains et celles qui, poursuivant l'œuvre de l'alexandrinisme asiatique, étaient passées en Espagne – par exemple Averroès et ses disciples – consista en cette proposition d'Averroès et des siens, donc des post-aristotéliens musulmans : l'intelligence est quelque chose de général. Ils n'admettaient qu'une « pan-intelligence », pas une intelligence qui soit personnelle à chaque individu. Celle-ci n'était pour Averroès qu'une sorte de reflet dans chaque cerveau humain d'une chose qui en réalité n'existe que sous les espèces du général.



Représentez-vous un miroir, comme ceci (*voir le croquis*) ; au lieu de ces neuf parties, je pourrais naturellement en dessiner cent mille ou des millions. Ici, supposons un objet qui se refléterait. Ainsi en

était-il pour Averroès, contre qui Thomas d'Aquin lutta énergiquement. Pour lui, et selon la tradition de l'ancienne ère michaélique, l'intelligence était une « pan-intelligence », elle était une ; chacun des cerveaux humains la reflétait, de sorte que lorsque le cerveau ne fonctionnait plus, il n'y avait plus d'intelligence individuelle. Qu'en était-il au juste ?

Voyez-vous, ce qu'Averroès se représentait a été exact jusqu'à la fin de l'époque d'Alexandre ; jusque-là, ce fut un fait réel, d'ordre cosmique et humain ; c'est à cela qu'Averroès en est resté. Les Dominicains ont pris en compte l'évolution de l'humanité, ils ont dit : ce n'est pas ainsi que sont les choses ! – Ils auraient naturellement pu dire aussi : il fut un temps où c'était ainsi, mais aujourd'hui il en est autrement ! – Ce n'est pas ce qu'ils firent, ils se contentèrent d'enregistrer l'état de choses qui existait au XIII^e siècle et qui s'accentua particulièrement aux XIV^e, XV^e siècles. Ils dirent : maintenant, chacun a son propre entendement. – C'est effectivement ce qui s'était passé.

Mettre la chose en pleine lumière, telle fut la tâche de l'école suprasensible dont j'ai parlé lundi dernier. On y revenait constamment, sous toutes les formes, en décrivant ce qui avait été le caractère fondamental des anciens Mystères. D'une façon imagée et grandiose, non pas sous forme d'Imaginations – celles-ci ne vinrent qu'au début du XIX^e siècle – mais d'inspirations suprasensibles, on y décrivait ce dont ici même j'ai pu souvent vous communiquer le reflet, je veux dire les Mystères antiques.

Mais on y indiquait aussi ce que seraient l'avenir et les nouveaux Mystères ; on y parlait d'un enseignement qui, à la différence des anciens Mystères, ne serait plus reçu de l'extérieur par les hommes qui, n'ayant pas encore sur terre leur intelligence individuelle, ne pouvaient avoir du monde spirituel qu'une conscience analogue à celle du rêve, mais d'un enseignement que nous pouvons commencer à comprendre grâce à l'anthroposophie, et qui est parfaitement conciliable avec la pleine intelligence, claire et lumineuse.

Mais approfondissons un peu la doctrine de cette école suprasensible. Elle menait à la connaissance d'un fait dont on ne trouve dans les idées des hommes depuis l'époque hébraïque et à nouveau à l'époque chrétienne qu'une sorte de reflet, un fait dont aujourd'hui encore, où l'on pourra s'attendre à rencontrer là-dessus des vues plus profondes, on ne retrouve plus chez la grande majorité des hommes qu'un reflet hérité de la tradition : je veux parler du péché, de l'homme pécheur, de l'homme qui au point de départ de son évolution aurait été destiné à ne pas descendre aussi profondément dans la matière qu'il n'y est descendu.

Une assez bonne version de cette doctrine se trouve par exemple chez Louis-Claude de Saint-Martin, le « Philosophe inconnu ». Saint-Martin enseigne encore à ses élèves qu'avant le début de son évolution terrestre, l'homme se trouvait encore à un certain niveau d'où il a déchu par suite d'un péché originel que Saint-Martin appelle l'adultère cosmique. Ainsi l'homme a déchu jusqu'à l'état où il se trouve maintenant. En s'exprimant ainsi, Saint-Martin met le doigt sur ce qui a toujours été, tout au long de l'évolution, le contenu de la doctrine du péché : cette idée que l'homme n'est pas au niveau auquel il pourrait être. Toutes les doctrines concernant le péché originel ont été à bon droit rattachées à cette idée que l'homme est déchu de son niveau originel.

Or, en tirant les conséquences de cette idée, on avait abouti à une philosophie dont le climat, bien défini, peut s'énoncer ainsi : l'homme étant devenu pécheur – devenir pécheur signifie précisément déchoir du niveau originel – il ne peut pas voir le monde comme il aurait pu le voir avant la chute. C'est pourquoi il voit trouble quand il regarde le monde, il ne le voit pas sous son véritable aspect, il le voit plein d'illusions et de fantasmes. Il perçoit ce qui s'offre à son regard dans la nature extérieure, mais il ne voit pas la nature avec son arrière-plan spirituel ; il la voit sous une forme matérielle, qui en réalité n'existe pas. Telle était l'idée qu'un lointain passé se faisait de l'homme pécheur, telle celle qu'aujourd'hui encore se fait la tradition. Ceux qui gardaient la tradition des Mystères enseignaient donc que l'homme ne peut ni voir le monde, ni sentir, ni agir comme il le ferait s'il n'était pas devenu pécheur, c'est-à-dire s'il n'était pas déchu des hauteurs qu'à l'origine les Dieux dont il relève lui avaient destinées.

Si maintenant nous considérons les esprits dirigeants de la série des Archanges qui se succèdent dans le gouvernement de la terre, chacun régnant environ trois siècles ou trois siècles et demi comme Gabriel dans les derniers siècles et maintenant Michaël – si nous considérons toute la série des êtres archangéliques, Gabriel, Raphaël, Zachariel, Anaël, Oriphiel, Samaël, Michaël, nous pouvons caractériser comme suit le rapport qui les unit aux esprits des Hiérarchies supérieures.

Je vous en prie, ne prenez pas à la légère les termes banals dont je vais me servir pour parler de ces choses sublimes. Avons-nous d'autres mots que des mots humains ? Les termes dont je vais me servir sont lourds de sens.

Parmi ces Archanges, qui sont au nombre de sept, six se sont accommodés – pas entièrement, mais Gabriel plus que les autres, bien que lui non plus pas complètement – six se sont dans une large mesure accommodés du fait que pour les hommes le monde est maya, la grande illusion, parce qu'en raison de leur qualité, qui ne correspond pas à leur destination originelle, ils sont déchus de leur état premier. Michaël est strictement le seul – je ne puis faire autrement que m'exprimer d'une façon banale – qui ne voulut pas céder et qui, avec ceux des hommes qui sont des esprits michaéliques, a adopté ce point de vue et s'y maintient : je suis le régent de l'intelligence. Il faut que l'intelligence soit dirigée de façon telle

que l'illusion, les fantômes, n'y puissent entrer – rien de ce qui obscurcit et rend nébuleuse la vision que l'homme se fait du monde.

Mes chers amis, voir ainsi Michaël, le grand opposant dans la cohorte des Archanges, dans toute sa stature, c'est un spectacle prodigieusement édifiant et d'une grandeur sublime. Et chaque ère michaélique a entraîné sur terre cette conséquence que l'intelligence en tant qu'instrument de connaissance a pris un caractère cosmopolite, comme je l'ai exposé, et de plus que les hommes se sont pénétrés de cette conscience : quoi qu'il en soit, nous pouvons nous élever jusqu'à la divinité.

Ce « nous pouvons nous élever jusqu'à la divinité » a joué à la fin de la dernière ère michaélique un rôle dont l'importance peut à peine se concevoir. Partout, à commencer par la Grèce, une atmosphère de découragement s'était répandue sur les lieux des anciens Mystères. En Italie du Sud, en Sicile, le découragement s'était emparé des successeurs de l'ancienne école pythagoricienne ; ils étaient découragés parce que l'éclat prestigieux qui avait entouré cette école au VI^e siècle avant J. -C. s'était éteint. On vit à nouveau – même parmi les initiés aux Mystères pythagoriciens – que l'illusion, l'illusion matérialiste se répandait sur le monde.

Le découragement s'était emparé des fils et des filles des anciens Mystères égyptiens. Oh, ces anciens Mystères égyptiens, dès le temps d'Alexandre ils avaient à tel point sombré dans le découragement que des profonds enseignements contenus dans la légende d'Osiris ou dans le culte de Sérapis, ils ne transmettaient plus que ce qu'on pourrait appeler les scories de ce qui avait été autrefois une magnifique coulée de métal. Et en Asie, qu'étaient devenus ces efforts courageux et puissants pour s'élever vers le monde spirituel, dont le point de départ était les Mystères de Diane à Ephèse ? Les Mystères de Samothrace eux-mêmes, le trésor de sagesse des Cabires, ils ne pouvaient plus être déchiffrés que par ceux qui portaient en eux-mêmes l'élan qui entraîne vers les hauteurs ; seules les âmes de cette nature pouvaient encore lire dans les nuages de fumée qui s'élevaient d'Axieros et des autres Cabires.

Le découragement régnait partout. Partout le sentiment que dans les anciens Mystères on était impuissant à résoudre le secret du mystère solaire – qui est le mystère de Michaël – partout ce sentiment : l'homme est impuissant !

Cette ère michaélique fut un temps de grandes épreuves. Au fond, le platonisme n'était plus qu'une sorte d'extrait délavé du contenu des anciens Mystères. L'aristotélisme y puisa ce qu'il y avait de plus intellectuel, qu'Alexandre ensuite prit sur ses épaules.

La parole de Michaël fut alors : il faut que l'homme parvienne à la « pan-intelligence », qu'il parvienne à saisir le divin sur terre sous une forme qui ne soit pas contaminée par le péché. Il faut répandre partout le meilleur de ce qui a été acquis, en partant du centre que sera Alexandrie, sans tenir compte des lieux de Mystères où règne le découragement. Telle était l'impulsion donnée par Michaël. Et la différence entre lui et les autres Archanges, c'est qu'il protesta avec une force extrême contre la chute de l'homme.

C'est aussi le contenu essentiel de la doctrine qu'il enseigne aux siens dans l'école suprasensible dont j'ai parlé lundi dernier. Le point le plus important de cette doctrine était le suivant : si l'intelligence prend place parmi les hommes, si l'intelligence, tombée des mains des êtres michaéliques, doit trouver sa demeure sur terre, il faut que dans cette ère michaélique les hommes sentent qu'ils ont à veiller à leur sauvegarde, parce qu'il ne faut pas que l'intelligence soit contaminée par l'état de péché ; cette ère de l'intelligence, les hommes doivent la mettre à profit pour s'élever par l'intelligence pure, affranchie de l'illusion, jusqu'à la vie spirituelle.

Telle est, à l'opposé de l'atmosphère ahrimanienne, celle qui règne dans le camp de Michaël. Lundi dernier, j'ai caractérisé cette opposition, j'ai montré Ahriman s'efforçant à tout prix, maintenant et dans l'avenir, de s'approprier cette Intelligence descendue parmi les hommes, de faire en sorte que les hommes soient possédés de lui, et de devenir le maître de l'intelligence dans les cerveaux humains.

Voyez-vous, mes chers amis, cet Ahriman, je veux dire ces légions d'Ahriman, il faut bien les connaître. Il ne suffit pas de trouver ce nom d'Ahriman méprisable et de donner ce nom d'Ahriman à une légion d'êtres méprisables. Cela ne mène à rien. Ce qui importe, c'est de voir qu'avec Ahriman nous avons affaire à une entité cosmique de l'intelligence la plus haute qui se puisse concevoir, une entité cosmique qui a déjà entièrement procédé à l'individualisation de l'intelligence. Ahriman est à tous les points de vue supérieurement intelligent, il est maître d'une intelligence éblouissante, qui vient de l'être humain tout entier, sauf de cette partie de l'être qui se révèle précisément humaine dans la forme du front.

Si nous voulions représenter Ahriman à l'aide d'une Imagination humaine, il faudrait que nous lui donnions un front fuyant et une expression frivole et cynique, parce que chez lui tout vient de ces forces inférieures, celles-là même précisément d'où procède l'intelligence la plus aiguë. Celui qui d'aventure s'engagerait dans une discussion avec Ahriman serait littéralement écrasé par la rigueur de l'enchaînement logique, par la prodigieuse précision avec laquelle il manie ses arguments. Pour le monde des hommes – ainsi pense Ahriman – il faut avant tout que se décide si c'est l'intelligence ou la déraison qui l'emportera. Pour Ahriman, est insensé tout ce qui n'enferme pas l'intelligence dans l'individualité strictement personnelle. Car chacun des êtres ahrimaniens est personnellement sur-

intelligent, comme je viens de le dire, critique dans son refus de tout ce qui n'est pas logique, sa pensée est ironique et méprisante.

Voyez-vous, lorsqu'on a ainsi Ahriman devant soi, on ressent naturellement qu'entre Michaël et lui l'opposition est complète. Car ce qui importe à Michaël, ce n'est absolument pas le caractère personnel de l'intelligence ; pour l'homme, la tentation est toujours présente de rendre l'intelligence personnelle selon le modèle d'Ahriman. En réalité, Ahriman juge Michaël avec un très grand mépris, il le juge sot et déraisonnable. Naturellement, il le juge par rapport à lui-même. Michaël en effet ne se propose pas d'attirer personnellement l'intelligence à lui-même, il veut et il a voulu pendant des millénaires, pendant des éons, être le régent de la pan-intelligence ; et maintenant à nouveau, puisque les hommes doivent être les possesseurs de leur intelligence, il veut l'administrer comme quelque chose que les hommes ont en commun et qui doit profiter à chaque homme en tant que tel.

Certes, les hommes que nous sommes feraient bien de se dire : la croyance que nous pouvons avoir notre intelligence pour nous seuls est déraisonnable. Nous ne pouvons pas être intelligents seulement pour nous-mêmes. Quand nous voulons démontrer quelque chose logiquement à quelqu'un, nous commençons par supposer que cette personne a la même logique que nous et que cette logique vaut également pour tous. Si chacun avait sa propre logique, nous ne pourrions pas prétendre démontrer quoi que ce soit aux autres selon notre propre logique. Et c'est précisément la particularité de cette ère michaélique que ce qu'il s'agit de comprendre passe jusque dans le sentiment.

Ainsi fait rage, dans les coulisses de l'existence, la lutte d'Ahriman contre Michaël. Comme je le disais lundi dernier, c'est l'une des tâches de l'anthroposophe que d'acquérir le sens qu'il en est bien ainsi présentement, que le cosmos est pour ainsi dire au cœur de cette lutte.

Voyez-vous, ce combat, qui se livrait dans le cosmos dès les VIII^e, IX^e siècles, il prit de l'importance lorsque peu à peu l'intelligence cosmique échappa à Michaël et à ses légions, et descendit parmi les hommes ; il devint actuel quand l'âme de conscience, au moment que j'ai si souvent indiqué, au début du XV^e siècle, commença à se développer dans l'humanité. Nous voyons aussi sur terre, dans certains esprits, comme un reflet de ce qui se passa dans la grande école suprasensible dont j'ai parlé.

Nous avons souvent parlé ces derniers temps d'activités célestes qui viennent se refléter dans des écoles terrestres, l'école de Chartres et d'autres. Mais on peut dire cela aussi pour certains individus. Et nous avons ce phénomène curieux que là précisément où l'âme de conscience commence à se développer dans l'humanité civilisée, là où le véritable mouvement rosicrucien doit prendre en main cette impulsion naissante, là, quelque chose de cette impulsion est comme un éclair qui s'allume dans un esprit de ce temps. Je veux parler de Raymond de Sebonde qui vivait au XV^e siècle. Et c'est presque un reflet terrestre de la haute doctrine suprasensible de Michaël qu'enseignait Raymond de Sebonde au début du XV^e siècle.

Raymond de Sebonde disait : les hommes sont déchus du niveau que leur avaient concédé à l'origine les Dieux dont ils relèvent. S'ils étaient restés à ce niveau, ils auraient vu sous sa véritable forme tout ce qui vit dans les merveilleux cristaux du règne minéral, dans le monde minéral amorphe, dans les mille et une formes du monde végétal, dans celles du règne animal, tout ce qui s'anime et se meut dans l'eau et dans l'air, dans le chaud et le terrestre – ils auraient vu tout cela sous sa véritable forme.

Raymond de Sebonde rappelait que dans l'arbre des Sephiroth, dans les catégories d'Aristote, dans ces concepts généraux qui semblent si étranges à celui qui ne les comprend pas, dans tout cela est contenu ce qui au moyen de l'intelligence doit conduire dans le monde spirituel. Comme elles paraissent sèches, affreusement sèches, les catégories d'Aristote qu'on apprend dans la logique : essence, relation, action, lieu – dix catégories, dix concepts abstraits. Les gens disent : apprendre ces concepts généraux, c'est à vous faire fuir. Pourquoi s'échauffer là-dessus ? – C'est exactement comme si quelqu'un disait : le « Faust » de Goethe, pourquoi les gens en font-ils tant d'histoires ! Il n'y a rien d'autre là-dedans que diverses combinaisons de lettres, a, b, c, d, e, f, et ainsi jusqu'à z. Celui qui prend le « Faust » en main et ne sait pas lire n'aura jamais l'idée de la prodigieuse grandeur de cette œuvre, il n'y verra jamais que des lettres, a, b, c, d, etc. Celui qui ne sait pas combiner ces lettres ne pourra pas lire le « Faust ».

Voyez-vous, il en est de même de la lecture des mots qui composent les catégories d'Aristote. Celles-ci sont au nombre de dix : essence, quantité, relation, qualité, action, passion, lieu, temps, situation, mode d'être – il y en a moins qu'il n'y a de lettres de l'alphabet. Ce sont les lettres de l'esprit. Celui qui sait manier correctement essence, relation, action, etc., comme on sait le faire des lettres afin qu'elles donnent le « Faust », pressent ce qu'Aristote disait de ces choses lorsque par exemple il faisait l'éducation d'Alexandre.

Raymond de Sebonde attirait encore en son temps l'attention là-dessus, ces choses lui étaient encore connues. Il disait : quand on regarde ce qu'il y avait encore par exemple dans l'aristotélisme, on voit que c'est un vestige de l'état d'où les hommes ont déchu au début de l'évolution humaine, et dont ils se souvenaient encore : c'était la « lecture dans le Livre de la Nature ». Mais les hommes sont tombés si bas qu'ils ne peuvent plus lire la vérité contenue dans ce livre. C'est pourquoi Dieu, qui a eu pitié d'eux, leur a donné la Bible, le « Livre de la Révélation », afin qu'ils ne s'éloignent pas entièrement de ce qui est spirituel et divin.

Ainsi donc, Raymond de Sebonde enseignait encore, au XV^e siècle, que le « Livre de la Révélation » est là pour l'homme pécheur, parce qu'il ne sait pas lire dans le « Livre de la Nature » ; mais en

enseignant cela, il pensait déjà : il faut que les hommes retrouvent la possibilité de lire dans le « Livre de la Nature ». Et c'est là l'impulsion que donne Michaël : amener à nouveau les hommes, maintenant que l'intelligence qu'il régit est venue parmi eux, à rouvrir le grand Livre de la Nature et à lire dans ce livre.

A vrai dire, tous ceux qui se trouvent dans le mouvement anthroposophique devraient sentir que pour comprendre leur karma, il faudra d'abord qu'ils sachent qu'à chacun d'eux personnellement s'adresse cette exhortation : lis à nouveau, avec les yeux de l'esprit, dans le « Livre de la Nature », découvre les arrière-plans spirituels de la nature, après que Dieu a donné, pour l'époque intermédiaire, la Révélation.

Comprenez bien le sens de mon livre « Mystique et esprit moderne ». Vous verrez à la dernière page – sous la forme qu'à l'époque je pouvais et devais donner – qu'il s'agissait de conduire le mouvement anthroposophique de telle façon que l'on puisse lire à nouveau non seulement dans le « Livre de la Révélation » – dont je disais que Jacob Böhme avait encore su y lire – mais aussi dans le « Livre de la Nature ». Les débuts maladroits, indigents, de la science moderne, qui sont souvent à faire frémir, doivent être transformés, métamorphosés par une conception qui tienne compte de l'esprit, afin de devenir une véritable lecture dans le Livre de la Nature. Je crois qu'on trouve cette expression de « Livre de la Nature » à la fin de mon livre. Telle fut dès l'origine la pierre de touche du mouvement anthroposophique, l'appel adressé à ceux qui devraient maintenant écouter la voix de leur karma, percevoir plus ou moins consciemment et clairement cet appel : mon karma est affecté et saisi par le message de Michaël qui retentit dans le monde ; du fait de mon karma, ce message me concerne.

Car il s'agit en fin de compte d'hommes qui ont été ou qui sont encore sur la terre, qui sont venus, qui reviennent et reviendront toujours, et qui sont prêts en un sens à s'écarter du monde, à se rassembler dans la Société anthroposophique. Que cet isolement du monde doive être compris comme plus ou moins réel, plus ou moins formel, etc., c'est une autre question ; pour certaines âmes, c'est une sorte de départ et une marche vers quelque chose d'autre que le monde d'où elles se sont dégagées. Chez les individus, les effets du karma se font sentir de la façon la plus variée. L'un fait telle ou telle expérience parce qu'il a dû rompre certains liens pour s'unir à ceux qui veulent agir selon le message de Michaël. Certains ressentent comme une délivrance cette adhésion à ce message.

D'autres en revanche ont le sentiment de se trouver dans la situation suivante : je suis attiré d'un côté vers Michaël, de l'autre vers Ahriman ; je ne peux pas choisir, c'est la vie qui me maintient dans cette situation ! – D'autres encore ont le courage de s'arracher à cela, tout en maintenant les liens extérieurs. D'autres enfin n'ont pas de difficultés à établir ces liens avec le monde extérieur, et c'est peut-être, pour l'état actuel de la Société anthroposophique, ce qui vaut le mieux. Mais toujours, des personnes qui sont à l'intérieur du mouvement se trouvent en face d'autres qui sont à l'extérieur, y compris des êtres avec lesquels, en raison de leurs vies antérieures, elles ont des liens karmiques profonds. Nous découvrons alors les liens karmiques les plus curieux.

Nous ne pouvons comprendre ces liens karmiques que si nous nous rappelons le passé qu'ils supposent et dont nous avons parlé ; nous avons vu en effet que les âmes qui dans leur inconscient se sentent poussées vers le mouvement anthroposophique ont eu lors d'incarnations précédentes des expériences communes, car elles faisaient dans leur majorité partie des groupes qui aux XV^e, XVI^e, XVII^e siècles, ont entendu dans le monde suprasensible le message de Michaël, et qui ensuite au début du XIX^e siècle ont participé au grand culte imaginaire dont j'ai parlé ici. Nous voyons le cosmos et la terre adresser un puissant appel aux liens karmiques des membres de la Société anthroposophique. Comme nous l'avons entendu lundi dernier, cet appel retentira sur tout le XX^e siècle, pour atteindre à la fin du XX^e siècle le point culminant.

C'est de cela, mes chers amis, que je voudrais vous parler dimanche prochain.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 3 août 1924

Les précédentes conférences vous ont montré que lorsque des âmes se sentent poussées dans les profondeurs de leur subconscient vers le mouvement anthroposophique, elles le doivent à la relation particulière qu'elles ont avec les forces de Michaël. C'est pourquoi nous avons considéré comment agissent ces forces de Michaël, afin de voir quelle influence ces impulsions michaéliques peuvent avoir sur la vie de ceux qui sont dans un rapport quelconque avec elles.

Or ces impulsions michaéliques – et ceci est de grande importance pour le karma de chaque anthroposophe – sont d'une nature telle qu'elles agissent profondément et intensément sur l'être humain tout entier. Les exposés précédents nous ont appris que le règne de Michaël – si nous voulons employer ce terme – qui a commencé pour la vie terrestre à la fin des années 70 du XIX^e siècle a été précédé par le règne de Gabriel, et je vous ai déjà exposé que ce règne de Gabriel est en relation avec des forces qui sont véhiculées par la reproduction, par l'hérédité physique.

Les forces de Michaël vont exactement en sens opposé. Sous le règne de Gabriel, les impulsions agissent avec force dans l'organisme physique de l'homme. Michaël agit avec force dans l'être spirituel de l'homme, ce que vous pouvez déjà déduire du fait qu'il est chargé de gérer l'intelligence universelle. Mais les impulsions de Michaël sont fortes, puissantes, et elles agissent, à partir du spirituel, dans l'être tout entier ; elles agissent dans son être spirituel, de là dans l'âme, et de l'âme dans le corps. Et dans les contextes karmiques, ces forces supraterrestres sont toujours à l'œuvre : des entités des Hiérarchies supérieures agissent avec l'homme, sur l'homme ; ainsi le karma prend forme. Ainsi les forces de Michaël, parce qu'elles agissent sur l'être tout entier, exercent également leur action sur le karma. Les forces de Gabriel agissent très peu – leur action sur le karma n'est pas nulle, mais très faible ; les forces michaéliques ont en revanche une grande influence.

Si donc certaines personnes – et vous êtes tous de ces personnes, mes chers amis – sont particulièrement liées à ce courant michaélique, on ne peut comprendre leur karma que si on le conçoit en relation avec le courant michaélique. Et si on considère que Michaël est un esprit en particulière relation avec le soleil et toutes les impulsions solaires, on comprendra mieux quelle importance considérable ces impulsions michaéliques exercent sur les personnes qui y sont particulièrement exposées – le spirituel agit jusque dans l'organisation physique. Il faut, plus qu'on ne le fait d'ordinaire, considérer les phénomènes physiques dans le champ de la santé et de la maladie que l'on constate par exemple chez ceux que nous pouvons appeler les hommes de Michaël, comme étant bien davantage liés à leur karma que chez les hommes de Gabriel ou de Raphaël. Bien que Raphaël soit l'esprit qui est en étroite liaison avec l'art de guérir – les choses sont complexes dans l'univers – Michaël est néanmoins celui des esprits qui oriente le karma de chacun vers la santé ou la maladie.

Ceci est à son tour en rapport avec le fait que les forces michaéliques non seulement agissent dans le sens du cosmopolitisme, mais encore arrachent l'homme à l'étroitesse des rapports humains et le transportent à un niveau spirituel où il ressent ces rapports avec moins de force que d'autres hommes ; il y est du moins prédestiné par son karma fait supplémentaire qui exerce une profonde influence sur le karma de quiconque appartient au courant michaélique.

Voyez-vous, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, la situation fut véritablement telle que des personnes – ne disons pas nerveuses, mais très sensibles aux influences spirituelles et psychiques – ont pu nettement sentir que les forces michaéliques pénétraient dans le monde. Cette pénétration se manifesta chez ceux qui étaient vraiment des hommes de Michaël par le fait que certains événements qui sont passés inaperçus pour d'autres ont retenti très profondément et d'une façon décisive dans leur vie.

Et surtout, le karma de ces personnes était tel que, même si elles n'en avaient pas une idée très claire, elles sentaient que se déroulait ce combat entre Michaël et Ahriman que j'ai décrit avant hier. A l'époque actuelle, Ahriman n'a une forte influence sur les hommes que lorsqu'il y a d'une manière quelconque diversion de la conscience. La forme la plus accusée de cette diversion est celle que l'on constate dans l'évanouissement ou lorsque la conscience est obnubilée pendant un certain temps. C'est dans les moments où la conscience est obnubilée que les puissances ahrimaniennes peuvent atteindre l'homme avec le plus de force. C'est alors qu'elles agissent en lui, qu'il est exposé à leurs attaques. Et c'est précisément dans ce dernier tiers du XIX^e siècle, notamment dans le temps qui a précédé la fin du Kali Youga – les dernières années du siècle précédent – qu'il était littéralement bouleversant de voir ce qui se passait derrière la scène du monde physique, du monde sensible. En effet, aux confins immédiats de ce monde se trouve ce qui nous éclaire sur les événements historiques dans lesquels interviennent les êtres supérieurs, les êtres suprasensibles.

Or, dans ce dernier tiers du XIX^e siècle, notamment dans la dernière décennie, tout ce qui concernait Michaël, son gouvernement, son combat, n'était dissimulé que par un mince voile. Depuis lors, Michaël lutte en quelque sorte dans le monde extérieur. On a ainsi besoin d'une force beaucoup

grand besoin pour voir l'aspect suprasensible de ces choses qu'avant la fin du Kali Yuga, donc encore au siècle dernier où, nous l'avons dit, le monde limitrophe n'était dissimulé que par un voile et où Michaël luttait encore derrière la scène. Mais Michaël est opiniâtre, comme je vous l'ai dit, il veut que son règne traverse tous les obstacles et s'établisse. Il est un esprit puissant, il ne peut se servir pleinement que d'hommes courageux, intérieurement courageux.

Et dans tout cet ensemble d'événements que je vous ai exposé, dans l'école suprasensible des XV^e, XVI^e, XVII^e siècles, dans ce culte suprasensible au début du XIX^e siècle, interviennent constamment, parmi les esprits ici à l'œuvre, de nombreuses cohortes d'esprits lucifériens dont la présence est nécessaire. Michaël a besoin de la collaboration d'êtres lucifériens pour pouvoir triompher du pôle qui s'oppose à lui, c'est-à-dire Ahriman. De sorte que les hommes de Michaël sont déjà, eux aussi, engagés – peut-être ne faut-il pas dire dans un combat, mais dans un balancement entre les impulsions lucifériennes et les impulsions ahrimaniennes. Ces choses étaient très nettement visibles précisément vers la fin du siècle dernier. Il n'était pas rare alors qu'on pût regarder à travers ce que j'ai appelé un voile. On voyait quel dur combat Michaël avait à mener contre Ahriman, et combien il était facile que la conscience des hommes soit déviée par toutes sortes d'influences lucifériennes.

Vous direz peut-être : déviations de la conscience, évanouissements, cela n'a rien d'extraordinaire. Certes, vu de l'extérieur, il n'y a là rien d'extraordinaire ; mais ces phénomènes prennent de l'importance par leurs conséquences. Je voudrais vous en donner un exemple.

Quelqu'un devait un jour faire connaissance d'une façon approfondie et par la voie historique avec un personnage du temps de la Renaissance et de la Réforme. Comprenez-moi bien : toutes les circonstances requises étaient là pour que la personne en question – c'était à la fin des années 90 du siècle précédent – puisse apprendre à connaître ce personnage historique par les voies de l'histoire. Il était même inconcevable que cette connaissance pût se faire autrement que d'une façon tout à fait extérieure et livresque. Mais voilà que par l'effet des circonstances karmiques les plus subtiles, la personne en question fut incapable, pendant tout le temps où elle aurait dû faire cette expérience, de se servir de sa conscience. Elle tomba dans une sorte de sommeil dont elle ne put se réveiller. Cette perte de conscience l'empêcha de faire cette expérience.

Les faits de ce genre, il est évident que dans la vie courante on les remarque à peine. Ce sont eux cependant qui permettent de voir directement du monde de la terre dans celui de l'esprit. Et si l'on veut ici une explication, il faut dire : la personne qui devait faire la connaissance de ce personnage du temps de la Renaissance et de la Réforme aurait sans aucun doute, si la chose avait pu se faire, éprouvé une très forte impression. La chose ne put se faire, l'occasion était manquée. Mais en revanche, l'impression qu'elle aurait pu avoir s'est transformée pendant ce temps en une sensibilité toute particulière pour tout ce qui vient de Michaël. Elle a acquis – bien qu'inconsciemment – la compréhension de l'élément michaélique.

Je vous cite cet exemple un peu paradoxal pour vous montrer par quelles voies l'élément michaélique est parvenu jusqu'à l'humanité. On pourrait citer de nombreux, de très nombreux exemples du même genre. Les hommes seraient aujourd'hui tout différents si des faits analogues ne s'étaient pas produits chez un grand nombre d'entre eux. Car ils peuvent se produire de cent façons différentes. Dans le cas que je vous ai cité, il se trouve que cette personne est vraiment tombée dans une sorte de sommeil. Dans d'autres cas, c'est un événement qui aurait détourné de Michaël la personne en question qui fut évité par l'arrivée d'un ami entraînant ailleurs cette personne, dont la conscience se voila alors de la façon la plus banale, la plus naturelle – si bien qu'elle fut empêchée de prendre part à l'événement qui, en réalité, était prévu dans son karma. Les atteintes les plus prononcées au déroulement normal et paisible du karma se sont produites justement pendant ces années-là.

En règle générale, on a pu voir combien ces influences de Michaël agissent en profondeur. Dans de très nombreux cas, il s'est révélé que les êtres dont le karma avait reçu une secousse de ce genre furent affectés, non seulement dans leur vie intérieure, mais jusque dans leur corps, parce qu'il fallait que Michaël pénétre par la porte de certaines consciences humaines dans le monde sensible.

Il est extrêmement intéressant de voir que dans les années 90, des hommes furent amenés à vivre des événements qui n'étaient pas autre chose que les chemins par lesquels Michaël passait du monde spirituel dans le monde physique. Dites-vous bien en effet que cette entrée de Michaël dans le monde physique dans le dernier tiers du XIX^e siècle se préparait déjà dans le monde spirituel depuis longtemps, depuis le début des années 40 du XIX^e siècle. Michaël et les siens, aimerais-je dire, s'approchaient de plus en plus, et il devenait de plus en plus visible que des hommes naîtraient, dont le destin terrestre serait lié à la mission de Michaël : reprendre en main sur terre l'intelligence qui dans le monde suprasensible a échappé aux légions michaéliques.

Finalement, le mouvement anthroposophique – les exposés précédents vous l'ont appris – est placé au cœur de tous ces événements. Car il est en liaison avec tout ce courant michaélique, comme il ressort des exposés antérieurs.

Et maintenant, considérez, sous cet éclairage, les rapports karmiques existant entre les personnes qu'une impulsion profonde fait adhérer au mouvement anthroposophique. Elles commencent par venir du monde extérieur. Elles font partie de tel ou tel ensemble. Il y a toujours eu dans le monde de nombreuses communautés qui ont rassemblé des êtres ; mais jamais les forces de cohésion n'ont revêtu

le caractère particulier qui naît des forces michaéliques. Cela place dans une situation particulière celui qui, quittant le milieu qui était le sien, trouve le chemin de la Société anthroposophique. On peut entrer dans d'autres associations, on a toujours pu le faire, sans que la destinée de l'intéressé en soit pour autant profondément affectée. On ne peut pas entrer dans la Société anthroposophique, du moins si cette adhésion est sincère et atteint l'âme dans ses profondeurs, sans que la destinée en soit profondément influencée. Et ceci apparaît clairement lorsqu'on considère les choses dans l'optique qui convient.

Prenez par exemple une personne qui vient d'entrer dans le mouvement, dans la Société anthroposophique ; elle était prise dans un ensemble de relations avec des non-anthroposophes, ou bien elle a gardé ces relations. La différence entre celui qui est dans notre mouvement et celui qui est ou qui reste en dehors est d'un poids plus grand que s'il s'agissait d'une autre association. Il y a là deux sortes de rapports avec un ensemble. Du fait des événements que je vous ai décrits, nous vivons actuellement à une époque décisive, si bien que cette coexistence d'anthroposophes et de non anthroposophes correspond à quelque chose de très important. Ou bien il s'agit du dénouement d'un ancien karma pour celui qui fait partie de la Société, ou bien de l'amorce d'un nouveau karma pour celui qui n'en fait pas partie. Et ce sont là de grandes différences.

Supposons qu'un anthroposophe ait des liens avec une personne qui ne l'est pas. Deux cas sont possibles : ou bien l'anthroposophe a d'anciens rapports karmiques à régler avec l'autre personne, ou bien celle-ci a des liens à nouer, pour l'avenir, avec l'anthroposophe. Du moins ces deux cas – avec toutes les nuances possibles, bien entendu – sont-ils les seuls qu'il m'ait été donné d'observer ; il y a ces deux cas, et rien d'autre. Il en ressort que notre époque est vraiment celle des grandes décisions : ou bien ceux qui ne sont pas anthroposophes subissent une influence qui fait qu'ils entrent dans la communauté michaélique, ou bien l'influence est telle que ceux qui appartiennent à cette communauté évitent les premiers. C'est bien le temps des grandes décisions, de cette grande crise dont parlent comme étant la nôtre les livres sacrés de tous les temps. Car la caractéristique des impulsions michaéliques, c'est qu'elles entraînent des décisions, et particulièrement dans notre temps. Ceux qui, dans la présente incarnation, reçoivent par le moyen de l'anthroposophie les impulsions michaéliques, préparent leur être tout entier de façon telle que ces impulsions interviennent en profondeur dans les forces de l'être, que sans cela est seule à déterminer l'appartenance sociale ou ethnique.

Représentez-vous tout ce qu'il y a dans cette proposition : cette personne appartient à une communauté ethnique. On voit, en la regardant, qu'elle est russe, ou française, ou allemande, ou anglaise. Cela se voit à la personne, c'est ainsi qu'on classe les êtres, qu'on les met, en les regardant, à une place déterminée. On considère comme important que l'un soit russe, l'autre turc, etc. Mais pour ceux qui adhèrent aujourd'hui à l'anthroposophie de toute la force de leur âme, de tout l'élan de leur cœur, et la considèrent comme la source où leur vie puise sa force, pour ceux-là ce genre de distinction, lorsqu'ils reviendront sur terre, n'aura plus aucun sens. On dira : d'où est-il, celui-là ? Il n'est d'aucun peuple, d'aucune race, il est comme s'il avait dépouillé les attributs de toutes les races et de tous les peuples.

Voyez-vous, lors du dernier règne de Michaël, à l'époque d'Alexandre, il importait d'apporter partout l'hellénisme, de lui donner le caractère cosmopolite. Une œuvre considérable a été accomplie par les campagnes d'Alexandre pour que soient compensées les différences entre les hommes, pour que se répande un élément commun. Mais cela ne pouvait pas encore atteindre les profondeurs des êtres, parce que Michaël régnait encore sur l'intelligence cosmique. Maintenant, cette intelligence est sur terre. Maintenant, Michaël agit en profondeur, il intervient jusque dans la nature terrestre de l'homme. Pour la première fois, l'esprit se prépare à être l'élément qui donne à la race son caractère. Le temps viendra où on ne pourra plus dire : cet homme a tel ou tel aspect, il appartient donc à ce peuple, c'est un Turc, un Arabe ou un Anglais, etc. – on devra dire : cet homme a reçu dans une vie antérieure une impulsion qui l'a fait se tourner vers l'esprit dans le sens michaélique. Ainsi, ce qui est influencé par Michaël se manifeste comme créateur, formateur dans le physique.

Ceci se dépose profondément dans le karma de chacun. D'où la destinée de ceux qui sont sincèrement anthroposophes : ils ne peuvent pas vraiment s'accommoder de ce monde, tout en ressentant néanmoins la nécessité de l'aborder avec le plus grand sérieux.

J'ai indiqué que ceux qui sont engagés avec toute leur énergie dans le mouvement anthroposophique reviendront à la fin du siècle, que d'autres se joindront à eux, parce que par là doit être définitivement décidé si la terre sera sauvée, si la civilisation terrestre sera sauvée du déclin. C'est la mission du mouvement anthroposophique ; elle pèse lourdement sur nos cœurs, mais d'un autre côté elle émeut nos cœurs et leur insuffle l'enthousiasme. Il faut avoir le regard fixé sur cette mission.

Ici il est absolument nécessaire, pour nous qui sommes anthroposophes, de savoir que dans la présente situation le karma est plus lourd à porter pour l'anthroposophe que pour tout autre. D'abord, ceux qui entrent dans la Société sont positivement prédestinés à vivre leur karma plus difficilement que d'autres. Et si l'on refuse cette difficulté, si l'on veut vivre son karma commodément, cette attitude se venge d'une façon ou d'une autre. On doit aussi pouvoir être anthroposophe dans la manière dont on vit son karma ; il faut veiller avec attention à la manière dont on vit son karma, pour être correctement

anthroposophe. Le désir de vivre commodément son karma aboutit à ce que celui-ci se venge sous forme de maladies ou d'accidents corporels.

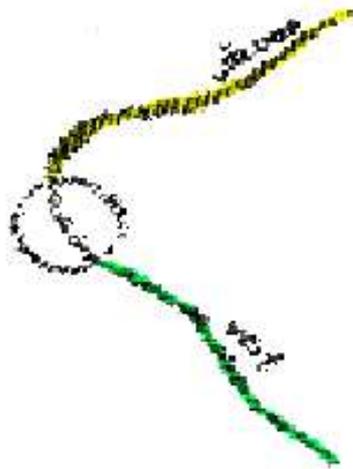
Ce sont ces enchaînements subtils qu'il faut bien regarder, alors, bien d'autres choses se révèlent. Et la meilleure préparation à la vision spirituelle consiste à bien voir ces enchaînements. Ce n'est pas un principe sain que de prétendre atteindre dans la confusion à Dieu sait quels états visionnaires sortant de la normale. Ce qui est capital, c'est de se soucier de ce qui se passe dans les profondeurs des rapports karmiques que l'on peut observer.

Ne voyons-nous pas, mes chers amis, notre karma se dessiner sous nos yeux lorsque nous vivons – ou avons vécu – à côté de personnes que quelque chose en elles empêche absolument d'arriver à l'anthroposophie malgré toute l'anthroposophie que je ne dirai pas que nous leur offrons, mais que nous pourrions leur offrir si seulement elles voulaient l'accepter ? C'est bien ce que nous voyons, n'est-ce pas ? Ceci relève des grandes décisions que requiert la vie actuelle. Ce qui se déroule là prend une importance karmique considérable, aussi bien pour celui qui entre dans le mouvement anthroposophique que pour celui qui reste en dehors.

Représentons-nous en effet ces personnes se rencontrant à nouveau dans une incarnation future ce qui se passe dans nos incarnations futures se prépare déjà dans celle-ci : cette rencontre ne fera que les rendre plus étrangères l'une à l'autre que les humains ne le sont de toute façon les uns aux autres. Car Michaël agit jusque dans les sympathies et antipathies physiques. Tout cela se prépare dès maintenant, cela se prépare pour chaque anthroposophe en particulier. C'est pourquoi il est de la dernière importance pour l'anthroposophe de bien voir les rapports karmiques qui existent entre lui et les personnes en dehors du mouvement. Il s'agit là en effet de choses dont les effets atteignent jusqu'à la sphère de la Hiérarchie qui est la plus proche de nous. Car voyez-vous, il y a une contrepartie au fait que les impulsions michaéliques sont créatrices de races, comme je l'ai décrit précédemment ; il y a une contrepartie, et c'est la suivante.

Prenons le cas d'une personne dont le karma veut qu'elle soit entièrement saisie – cœur et tête, je dirais même : esprit et âme – par les impulsions de l'anthroposophie. Quelque chose est alors nécessaire – tout paradoxal et singulier que ce soit à entendre : il est nécessaire que son Ange apprenne quelque chose. Et ceci, voyez-vous, est d'une importance considérable. La destinée de l'anthroposophe qui se déroule entre lui et des non-anthroposophes a des répercussions jusque dans le monde des Anges. Ceci va jusqu'à provoquer une séparation des esprits dans le monde des Anges. L'Ange qui accompagne l'anthroposophe vers sa prochaine incarnation apprend à s'acclimater encore plus profondément dans les mondes spirituels qu'il ne le pouvait auparavant.

Quant à l'Ange de celui qui ne peut pas devenir anthroposophe, il descend à un niveau spirituel inférieur. Le destin des Anges nous montre comment s'opère la grande séparation des esprits. A l'heure actuelle – et c'est à vos cœurs, mes chers amis, que je m'adresse ici nous voyons un royaume des Anges jusqu'alors relativement homogène se partager en deux : une partie qui tend vers les mondes supérieurs, une autre vers les mondes inférieurs. Tandis que sur la terre se constitue la communauté michaélique, nous pouvons voir, au-dessus de cette communauté en formation, des Anges qui s'élèvent (*en jaune sur le croquis*) et d'autres qui descendent (*en vert*). Quand on regarde dans les profondeurs de l'univers, on peut jour après jour observer ces deux courants ; ce spectacle bouleverse le cœur.



J'ai dit que ceux qui entrent dans le mouvement anthroposophique se partagent pour l'essentiel en deux groupes. L'un se compose de ceux qui apportent une certaine connaissance du paganisme antique et qui à partir de ce paganisme, sans avoir une grande expérience du christianisme tel qu'il a évolué pendant le Kali Youga, ont évolué et entrent maintenant dans un christianisme qui doit redevenir christianisme cosmique – des âmes à prédestination païenne, qui maintenant seulement entrent dans le christianisme. L'autre groupe se compose d'âmes qui sont lassées du paganisme, mais sans se l'avouer, et que leur impulsion première fait entrer dans le mouvement anthroposophique à cause de son caractère christique ; celles-là entrent moins avant dans la cosmologie et l'anthropologie

anthroposophiques, plus profondément en revanche dans les considérations religieuses d'ordre abstrait. Ces deux groupes se distinguent nettement l'un de l'autre.

Le groupe qui a encore en quelque sorte une prédestination au paganisme éprouve avant tout la nécessité de faire siennes, avec une extrême énergie, les forces vives de l'anthroposophie, et de s'engager dans cette direction sans se laisser détourner par aucune considération.

Ce sont là des choses qui doivent passer dans les cœurs, qui doivent entrer dans le cœur des anthroposophes. Alors seulement, une véritable vie en commun sera possible dans la Société sur la base d'une anthroposophie concrète. Car si ceux-là mêmes dont l'âme est marquée par le paganisme extériorisent les forces qui si souvent existent au fond d'eux-mêmes dès leur incarnation actuelle – bien qu'ils aient parfois tant de peine à le faire – une atmosphère dynamique et entièrement conforme à l'esprit de Michaël se répandra sur toute la Société.

Mais il faut pour cela avoir le courage de regarder en face le violent combat qui se livre entre ce que Michaël doit entreprendre pour remplir sa haute mission et ce qu'Ahriman ne cesse de lui opposer. Ce dernier s'est emparé de certaines tendances présentes dans l'évolution actuelle de la civilisation, il les a mises à son service. Pensez que la prise de possession de l'intelligence par l'homme n'a été possible que depuis le XV^e siècle, depuis que l'âme de conscience a son siège dans l'être humain ; car elle est propriété de l'homme, elle peut s'approprier l'intelligence. C'est depuis lors seulement qu'est arrivé jusqu'à l'homme ce qui le fait tirer une si grande gloire de cette intelligence efficiente et personnelle.

Essayez de faire un petit calcul, mais qui en réalité englobe énormément de choses – du moins dans l'espace – essayez de faire un petit calcul, mes chers amis. Additionnez en pensée tout ce qui est cogité en un seul jour, sur toute la terre, par tous les auteurs d'articles, afin que les journaux puissent paraître. Faites la somme de l'intelligence qui sort des porte-plumes, s'inscrit sur le papier, passe sous les presses, etc. Faites le total de l'intelligence personnelle dont les flots se répandent à travers le monde !

Et maintenant, remontez quelques siècles en arrière, remontez au XIII^e siècle et demandez-vous s'il y avait à l'époque rien de semblable. Vous ne trouverez absolument rien.

Je voudrais vous proposer encore un autre calcul : représentez-vous – c'est aujourd'hui dimanche, l'occasion est favorable – représentez-vous le nombre de réunions publiques qui se tiennent aujourd'hui en Europe de l'ouest à l'est sur des questions politiques, sur l'Europe, etc. Représentez-vous maintenant le XIII^e siècle : on se passait alors de tout cela, des journaux, des réunions publiques. Si vous vous transportez au XIII^e siècle et que vous promenez votre regard sur le monde, rien ne l'arrête, la vue est entièrement dégagée. A cette époque, il n'y a pas de rédactions de journaux, pas de réunions politiques. Rien de tout cela n'existe, la vue est entièrement dégagée.

Vous regardez aujourd'hui et des vagues d'intelligence personnelle montent de partout. Vous ne pouvez pas passer à travers, l'air est à couper au couteau, dans la zone spirituelle. Comme dans certaines salles de réunion, où chacun tire des bouffées de sa pipe ou de son cigare, où l'air est à couper au couteau, ainsi en est-il de l'atmosphère spirituelle.

Ce genre de différences est à considérer si l'on veut porter un jugement sur la succession des époques. Si vous lisez des historiens comme Ranke, vous ne trouvez rien chez eux de tout cela, mais ce sont les faits réels.

Tout ce qui est entré ainsi dans l'atmosphère, qu'est-ce donc ? C'est une nourriture spirituelle pour les puissances ahrimaniennes. Elles ont ainsi la possibilité de faire irruption sur ce terrain. C'est pourquoi Ahriman est à même d'intervenir avec une force sans cesse croissante dans la civilisation. Bien entendu, les esprits comme Ahriman ne sont pas là pour s'incarner sur terre dans un corps physique, mais cela ne les empêche pas d'agir sur terre ; non pas en s'incarnant, mais en s'incorporant à la terre pour certaines périodes. Puis, lorsqu'intervient ce dont j'ai parlé – assourdissement ou déviation passagère de la conscience chez tel ou tel individu – l'homme constitue alors une enveloppe pour Ahriman : celui-ci a la possibilité, non de s'incarner, mais de s'incorporer à cette enveloppe et d'agir avec les facultés de l'individu, qui est alors son instrument.

Ce sera ma tâche que de vous dire comment Ahriman agit. J'aimerais ensuite montrer comment Ahriman est même apparu à notre époque sous les traits d'un écrivain, afin d'attirer votre attention sur ce que doivent observer ceux qui aujourd'hui veulent observer les réalités.

DIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 4 août 1924

Ce que je cherche à faire naître en chacun de vous qui êtes réunis dans le mouvement anthroposophique, c'est le sentiment de la situation karmique tout à fait spéciale que vaut à un être humain le fait d'être poussé vers l'anthroposophie. Il faut bien reconnaître que dans les conditions ordinaires de la vie, l'homme a peu conscience de son karma ; il est là devant la vie, comme si ce qui arrive, ce qui constitue ses expériences, n'était que le résultat d'enchaînements fortuits. Que dans les événements que nous vivons de la naissance à la mort, il y ait un ensemble de faits karmiques qui constituent notre destin, nous n'y faisons guère attention. Et quand nous le faisons, nous y voyons aussitôt l'expression d'une fatalité, de quelque chose qui met en question la liberté humaine.

Or – et j'ai eu bien souvent l'occasion d'en parler – seule l'étude approfondie des enchaînements karmiques fait apparaître la liberté sous son vrai jour. Aussi n'avons-nous pas à craindre, quand nous regardons de plus près les rapports karmiques, d'avoir à perdre par là une vue objective de ce qu'est chez l'homme la liberté. Je vous ai décrit les événements qui, pour ceux qui entrent dans la communauté michaélique, sont en relation soit avec leurs vies terrestres antérieures, soit avec la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Vous avez ainsi pu voir que chez ceux-là, c'est-à-dire chez vous tous, le karma veut que le spirituel joue un grand rôle, un rôle essentiel pour toute la structure de l'âme.

A notre époque de matérialisme, étant donné les conditions de l'éducation et de la vie, une personne ne peut venir sincèrement à l'anthroposophie sans cela son adhésion ne serait pas sincère – que parce qu'elle porte en elle une impulsion de son karma qui la pousse vers ce qui est d'ordre spirituel. Dans cette impulsion karmique est englobé tout ce qu'elle a vécu avant de descendre dans cette vie terrestre, ainsi que je vous l'ai décrit.

Mais du fait qu'un être humain est à ce point lié à des impulsions spirituelles agissant directement sur son âme, il est amené, lorsqu'il descend des mondes spirituels dans le monde physique, à se souder moins étroitement à son corps physique que ce n'est le cas chez d'autres hommes. On aimerait dire que tous ceux qui se sont rattachés au courant michaélique étaient prédestinés à entrer dans leur corps physique avec une certaine réserve. Et ceci est à la base du karma pour les âmes des anthroposophes.

Chez ceux qui, de nos jours, se sentent poussés à se tenir très consciemment et anxieusement à l'écart de l'anthroposophie, on constate toujours qu'ils adhèrent pleinement à leur corps physique. Chez ceux qui, de nos jours, se tournent vers la vie spirituelle que veut apporter l'anthroposophie, on constate que le lien unissant le corps astral et l'organisation-moi aux corps physique et éthérique est plus lâche.

Mais ceci a pour conséquence qu'une telle personne a plus de mal dans la vie que les autres, pour la simple raison qu'elle a à choisir entre un plus grand nombre de possibilités, parce qu'elle se détache facilement de ce à quoi les autres s'attachent. Pensez à quel point certaines personnes sont aujourd'hui ce que les circonstances extérieures les ont faites ; et aussi curieux que soient parfois certains cas, on ne peut avoir le moindre doute que ces personnes sont bien adaptées à leur existence. Ce fonctionnaire, ce conseiller au commerce, ce chef de chantier, cet industriel, etc., ils sont ce qu'ils sont, absolument comme si cela allait de soi. Certes, à eux aussi il arrive de se dire : j'étais né, me semble-t-il, pour quelque chose de mieux, ou du moins autre – mais ils ne pensent pas cela sérieusement. Comparez à cela les difficultés incessantes que connaissent ceux qu'un besoin de l'âme pousse vers la spiritualité anthroposophique. Nulle part la chose n'est peut-être plus évidente, plus accusée, que dans la jeunesse et surtout chez les tout jeunes gens.

Voyez-vous, quand on prend notamment les grands élèves de l'Ecole Waldorf, ceux des classes supérieures, on constate chez les garçons comme chez les filles que le développement spirituel et psychique est relativement rapide, mais que par là même ils ont non pas plus de facilité, mais souvent plus de difficulté, il leur est plus compliqué de prendre intérieurement leur existence en main. Leurs possibilités sont plus nombreuses, plus étendues. Et tandis que dans le train ordinaire de la vie – exceptions mises à part – ce n'est pas une très lourde tâche pour les éducateurs et les maîtres que de donner des conseils judicieux, conseiller devient plus ardu quand on élève les enfants comme à l'Ecole Waldorf, parce que la substance humaine se manifeste davantage, l'horizon s'élargit, offrant au regard intérieur une plus grande somme de possibilités.

C'est pourquoi il est si nécessaire aux maîtres de l'Ecole Waldorf, qui ont été conduits vers leur profession par leur karma, d'acquiescer de leur côté à la largeur de vues, connaissance du monde, sens de ce qui s'y passe. Toutes les mesures pédagogiques dans leurs détails sont ici d'importance moindre que cette largeur de vues. Et l'on peut bien dire que le karma d'un maître comme ceux-là montre lui aussi combien est grande la somme des possibilités, beaucoup plus grande que pour le commun des hommes. Un adolescent ou un enfant pose aux maîtres des énigmes, non pas bien définies, mais diverses et différenciées en tout sens. Lorsqu'il s'agit de faire comprendre les conditions préalables d'ordre karmique qui conduisent à l'anthroposophie, le mieux n'est pas de procéder par affirmations tranchées,

mais de donner les choses à entendre, de caractériser l'atmosphère dans laquelle les anthroposophes mènent leur vie et se développent.

Tout cela exige de l'anthroposophe qu'il prenne garde à une prédisposition karmique qui chez lui est particulièrement marquée. On peut dire toutes sortes de choses – et nous aurons encore l'occasion de le faire – sur les raisons pour lesquelles certains caractères, certains tempéraments sont poussés vers l'anthroposophie à la suite des événements du monde spirituel que j'ai cités ; mais toutes ces impulsions qui poussent chacun des anthroposophes vers la science spirituelle ont une sorte de contre-image, plus nettement dessinée chez eux que chez d'autres par l'esprit de l'univers.

Les multiples possibilités qui s'offrent à l'anthroposophe pour ce qui est des choses les plus diverses de l'existence exigent de lui de l'initiative, une initiative intérieure. Il faut savoir que tout anthroposophe doit se dire : si par suite de mon karma je suis devenu anthroposophe, ce qui m'a poussé dans ce sens exige que je veille à la nécessité qui apparaît dans mon âme d'acquiescer dans la vie de l'initiative, afin que grâce à cette initiative je sache du plus profond de moi-même entreprendre quelque chose, juger de quelque chose, décider quelque chose.

Dans le karma de tout anthroposophe, il est écrit : deviens un être d'initiative et, lorsque par suite d'obstacles dus à ton corps ou à toute autre cause, tu ne trouves pas ce centre de ton être qu'est l'initiative, vois combien tes peines et tes joies dépendent chez toi de ce que tu trouves ou ne trouves pas cette initiative personnelle ! – Dans l'âme de l'anthroposophe devrait toujours être inscrit en lettres d'or qu'il y a de l'initiative dans son karma et que bien des choses qui lui arrivent dans la vie dépendent de sa capacité à prendre volontairement conscience de cette initiative.

Songez que ce que je dis là va très loin ; car les causes d'erreur sont extraordinairement nombreuses aujourd'hui sur ce qui peut orienter et diriger le jugement. Et faute d'un jugement clair sur ce qui s'offre à nous dans la vie, l'initiative ne peut pas se dégager des profondeurs de l'âme. Qu'est-ce donc qui nous amène à porter un jugement clair sur la vie, dans le présent en particulier ?

Voulez-vous, mes chers amis, que nous envisagions l'un des traits caractéristiques les plus importants de notre époque, et que nous nous demandions comment on peut parvenir à ce sujet à une certaine clarté ? Vous allez le voir : il s'agit de quelque chose qui fait penser à l'œuf de Colomb. L'œuf de Colomb, il fallait trouver comment le poser pour qu'il tienne debout, et ce dont je vais vous parler, il s'agit aussi que l'idée nous en vienne.

Nous vivons à l'époque du matérialisme. Ce qui autour de nous et en nous dépend du destin est sous le signe de ce matérialisme, d'une part, et d'autre part de l'intellectualisme partout répandu. J'ai parlé hier de cet intellectualisme à propos du journalisme et de ce qui pousse les gens à discuter des affaires mondiales dans des réunions publiques. Il faut se rendre compte à quel point l'homme d'aujourd'hui est sous l'influence de ces deux courants. Il est en effet presque impossible de se soustraire à eux – comme il est impossible de ne pas être mouillé si, quand il pleut, on sort sans parapluie. Ces deux courants nous enserment de toutes parts.

Réfléchissez à ceci : nous ne pouvons pas savoir certaines choses que nous devons savoir si nous ne les lisons pas dans les journaux ; nous ne pouvons pas apprendre certaines choses que nous devons apprendre si nous ne les apprenons pas dans l'esprit du matérialisme. Comment deviendrait-on médecin aujourd'hui si l'on se refusait à « consommer » du matérialisme ! On ne peut pas faire autrement, c'est évident. Et si on s'y refuse, on n'est pas un vrai médecin au sens de notre temps. Nous sommes donc constamment exposés au matérialisme. Et voilà qui intervient avec une force extraordinaire dans le karma.

Mais tout cela est comme fait exprès pour miner l'initiative dans les âmes. Toute réunion publique à laquelle on assiste n'a qu'un but : saper l'initiative de l'individu, à l'exception de ceux qui y font des discours et de ceux qui l'organisent. Et un journal ne remplit pas son office s'il ne « prépare » pas l'opinion, c'est-à-dire s'il ne sape pas l'initiative des individus.

Il faut bien voir ce qu'il en est et qu'au fond ce que l'homme possède de conscience ordinaire n'est qu'un bien petit réduit. Tout ce qui se passe autour de l'être humain comme je viens de le décrire, a sur son subconscient une influence prodigieuse. Et en fin de compte, nous n'avons d'autre possibilité, si je puis m'exprimer ainsi, que d'être aussi, outre que nous sommes des humains, les contemporains de nos semblables. Bien des gens croient que l'on peut être à une époque quelconque « un homme et rien qu'un homme », mais ceci mène au désastre, on est bien obligé d'être aussi le contemporain de son époque. Il est mauvais, bien entendu, de n'être que de son temps, mais on ne peut y échapper, je veux dire : il faut que l'on ait le sentiment de ce qui se passe à l'époque où l'on vit.

Or il arrive, il faut le dire, que bien des âmes d'anthroposophes, parce qu'elles prennent goût à barboter dans l'intemporel, perdent le sentiment vivant de ce qui se passe à leur époque. A cet égard, on peut faire les expériences les plus étranges quand on cause avec des anthroposophes. Par exemple, ils savent parfaitement qui était Lycurgue, mais pour ce qui est de leurs contemporains, ils font parfois preuve d'une ignorance qui est positivement touchante.

D'où cela vient-il ? Cela tient à ce que – les dispositions à l'initiative étant là – un être ayant ces dispositions et se trouvant ainsi dans ce monde du fait de son karma est toujours semblable excusez la comparaison – à une abeille qui possède un aiguillon, mais qui a peur de piquer au moment voulu.

L'initiative, c'est l'aiguillon ; mais on a peur de piquer. On a peur notamment d'enfoncer le dard dans ce qui est ahrimanien. Ce n'est pas qu'on craigne de causer un dommage quelconque à Ahriman, mais on a peur que l'aiguillon se heurte à un obstacle, revienne en arrière et vous entre dans le corps. C'est d'une peur comme celle-là qu'il s'agit. Ainsi, cette peur de la vie freine l'initiative. Ce sont là des choses qu'il faut percer à jour.

Du fait que de toutes parts nous nous heurtons au matérialisme, théorique et pratique, et que le matérialisme est puissant, nous sommes désorientés dans nos initiatives. Et si l'anthroposophe a le sens de cette situation, il est partout désorienté, refoulé, jusque dans les impulsions les plus fortes de sa volonté, par le matérialisme théorique et pratique. Or cela donne au karma une configuration particulière. Et si vous vous observez bien vous-même, vous en faites l'expérience dans votre vie, du matin au soir. D'où naît inévitablement le sentiment qui nous pousse à dire : comment faire pour prouver théoriquement et pratiquement la fausseté du matérialisme ? – C'est là en effet le besoin présent dans beaucoup d'âmes d'anthroposophes : prouver d'une façon ou d'une autre la fausseté du matérialisme. C'est là l'énigme capitale posée à beaucoup d'entre nous : comment réussir à démontrer la fausseté du matérialisme ?

Celui qui est passé par une école, qui est devenu un savant – les exemples ne manquent pas dans la Société anthroposophique – éprouve le besoin impérieux, quand il s'est éveillé à l'anthroposophie, de réfuter le matérialisme, de le combattre, de dire tout ce qu'on peut dire contre lui. Il se met alors à combattre le matérialisme, à le réfuter, croyant peut-être ainsi être au cœur du courant michaélique. Eh bien, la plupart du temps, c'est pour un piètre résultat, et l'on peut dire : les arguments qu'on avance contre le matérialisme sont fréquemment inspirés par une très grande bonne volonté, mais ils restent sans effet ; ils n'impressionnent pas les tenants du matérialisme, théorique ou pratique. Pourquoi cela ? C'est justement cela qui empêche de voir clair.

Voilà donc notre anthroposophe qui, ne voulant pas rester en panne avec son initiative, veut tirer au clair ce qu'il y a chez ces matérialistes. Il veut découvrir l'erreur matérialiste jusque dans ses derniers recoins, et en règle générale il ne trouve pas grand-chose. Il croit réfuter le matérialisme, mais celui-ci relève toujours la tête. D'où cela vient-il ?

Nous en arrivons maintenant à ce que j'ai appelé l'œuf de Colomb. D'où cela vient-il ? Cela vient, voyez-vous, de ce que le matérialisme est vrai – comme je l'ai dit souvent ; le matérialisme n'a pas tort, il a raison ! C'est de là que cela vient. Et l'anthroposophe devrait apprendre à voir de quelle manière le matérialisme a raison. Le matérialisme a en effet raison, mais seulement lorsqu'il est question de ce qui prend corps dans le physique. Les autres hommes, qui sont matérialistes, ne connaissent que ce physique, ou du moins ils croient le connaître. C'est là qu'est l'erreur, elle n'est pas dans le matérialisme. Lorsqu'on apprend à la façon matérialiste l'anatomie, la physiologie ou la vie pratique, c'est la vérité qu'on apprend, mais cette vérité ne vaut que pour le physique. Et du plus profond de nous-mêmes, nous devons avouer que le matérialisme a raison dans son domaine, et que c'est précisément la gloire de l'époque actuelle d'avoir découvert la vérité dans le domaine du matérialisme. Mais la chose a son côté pratique, à la fois pratique et karmique.

Le karma peut, en effet, amener l'anthroposophe à éprouver le sentiment suivant : je vis avec des êtres – c'est même le karma qui m'a rapproché d'eux – qui ne connaissent que le matérialisme, qui ne savent le vrai qu'en ce qui concerne le physique ; ils ne viennent pas à l'anthroposophie parce qu'ils sont induits en erreur par l'exactitude de ce qu'ils savent.

Or nous vivons aujourd'hui, à l'époque michaélique, avec une âme où se trouve une intelligence qui a échappé à Michaël. Lorsque Michaël dirigeait l'intelligence cosmique, les choses étaient autres. Sans cesse, l'intelligence cosmique arrachait l'âme à ce qu'il y avait alors de matérialisme. Naturellement, il y a eu des matérialistes à d'autres époques que la nôtre, mais ils l'étaient autrement qu'aujourd'hui. Le matérialiste d'autrefois était, avec son Moi et son corps astral, fortement intégré à ses corps éthérique et physique, il avait le sentiment de son corps physique (*partie claire sur le croquis de droite*) ; mais l'intelligence cosmique dirigée par Michaël venait toujours à nouveau en arracher son âme (*en jaune*).

Aujourd'hui, nous vivons à côté de personnes souvent liées à nous par le karma, et pour lesquelles les choses se présentent ainsi : du fait que l'intelligence cosmique a échappé à Michaël et qu'elle vit pour ainsi dire individuellement, personnellement, dans l'être humain, leur Moi, tout ce qui dans ces personnes est esprit et âme, demeure dans le corps physique (*voir le croquis de gauche*). Elles vivent auprès de nous, leur esprit et leur âme étant profondément immergés dans leur corps physique. C'est ainsi que nous devons voir les choses dans leur vérité, quand nous sommes en contact avec des êtres qui ne sont pas ouverts à la spiritualité. Côtayer ces personnes ne doit pas seulement faire naître en nous sympathie et antipathie au sens ordinaire du mot, cela doit avoir pour nous quelque chose de bouleversant. Cela peut avoir quelque chose de bouleversant, mes chers amis ! Pour le sentir, il suffit de penser aux matérialistes qui sont souvent hautement doués, qui peuvent être aussi, par instinct, de fort bonnes natures, mais qui ne peuvent pas accéder à la spiritualité.



Comment ne pas être ému lorsqu'on pense aux dons si remarquables, aux nobles qualités humaines qu'on trouve chez les matérialistes ! Car il n'y a pas de doute : celui qui, à l'époque des grandes décisions, ne trouve pas le chemin de l'esprit, en subira dans son âme des dommages qu'il emportera dans ses incarnations à venir. Et devant le fait que de nos jours, et par suite de leur karma, un certain nombre de personnes se sentent intérieurement poussées vers la spiritualité, alors que d'autres, dont le karma nous a rapprochés, ne peuvent y parvenir, devant le spectacle de ce contraste, nous devrions être profondément remués, notre âme devrait être touchée en profondeur. C'est alors seulement que nous répondons à notre karma, et pas autrement. Car si nous rassemblons toutes les indications que j'ai données au sujet de ce que vous me permettrez d'appeler le michaélisme, nous voyons que les « Michaélites » sont saisis dans leur âme par une force qui veut, à partir de l'esprit, agir dans l'homme tout entier, jusque dans son physique.

Je l'ai dit hier : ces hommes dépouillent l'élément racial, ce qui, venant de l'existence naturelle, met son empreinte sur l'être humain et le rend tel qu'il est. Du fait que dans cette incarnation terrestre, où il devient anthroposophe, l'être humain est saisi par le spirituel, il se prépare à devenir, non plus ce qu'on est selon des signes extérieurs, mais tel qu'il a été dans son incarnation actuelle. Un jour viendra – disons-le en toute modestie – où chez ces hommes l'esprit montrera qu'il est capable de modeler une physionomie, de façonner une forme humaine.

Jusqu'à présent, ceci n'est jamais arrivé dans l'histoire du monde. Jusqu'à présent, les hommes ont modelé leur physionomie à partir des traits fondamentaux de leur peuple, à partir du physique. Aujourd'hui encore, nous pouvons lire leur origine sur la figure des gens, surtout lorsqu'ils sont jeunes, qu'ils ne sont pas encore marqués par les soucis de la vie ou par les joies et les exaltations, le côté divin de la vie. Il y aura un jour des hommes dont on pourra seulement dire, en regardant leurs traits, comment ils ont été dans leur incarnation précédente, lorsqu'ils étaient parvenus à la spiritualité. A côté d'eux il y aura les autres – et que signifiera alors le karma ? Il aura dépouillé les affinités karmiques ordinaires.

Sous ce rapport, celui qui sait prendre la vie avec tout son sérieux pourra vous dire : on était, ou on est encore karmiquement lié avec de nombreuses personnes qui n'ont pu parvenir à la spiritualité. Et à côté de bien des choses qui peut-être vous apparentent dans la vie, on sent cependant, et à juste titre, qu'on leur est profondément étranger : le rapport karmique qui joue normalement dans la vie disparaît. Mais quelque chose subsiste entre celui qui est resté au-dehors, sur le terrain du matérialisme, et celui qui est sur le terrain de la spiritualité, quelque chose subsiste – et il ne reste rien d'autre – dans les rapports karmiques : c'est que le matérialiste ne peut faire autrement que porter le regard vers l'autre, qu'avoir son attention particulièrement attirée vers l'autre.

Et nous pouvons entrevoir un avenir où ceux qui au cours du XX^e siècle pénétreront de plus en plus dans la spiritualité, seront en contact avec d'autres qui leur étaient unis par le karma dans des vies terrestres antérieures. Dans cet avenir, les affinités karmiques, les parentés karmiques, se feront beaucoup moins sentir ; mais ce qui aura subsisté des parentés karmiques, c'est que ceux qui seront sur le terrain du matérialisme devront lever les yeux vers ceux qui seront sur le terrain de l'esprit. Les matérialistes d'aujourd'hui devront lever les yeux vers les spiritualistes d'aujourd'hui. Voilà ce qui sera resté du karma.

C'est là encore un fait bouleversant, mes chers amis ! Et pourquoi en est-il ainsi ? Oh ! c'est inscrit dans le plan qu'a conçu pour l'univers la sagesse divine. Par quel moyen peut-on aujourd'hui démontrer à des matérialistes l'existence de quelque chose ? En mettant cette chose sous leurs yeux, en faisant en sorte qu'ils puissent la saisir avec la main. Ceux qui sont sur le terrain du matérialisme pourront voir avec leurs yeux, toucher avec la main, chez ceux avec lesquels ils avaient antérieurement des liens karmiques, ce qu'est l'esprit : il se révélera à eux sur la physionomie, dans toute l'expression du visage ; car l'esprit aura alors modelé la physionomie. Ainsi sera démontré pour les yeux, démontré sur la personne humaine, comment l'esprit est créateur dans le monde. Et les anthroposophes démontreront à ceux qui aujourd'hui sont sur le terrain du matérialisme que l'esprit existe, que par un décret des Dieux l'esprit démontre son existence dans la personne humaine elle-même. Cela fera partie de leur karma.

Mais pour en arriver là, il est nécessaire que nous nous confrontions à l'intellectualisme autrement qu'en discours confus et nébuleux, il est nécessaire que nous ne sortions pas sans parapluie. Nous sommes exposés aux deux courants dont j'ai parlé, les discours verbeux et le barbouillage

journalistique. Je disais : de même que nous sommes mouillés si, quand il pleut, nous sortons sans parapluie, de même nous sommes exposés à ces deux courants – il ne peut en être autrement. A « l'âge tendre », entre notre vingtième et notre vingt-quatrième année, nous sommes obligés d'étudier dans des ouvrages d'inspiration matérialiste ce que nous ne pouvons pas ne pas étudier. Oui, à cet âge tendre, c'est bien ainsi que les choses se passent quand nous faisons des études : nous subissons une sorte de préparation intérieure au matérialisme dans la manière même dont les phrases s'enchaînent, dont elles sont modelées. Nous pouvons nous défendre là-contre, mais c'est en vain, nous subissons cette préparation.

Ici, il est nécessaire de ne pas se contenter de l'aspect formel des choses. Aujourd'hui, on ne peut mettre personne à l'abri des atteintes du matérialisme intellectuel. Il ne serait pas possible aujourd'hui d'écrire des ouvrages de botanique ou d'anatomie autrement que dans l'esprit du matérialisme, le contexte de l'existence ne le permet pas. Il ne s'agit pas ici de saisir les choses dans leur aspect formel, mais dans leur réalité. Il faut comprendre que depuis que l'âme et l'esprit ne peuvent plus se dégager de la corporéité physique – ce qu'autrefois Michaël faisait en l'homme – Ahriman a beau jeu pour agir sur l'âme et l'esprit ainsi emprisonnés dans le corps. Et c'est précisément lorsque cet esprit et cette âme sont riches de dons, et néanmoins captifs du corps, qu'Ahriman s'en approche tout particulièrement, qu'ils sont exposés à son influence. Et ce sont justement les êtres les plus doués qui deviennent la proie d'Ahriman, afin qu'ainsi il arrache l'intelligence à Michaël. Alors se produit un phénomène qui dans notre temps joue un rôle beaucoup plus important qu'on ne le croit ordinairement.

Si les esprits ahrimaniens ne peuvent pas s'incarner, ils peuvent s'incorporer aux âmes humaines, les pénétrer pour un temps, imprégner les corps humains. Dans ce cas, l'esprit brillant, éminent, d'une intelligence ahrimaniennne est plus fort, beaucoup plus fort que tout ce qui habite la personne humaine. Quelle que soit l'intelligence de celle-ci, quelle que soit l'étendue de ses connaissances, lorsque le corps physique est entièrement saisi par ce qu'elle a appris, un esprit ahrimanienn peut pour un certain temps s'incorporer à elle. Alors c'est Ahriman qui regarde par ses yeux, c'est Ahriman qui remue ses doigts, qui se mouche, qui marche.

Devant des notions comme celles-là, les anthroposophes ne doivent pas reculer effrayés. Car elles seules peuvent placer devant leur âme l'intellectualisme dans toute sa réalité. Ahriman est une haute, une éminente intelligence, et il voudrait pénétrer l'évolution terrestre de sa substance. Il utilise toutes les occasions où l'esprit s'est saisi du corps avec une telle force que la conscience en est d'une certaine manière assourdie. Et il arrive c'est devenu possible en notre temps – qu'un esprit brillant habite dans un être humains mais qu'il domine la personnalité de cet être, et cet esprit peut alors agir, agir sur terre, agir comme les humains le font.

C'est à cela qu'aspire Ahriman – et il y aspire fortement. Je vous ai parlé de la réapparition sur terre de ceux qui maintenant accèdent à la spiritualité, qui le font avec sincérité et avec force ; ce sera à la fin du siècle. C'est justement l'époque que les esprits ahrimaniens voudraient utiliser au mieux, parce que les hommes sont comme embarrassés par l'intelligence qui leur est échue, parce qu'ils sont si incroyablement intelligents. Aujourd'hui, il y a de quoi avoir peur quand on se trouve devant un homme intelligent ! Et cette peur ne vous quitte pas, car presque tous les hommes sont intelligents. Et cette intelligence que l'on cultive est utilisée par Ahriman. Et lorsque les corps sont particulièrement faits pour que la conscience puisse s'y obscurcir, Ahriman alors s'y incorpore lui-même et paraît sous forme humaine. On peut apporter la preuve qu'Ahriman a ainsi paru déjà deux fois sous les traits d'un écrivain. Et pour l'anthroposophe qui veut porter sur la vie un regard clair et précis, il s'agira, dans ce cas également, de ne pas commettre de confusion.

Car à quoi sert, mes chers amis, que quelqu'un fasse paraître un livre sous son nom, alors qu'il n'en est nullement l'auteur ? On confond alors le véritable auteur avec un autre. Lorsqu'Ahriman est l'auteur d'un livre, comment veut-on qu'il en résulte un bien, si l'on croit qu'un homme en est l'auteur, alors que c'est Ahriman, qui est capable grâce à ses dons brillants de se faire à tout, au point d'adopter jusqu'au style d'un homme ! Quel bien peut-il en résulter, lorsqu'Ahriman est l'écrivain et que l'on confond son ouvrage avec une œuvre humaine ? Acquérir la faculté de discernement dans ce domaine, c'est là, mes chers amis, une chose absolument nécessaire.

C'est le point où je voulais en venir, afin de donner une idée générale d'un phénomène qui se déroule dans notre temps. Dans la conférence de vendredi prochain, je m'exprimerai avec plus de précision sur ce phénomène.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 8 août 1924

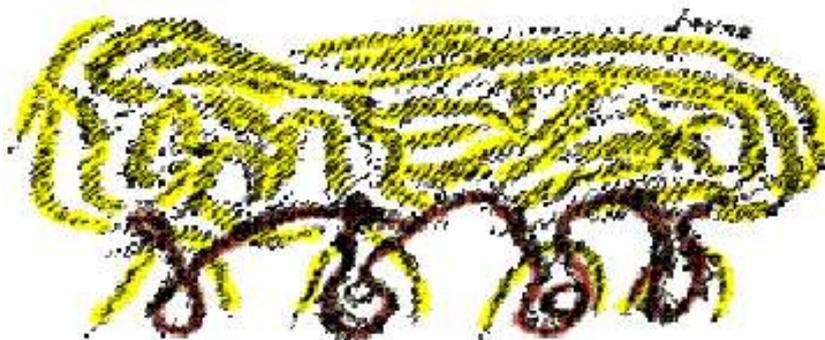
Nous avons déjà longuement parlé des aspects karmiques qui sont en relation avec le mouvement anthroposophique, avec la Société anthroposophique, avec chacune des personnes qui ressentent sincèrement le besoin de parcourir le chemin de l'existence à l'intérieur du mouvement anthroposophique. J'aurai encore beaucoup à dire sur ce sujet après mon retour d'Angleterre ; cependant, je voudrais aujourd'hui, dans la dernière heure avant mon départ pour un voyage qui s'étendra sur tout le reste du mois d'août, apporter une manière de conclusion aux communications qu'il m'a été donné de faire.

Vous avez tous remarqué, mes chers amis, que le karma des anthroposophes revêt des formes variées dans les vies antérieures et au cours de l'existence entre la mort et une nouvelle naissance. Dans les deux dernières conférences en particulier, je vous ai indiqué ce que cela signifie pour le karma de chaque anthroposophe. Nous avons vu que ce karma est en rapport avec toute l'évolution qui fut celle du principe michaélique à travers de longues, de très longues périodes. Nous avons vu, d'une façon d'abord plutôt abstraite, comment a échappé à Michaël ce que j'ai pu appeler la régence de l'intelligence cosmique.

Autrefois en effet, je l'ai déjà dit, les hommes ne s'attribuaient pas à eux-mêmes l'intelligence ; tout ce qu'ils exprimaient en formes s'adressant à l'intelligence, ils le dérivait de l'inspiration de puissances supérieures. Et ceux qui étaient versés dans ce domaine savaient que ces puissances supérieures étaient celles que la terminologie chrétienne appelait les puissances michaéliques. Je vous ai indiqué les VIII^e et IX^e siècles comme le moment dans l'évolution de l'humanité civilisée où l'intelligence cosmique s'est peu à peu mise en chemin vers la terre, se divisant pour ainsi dire en parcelles qui ont ensuite poursuivi leur existence, en tant qu'intelligence personnelle, dans chacune des âmes humaines.

Et je vous ai également indiqué que l'on avait gardé – par la tradition, mais aussi parce qu'on avait une certaine compréhension de ces faits – la notion de cette intelligence cosmique, de l'ancien règne de Michaël. Lorsque nous regardons les savants, à bien des égards éminents, qui, s'appuyant sur l'arabisme et sur l'aristotélisme tel qu'il se répandit en Asie à la suite des campagnes d'Alexandre et imprégna ensuite la mystique de l'Orient, la rendant, si je puis dire, intelligente, lorsque nous regardons ce qui en fut transporté en Espagne via l'Afrique, cette sagesse maure que représente activement une personnalité aussi éminente qu'Averroès – nous voyons alors effectivement se refléter dans les doctrines de ces savants hispano-mauresques l'idée d'une intelligence cosmique.

Voyons très concrètement comment on se représentait cette intelligence cosmique. Pour cela, je voudrais vous dessiner une esquisse pour vous montrer ce que ces savants maures enseignaient à leurs élèves, en Espagne, au X^e, XI^e, XII^e siècles, dans le même temps où, en d'autres lieux d'Europe, régnaient des institutions comme l'école de Chartres, dont je vous ai parlé en détail.



En Espagne, les savants maures, avec en tête une personnalité comme Averroès, enseignaient que l'intelligence règne partout, que l'univers, le cosmos, est rempli de cette intelligence toute-puissante. Quant aux hommes sur la terre, ils ont bien divers attributs, mais ils n'ont pas d'intelligence propre, d'intelligence personnelle. Chaque fois qu'un homme agit sur la terre, une parcelle de l'intelligence, un rayon de l'intelligence universelle se détache, descend en quelque sorte dans la tête, dans le corps de l'homme, et le remplit si bien que lorsqu'il se déplace sur terre, il a en lui une partie de cette intelligence cosmique. Lorsqu'il meurt, lorsqu'il franchit la porte de la mort, ce qu'il a eu d'intelligence fait retour à l'intelligence universelle, reflue dans celle-ci. Ainsi, ce que pendant sa vie entre la naissance et la mort l'homme a possédé en fait de pensées, de concepts, d'idées, reflue dans le réservoir collectif de l'intelligence universelle ; il n'est donc pas question que ce que l'homme porte dans son âme comme un bien particulièrement précieux, son intelligence, soit doté de l'immortalité personnelle.

C'était bien là ce qu'enseignaient les savants hispano-mauresques : l'être humain n'a pas d'immortalité personnelle. Son existence se poursuit, mais l'essentiel en lui, disaient-ils, c'est qu'il peut pendant la vie développer un savoir intelligent. Mais son être profond n'emporte pas ce savoir avec lui ; on ne peut donc pas dire que l'intelligence ait une immortalité personnelle.

Voyez-vous, c'était cela, la ferveur sacrée qui enflammait le combat mené par les scolastiques parmi les Dominicains : faire prévaloir l'idée de l'immortalité personnelle de l'être humain. A l'époque, cette doctrine ne pouvait pas se présenter autrement que sous cette forme : l'être humain est doté d'une immortalité personnelle, et ce qu'Averroès enseigne est une hérésie. Nous autres modernes devons exprimer cela autrement. Mais on conçoit qu'en ce temps-là, on ait déclaré hérétique quiconque, à l'instar d'Averroès en Espagne, n'admettait pas l'immortalité personnelle.

Aujourd'hui, nous devons considérer la chose conformément à la réalité, et dire : l'immortalité – cette conscience durable de la personnalité – après la porte de la mort, l'être humain ne l'a acquise de haute lutte qu'à partir du moment où une âme de conscience est entrée dans l'homme terrestre. Si l'on avait demandé à Aristote ou à Alexandre ce qu'ils pensaient de l'immortalité, comment auraient-ils répondu ? Ils auraient dit – ce ne sont pas ici les mots qui importent – s'ils s'étaient servis de la terminologie chrétienne : notre âme est reçue par Michaël et nous survivons dans la communauté de Michaël. – Ou bien ils se seraient exprimés en termes de cosmologie ; dans le monde dont faisaient partie Aristote ou Alexandre, on aurait dit, du point de vue de la cosmologie – et on l'a dit effectivement : l'âme humaine est intelligente sur la terre, mais cette intelligence est une parcelle extraite de la masse de ce que Michaël déverse comme une pluie d'intelligence et qui se répand sur l'humanité.

Et cette pluie provient du soleil ; le soleil reprend dans son propre être l'âme humaine après la mort, et cette âme, telle qu'elle subsiste entre la naissance et la mort, rayonne du soleil sur la terre. C'est le règne de Michaël qu'à cette époque on aurait cherché sur le soleil. Telle eût été la réponse du point de vue de la cosmologie.

Cette doctrine est passée en Asie, elle en est revenue, elle florissait encore chez les Maures d'Espagne à l'époque où les scolastiques ont pris la défense de l'immortalité personnelle. Il ne faut pas que nous disions, comme l'ont fait les scolastiques, que la doctrine d'Averroès est une erreur – il faut que nous disions : l'évolution de l'humanité a apporté avec elle l'immortalité individuelle, personnelle, et ce fut la scolastique des Dominicains qui la première, mit l'accent sur l'immortalité individuelle. – Et c'est une ancienne vérité, mais qui à l'époque, compte tenu de l'évolution de l'espèce humaine, n'était plus vraie, que l'on présentait dans les universités fondées par les Maures.

Aujourd'hui, nous devons être tolérants non seulement pour nos contemporains, mais aussi pour ceux qui ont perpétué les anciennes doctrines ; à l'époque de la scolastique, on ne le pouvait pas. C'est pourquoi il est important que nous ne cessions pas de nous dire : ce que la scolastique dominicaine appelait l'immortalité personnelle n'a été vraiment vérité qu'à partir du moment où l'âme de conscience est entrée, lentement et progressivement, dans l'humanité.

On peut aussi décrire cela à l'aide d'une Imagination. Lorsqu'aujourd'hui meurt un homme qui a vraiment eu la possibilité, pendant sa vie terrestre, d'imprégner son âme d'intelligence, d'une véritable intelligence, il franchit la porte de la mort et il a la vue rétrospective de sa vie terrestre, cette vie terrestre autonome qu'il a menée. Dans des siècles plus reculés, il voyait, lors de cette vue rétrospective, son corps éthérique se dissoudre dans le cosmos ; il se voyait ensuite traverser le monde de l'âme, et revivait en sens inverse les événements de son existence. Il pouvait alors se dire : c'est ainsi que Michaël régit, par l'intermédiaire du soleil, ce qui fut mien. – C'est cela, la différence capitale. Mais on ne peut juger d'une pareille évolution que si l'on regarde dans les coulisses de l'évolution pour y voir le spirituel derrière le matériel. C'est cela qui importe : voir comment les événements extérieurs reçoivent leur forme du monde spirituel.

Il faut maintenant que vous vous reportiez à nouveau à tout ce que j'ai dit précédemment. Reportez-vous à la crise qui a eu lieu au IX^e siècle après J. -C. : l'intelligence cosmique descend parmi les hommes. C'est un fait objectif. Transportez-vous dans la sphère solaire que régissaient Michaël et les siens, tandis que l'on voit le Christ prendre congé du soleil et passer sur la terre dans le Mystère du Golgotha, et que l'on connaît à son tour comment l'intelligence cosmique descend peu à peu et devient connaissance humaine individuelle. Un événement important, qui la fait une profonde impression précisément sur ceux qui appartiennent à Michaël – ceux que j'ai appelés les « Michaélites » – un événement important de nature éminente, tel est ce que j'ai déjà caractérisé dans d'autres contextes et qui est venu prendre place dans l'évolution de la civilisation terrestre. Mais il faut maintenant que je le caractérise tel qu'il apparaît vu du soleil par les Michaélites eux-mêmes, tel qu'on le voit quand on regarde des hauteurs du royaume de Michaël vers la terre.

Cet événement important, lourd de signification, se produisit en l'année 869. C'est le huitième Concile œcuménique, celui de Constantinople, qui fixe dogmatiquement ceci : l'ancienne doctrine de la trichotomie – l'homme se composant d'un corps, d'une âme et d'un esprit – est hérétique. L'homme ne se compose que d'un corps et d'une âme, celle-ci douée de propriétés spirituelles. Alors qu'objectivement s'accomplissait le passage de l'intelligence des hauteurs cosmiques à chacun des êtres humains, on décrétait sur terre – d'une façon si catégorique que personne au sein de la civilisation européenne ne pouvait oser y contredire que la trichotomie était fausse, que c'était une hérésie.

On n'avait plus le droit de dire que l'homme avait un corps, une âme et un esprit, on ne pouvait parler que de corps et d'âme, et attribuer à l'âme des propriétés et des forces spirituelles. C'était là un événement dont, dans les sphères michaéliques, on ne pouvait dire que ceci : maintenant s'introduira dans les âmes des hommes la conviction que le spirituel est une propriété de l'âme, que le spirituel n'est pas l'élément divin à l'œuvre dans la marche en avant de l'évolution humaine. « Regardez vers la terre » – ainsi parla Michaël – « la conscience de l'esprit disparaît. » Or, mes chers amis, cette disparition de la conscience que l'esprit existe était précisément liée à ce dont nous allons parler tout spécialement aujourd'hui.

Comme je l'ai dit précédemment, je ne vous ai donné jusqu'à présent qu'une idée abstraite de la manière dont l'évolution de la sphère de Michaël s'est accomplie dans les coulisses de l'existence terrestre. L'intelligence cosmique, disais-je, est descendue dans chacun des individus. Mais ce n'est là qu'une abstraction, mes chers amis. Qu'est-ce donc, l'intelligence ? Bien entendu, il ne faut pas se représenter que lorsqu'on s'élève dans les mondes supérieurs, on y saisit l'intelligence avec la main comme on le fait dans le monde physique avec les arbres et les buissons. Qu'est-ce que « l'intelligence » ? Naturellement, des généralités de ce genre n'existent pas dans la réalité.

L'intelligence, ce sont les directives selon lesquelles les Hiérarchies supérieures se comportent les unes par rapport aux autres. Ce qu'elles font, leur comportement réciproque, ce qu'elles sont les unes pour les autres, c'est cela, l'intelligence cosmique. Et comme en tant qu'êtres humains nous devons bien entendu considérer le règne qui est le plus proche de nous, l'intelligence cosmique, c'est pour nous, concrètement, la somme des entités de la Hiérarchie des Anges. Dans un langage concret, nous ne pouvons pas parler d'une somme d'intelligence, mais d'une somme d'Anges ; c'est cela, la réalité.

Les discussions qu'en l'année 869 les Pères de l'Eglise menèrent sur le point de savoir si l'on devait parler d'esprit chez l'homme, furent la conséquence du fait qu'un certain nombre d'êtres angéliques se séparèrent de la sphère michaélique où ils se trouvaient précédemment, et adoptèrent l'idée qu'ils n'auraient plus affaire désormais qu'aux puissances terrestres, qu'ils n'auraient plus à conduire les hommes que sous l'impulsion de puissances terrestres. Vous voyez donc quel événement ce fut en réalité ! Les Anges sont les entités qui conduisent l'homme d'existence terrestre en existence terrestre. Les êtres qui se trouvent juste au-dessus de nous dans le monde spirituel, ce sont eux qui nous conduisent sur le chemin entre la mort et une nouvelle naissance et nous indiquent alors le chemin de l'existence terrestre, enchaînant ainsi les unes aux autres les vies terrestres successives pour en faire la totalité d'une existence humaine.

Un certain nombre d'êtres angéliques qui ont cette mission, et qui précédemment étaient unis à la sphère michaélique, sortirent de cette sphère, la quittèrent. Il n'était pas possible que ce comportement soit sans influencer sur la destinée des hommes. Qui donc en effet participe d'abord à la manière dont le karma évolue, dont les actes terrestres, les pensées et les sentiments terrestres sont transformés entre la mort et une nouvelle naissance ? Ce sont les êtres angéliques ! Si ces êtres angéliques changent de position dans le cosmos, s'ils quittent pour ainsi dire la sphère solaire, et d'Anges célestes deviennent des Anges terrestres, que doit-il alors nécessairement se produire ? Effectivement, un grand mystère plane, derrière les faits extérieurs, sur toute l'évolution de l'Europe.

Certains Anges, il est vrai, restèrent dans la sphère de Michaël. Et dans la grande école du début du XV^e siècle, il y avait de ces êtres angéliques qui étaient attachés à ceux des êtres humains qui se trouvaient alors dans la sphère michaélique. A toutes les âmes humaines qui vivaient dans la sphère michaélique et dont j'ai parlé, correspondaient des êtres angéliques qui étaient restés dans cette sphère. Quant aux autres, ils furent ceux qui partirent et qui s'identifièrent aux hommes terrestres.

Vous direz maintenant : comment se fait-il qu'un certain nombre d'Anges michaéliques aient eu soudain l'idée de sortir de la sphère de Michaël, alors que cette idée n'est pas venue à d'autres ? Aux autres il ne vient pas à l'idée de sortir de cette sphère ! – Je dois avouer, mes chers amis, que c'est là une des questions les plus difficiles qu'on puisse soulever en ce qui concerne la récente évolution de l'humanité. C'est au fond une question qui, lorsqu'on s'y adonne, ne peut que mettre en activité toutes les forces intérieures de l'homme – une question profondément, intimement liée à toute la vie humaine.

Voyez-vous, à la base de tout cela, il y a un fait d'ordre cosmique. Les conférences que j'ai prononcées ici vous l'ont appris : tout ce que nous appelons planète physique est un ensemble d'entités spirituelles. Quand on lève les yeux vers une étoile, ce qui apparaît sous forme physique n'est que l'extérieur de cette étoile ; en réalité, il s'agit là d'une colonie d'entités spirituelles. Or une certaine opposition existe – elle a toujours existé depuis qu'il y a une évolution terrestre – entre les intelligences des différentes planètes et l'intelligence solaire. Il y a d'une part l'intelligence solaire, d'autre part les intelligences des planètes. Et l'intelligence solaire est principalement sous la domination de Michaël,

alors que les intelligences planétaires sont sous celle des autres Archanges – il en a toujours été ainsi.
Nous avons :

INTELLIGENCE SOLAIRE

Michaël

INTELLIGENCES PLANÉTAIRES

Mercure : Raphaël

Vénus : Anaël

Mars : Samaël

Jupiter : Zachariel

Lune : Gabriel

Saturne : Oraphiel

Pourtant, mes chers amis, les choses n'étaient pas telles qu'on pût dire que Michaël gérait la seule intelligence solaire. En réalité, la totalité de l'intelligence cosmique se subdivise spécifiquement en intelligence solaire et en intelligences planétaires : Mercure, Vénus, Mars, etc. L'intelligence cosmique est gérée par les diverses entités de la Hiérarchie des Archanges, mais au-dessus de tous règne, à chaque époque, Michaël, si bien que l'ensemble de l'intelligence cosmique est administré par lui. Il va de soi que dans le passé, tout être humain était déjà un être humain lorsque Michaël gérait l'intelligence cosmique et qu'un rayon seulement de celle-ci pénétrait dans chaque homme ; l'homme sentait qu'il était homme sur terre et que chaque homme n'était pas seulement une enveloppe pour l'intelligence universelle. Or cette conscience vient du soleil ; toute intelligence humaine vient de Michaël, de la sphère du soleil.

C'est seulement lorsqu'arrivèrent les VIII^e, IX^e, X^e siècles, que les intelligences planétaires tinrent compte du fait que la terre s'était transformée, que le soleil aussi s'était transformé. Oui, ce qui se passe loin dans l'univers, ce que les astronomes décrivent, ce n'est que le côté extérieur des choses. Comme vous le savez, nous avons tous les onze ans environ une période de taches solaires ; certaines parties du soleil sont obscures, tachées. Il n'en fut pas toujours ainsi. Dans des temps très anciens le soleil brillait comme un disque uniforme, sans qu'il y ait de taches.

Et dans des milliers et des milliers d'années, le soleil aura un nombre de taches sensiblement plus grand qu'aujourd'hui, il sera de plus en plus taché. Et c'est ainsi que se manifeste extérieurement le fait que la force michaélique, la force cosmique de l'intelligence, va toujours en diminuant. La multiplication des taches solaires, conséquence de l'évolution cosmique, manifeste le déclin du soleil ; on le voit perdre de son éclat et vieillir au sein du cosmos. Lorsqu'apparut un nombre suffisamment grand de taches solaires, les autres intelligences planétaires connurent qu'elles ne voulaient plus être dominées par le soleil.

Elles formèrent le dessein de ne plus laisser la terre dépendante du soleil ; elle dépendrait directement du cosmos tout entier. Cela se fit par une décision des Archanges au niveau des planètes. Et c'est notamment sous la direction d'Oraphiel que l'intelligence planétaire s'émancipa par rapport à l'intelligence solaire. Il y eut séparation totale des puissances cosmiques qui jusque-là avaient été unies. L'intelligence solaire de Michaël et les intelligences planétaires entrèrent peu à peu en opposition.

Bien qu'il faille attribuer aux entités de la Hiérarchie angélique une force de l'âme et des dispositions intérieures entièrement différentes des nôtres, elles ont cependant la faculté de prendre des décisions, de faire de ce qui se passe l'objet de réflexions. Nous autres hommes, nous nous décidons aussi d'après les choses que nous voyons se passer, nous laissons parler les faits, et sous l'influence de ceux-ci, nous faisons ceci ou cela. Mais pour nous, entre la naissance et la mort, ce sont les faits se produisant sur terre qui comptent. Pour les entités de la Hiérarchie angélique, ce qui compte, c'est par exemple le fait qu'une scission se produit dans la vie planétaire.

Une des légions angéliques s'est tournée vers l'intelligence terrestre et par là, dans le même temps, vers l'intelligence planétaire ; l'autre est restée fidèle à la sphère michaélique, afin de faire passer dans l'avenir l'élément éternel que dirige Michaël. C'est ceci, la question décisive : Michaël pourra-t-il faire passer dans l'avenir ce qui est éternel dans l'impulsion michaélique, maintenant que toute la puissance appartient aux hommes et que ce qui se montre dans le soleil physique s'assombrit et disparaît peu à peu ?

Ainsi, nous voyons se produire – conséquence d'événements cosmiques – une scission parmi les Anges qui auparavant étaient unis à Michaël. Or ces entités, précisément, interviennent dans l'évolution du karma. Et maintenant, considérez l'ensemble de ce qui se déroule dans l'existence entre la mort et une nouvelle naissance. Il n'est pas vrai que chacune des âmes humaines puisse aller seule, ni chacun des Anges qui guident les hommes ; c'est toute la Hiérarchie des Anges qui agit ensemble. C'est par leur action commune que le karma se réalise. Bien entendu, si dans une vie terrestre je suis lié à une personne et que ce lien se poursuit dans l'existence suivante, il faut que les Anges des deux personnes se rencontrent et agissent ensemble.

C'est indispensable, et il en fut souvent ainsi. Ce qu'il y a d'extraordinairement bouleversant, d'atterrissant, aimerais-je dire, dans le Concile œcuménique qui s'est tenu sur terre en 869, c'est qu'il est le signe d'un événement prodigieux survenu dans le monde spirituel. Ce qui est atterrissant quand on se sert judicieusement de l'intelligence cosmique en présence d'un ensemble de faits comme ceux-ci, contre lesquels on est sans pouvoir – ce qui est bouleversant, parce que cela s'est déjà produit et que cela se produit de plus en plus, c'est ceci : l'Ange d'une âme humaine que le karma avait unie à une autre ne se rencontre plus avec l'ange de celle-ci. L'un des Anges est resté auprès de Michaël, l'autre est descendu sur terre. Que dut-il alors se produire ?

Dans l'espace de temps situé entre la fondation du christianisme et l'ère de l'âme de conscience, que marquent particulièrement le IX^e siècle et l'année 869, il a fallu qu'un certain désordre s'introduise dans le karma des hommes ! C'est là l'un des mots les plus graves que l'on puisse prononcer quand on parle de l'histoire moderne de l'humanité. Le désordre s'est introduit dans le karma de l'humanité moderne. Dans les années qui suivirent, le vécu des hommes ne fut plus dans sa totalité correctement intégré au karma. L'aspect chaotique de l'histoire moderne, ce qui introduit un chaos grandissant dans la vie sociale, dans la civilisation, ce qui empêche que rien n'aboutisse, c'est le fait du désordre introduit dans le karma à la suite de la scission intervenue dans la Hiérarchie des Anges de la sphère michaélique.

Et maintenant, nous pouvons parler d'un fait qui est en liaison avec le karma de la Société anthroposophique, fait d'une extrême importance et qui seul donne à ce karma sa vraie coloration. Car, en fin de compte, tout ce qu'on peut dire en s'appuyant sur les événements n'épuise pas ce qui se passe spirituellement dans les coulisses. Elles sont faibles et incolores, les pensées qu'on déduit des situations qui règnent sur terre. Ce ne sont que préparations en vue de saisir l'aspect spirituel des choses dans sa pureté.

Il faut alors dire ceci : tout ce qui a rassemblé dans la Société anthroposophique les âmes qui ont sincèrement éprouvé le besoin d'en faire partie garde sa pleine valeur, naturellement. Mais d'où vient qu'existent les forces qui font qu'aujourd'hui des hommes trouvent le chemin les uns vers les autres en adhérant à une spiritualité qui est étrangère au monde d'aujourd'hui ? Où sont les forces qui font que les êtres se trouvent ? Elles résident en ceci : du fait que commence le règne de Michaël, du fait de l'ère michaélique où nous vivons – Michaël intervenant dans le gouvernement de la terre et le règne de Gabriel étant remplacé par celui de Michaël – Michaël introduit la force destinée à permettre à ceux qui l'ont suivi de remettre de l'ordre dans leur karma. Aussi pouvons-nous dire : qu'est-ce qui unit les membres de la Société anthroposophique ?

C'est le fait qu'ils doivent mettre de l'ordre dans leur karma ! Lorsqu'au cours de sa vie quelqu'un remarque qu'il s'engage ici ou là dans des relations qui ne sont pas conformes à ses tendances les plus profondes et qui peut-être sortent du cadre qui assure l'harmonie juste entre le bien et le mal – ceci pour une part – et que d'autre part il ressent sans cesse le besoin de progresser dans l'anthroposophie, c'est qu'il s'efforce de revenir à son karma, à son vrai karma, de vivre ce vrai karma. C'est le rayon cosmique que celui qui sait voit clairement se répandre dans le mouvement anthroposophique : rétablir la vérité du karma ! Voyez-vous, ce que je dis là est lié à bien des aspects, tant du destin de chacun dans la Société que du destin de la Société tout entière. C'est parfaitement naturel, car l'un et l'autre destins se confondent.

Nous avons maintenant à considérer ceci : les êtres humains qui dépendent d'êtres de la Hiérarchie des Anges demeurés dans la sphère de Michaël ont du mal à trouver des formes intellectuelles qui correspondent à ce qu'ils doivent comprendre. Ils s'efforcent de garder à l'intelligence personnelle une forme qui soit en accord avec leur vénération pour Michaël. Les âmes dont ai dit qu'elles ont pris part aux préparations des XV^e et XIX^e siècles reviennent sur terre et sont encore fortement attirées vers Michaël et sa sphère.

Et pourtant, elles doivent, conformément aux principes qui président à l'évolution de l'humanité, prendre en elles une intelligence individuelle, personnelle. Elles sont comme partagées en deux, mais cette situation doit se résoudre par le moyen d'un développement spirituel, par la rencontre de l'activité individuelle avec ce que les mondes spirituels nous apportent à l'époque actuelle, à l'époque de l'intelligence. Les autres âmes, celles dont les Anges sont tombés – ce qui est naturellement en liaison avec le karma, car l'Ange tombe quand il est lié à un karma de cette nature – les autres âmes acceptent l'intelligence personnelle comme allant de soi, mais cette intelligence agit alors en elles d'une façon automatique, elle agit à travers leur corps.

Ces hommes pensent, ils pensent intelligemment, mais ils ne sont pas engagés dans ce qu'ils pensent. Ce fut là l'objet de la grande querelle qui opposa les Dominicains aux Franciscains. Les Dominicains ne pouvaient pas concevoir le principe de l'intelligence personnelle autrement que dans la plus grande fidélité possible à la sphère de Michaël. Les Franciscains, les disciples de Duns Scot – pas Scot Erigène – étaient, eux, tout à fait nominalistes. Ils disaient : l'intelligence n'est qu'un assemblage de mots. Et toutes les discussions qui se déroulaient ainsi entre les hommes n'étaient en réalité que le reflet des grands combats des légions angéliques l'une contre l'autre.

Voyez-vous, les entités de la Hiérarchie des Anges qui se sont unies au principe terrestre vivent sur terre depuis les IX^e, X^e siècles. Et c'est là encore une chose bouleversante, mes chers amis : sur terre, le matérialisme s'accroît ; ce sont précisément les hommes les plus avancés, les plus intelligents, qui nient

l'existence du spirituel, qui se mettent à ironiser sur l'idée que des êtres spirituels pourraient se trouver dans leur entourage tout aussi bien que des êtres humains en chair et en os.

A notre époque, où le matérialisme s'étend, des Anges de plus en plus nombreux descendent et vivent sur terre. Ils participent à tout ce qui s'y déroule. Ce sont eux précisément qui, à certaines époques, lorsqu'il y a un obscurcissement de la conscience humaine, s'incorporent et agissent parmi nous. Un grand nombre d'êtres angéliques restent sur la réserve, mais ceux qui, en raison de leur karma d'Anges, sont les plus proches des puissances ahrimaniennes, ceux-là ne restent pas sur la réserve, ils entrent dans des êtres humains, ils s'immergent à certaines périodes dans des êtres humains.

Alors se produit ce que je vous ai dit lors de la dernière conférence : voici, vivant sur terre, l'un de ces hommes ; il possède des dons humains, une intelligence humaine qu'il manifeste, peut-être de façon géniale ; mais pour un certain temps où sa conscience est obscurcie, une intelligence angélique ahrimanienne prend place en lui. On peut alors assister à ceci : cet homme est apparemment un homme comme les autres, et en tant que tel, il écrit ceci ou cela. Or Ahriman s'approche des êtres humains précisément en se servant de ce qu'ils assimilent sous forme intellectuelle. Il faut aujourd'hui manifester sa personnalité si l'on veut ne pas être submergé par tout ce dont j'ai parlé dans ces conférences. Et ceci explique qu'Ahriman puisse paraître sous les traits d'un écrivain. Il se sert naturellement d'un être angélique. Il peut faire œuvre d'écrivain. Et puisque nous sommes maintenant réunis sous le signe de notre Congrès de Noël, il n'y a pas lieu de faire silence sur ces faits. C'est pourquoi je voudrais faire encore la remarque suivante.

Voyez-vous, il était possible, avant la parution de ses dernières œuvres, de prendre une autre position à l'égard de l'un des plus brillants écrivains de ces dernières années, à l'égard de l'un des plus grands écrivains. Lorsque je rédigeais mon ouvrage « Nietzsche, un homme en lutte contre son temps », Nietzsche était pour le public d'alors le brillant écrivain qui avait porté à leur plus haut niveau les facultés humaines. C'est alors seulement que l'on connut ce qu'il avait écrit à l'époque de son déclin. Il y a là principalement deux ouvrages, « L'Antéchrist » et « Ecce Homo » : ce sont deux ouvrages qu'Ahriman a écrits – pas Nietzsche, mais un esprit ahrimaniens, entré dans la personne de Nietzsche. C'est là que pour la première fois Ahriman parut sous les traits d'un écrivain – il continuera. Nietzsche en fut brisé.

Pensez en face de quelles impulsions on se trouve quand on est en présence des idées qui vivaient en Nietzsche au temps où, inspiré par cet esprit d'Ahriman, il écrivait ces œuvres brillantes mais diaboliques, « L'Antéchrist » et « Ecce Homo » – des œuvres intelligentes ! J'ai parlé de la grande, de la vaste intelligence d'Ahriman. S'agissant d'une œuvre grandiose, éblouissante, on ne la dénigre pas en disant qu'elle est ahrimanienne, comme pourraient le penser des esprits naïfs qui ignorent quelle grandeur il peut y avoir dans Ahriman. Parler d'Ahriman, ce n'est ni blâmer, ni louer ; beaucoup de choses sur terre dépendent de lui. Celui dont le cœur a saigné comme a saigné le mien lorsque j'ai lu pour la première fois « La volonté de puissance » – publié ensuite sous une forme qui ne permettait pas qu'on s'en fit une idée exacte – et qui, dans le même temps, put porter le regard dans les sphères qui, depuis le début du règne de Michaël, depuis les années 80 du siècle dernier, ne sont séparées des sphères terrestres que par une mince cloison, celui qui sait que cette sphère de Michaël est directement en contact avec le monde physique, si bien qu'on peut dire d'elle : elle est semblable à celle que l'homme traverse après la mort ; celui qui voit quels efforts se déploient en direction de cette sphère, celui-là sait retrouver l'expression de ces efforts dans des œuvres comme « Ecce Homo » et « L'Antéchrist ».

Il suffit de penser aux remarques d'inspiration ahrimaniennes qu'on trouve dans « L'Antéchrist ». Je ne sais pas si dans les éditions récentes le passage dont je vais parler se présente sous cette forme. Dans un passage où il est question de Jésus – je cite de mémoire – Nietzsche dit que Renan considère Jésus comme un génie, mais que lui n'est pas du même avis. Il dit que si l'on voulait s'exprimer avec la rigueur du physiologue, c'est un tout autre terme qu'il faudrait employer... Dans mon édition, il y a à cet endroit trois points ; je ne sais pas si dans les éditions récentes il en est de même ; le manuscrit porte le mot « idiot » en toutes lettres. Ce mot d'« idiot » appliqué à Jésus, c'est la main d'Ahriman.

Et il se trouve dans cet ouvrage bien d'autres choses de la même veine. Qui pourrait croire qu'il n'y a pas là un profond mystère caché chez Nietzsche, chez cet homme qui, à l'époque même où il écrivait ces choses, avait des velléités de conversion au catholicisme – les deux choses allèrent de pair, ne l'oubliez pas – qui pourrait croire qu'il n'y a pas là une énigme ? Comment se termine « L'Antéchrist » ? Il se termine – je ne cite pas textuellement – par ces mots : je voudrais écrire sur tous les murs, et j'ai de quoi écrire avec des lettres qui brillent au loin, je voudrais écrire sur tous les murs ce que c'est que le christianisme : le christianisme est la plus grande malédiction de l'humanité ! Ainsi se termine l'ouvrage. Il y a bien là une énigme. Il faut bien voir que toute cette sphère séparée de la nôtre par une mince cloison, où tous les combats spirituels se sont déroulés à la fin du Kali Youga – et même un peu au-delà – que toute cette sphère tend à pénétrer dans le monde physique, terrestre.

Voilà ce dont il faut se rendre compte si l'on veut comprendre quelle peut être l'attitude de l'humanité devant ce qui ne peut manquer de se produire, du fait que s'ouvre l'ère michaélique. Alors que s'effectuait le passage du Kali Youga, de l'âge des ténèbres à l'âge de lumière, il fallait effectivement voir clair dans les données spirituelles et matérielles si l'on voulait caractériser – comme je l'ai fait dans la préface à mon livre « Mystique et esprit moderne » – l'état d'âme qui doit être le nôtre vis-à-vis de

l'esprit et de la matière. On voudrait en effet user de tous les moyens possibles pour caractériser la grandeur de cette époque de transition que marque l'aube de l'ère michaélique.

On doit se sentir au cœur de cette transition avec tout ce qui constitue le mouvement anthroposophique. Car cette transition grandiose se manifeste d'abord dans le désordre qui s'est introduit dans le karma des hommes. Lorsqu'on pense combien il y a de vérité dans les enchaînements karmiques, et que l'univers est ainsi fait que même dans ces enchaînements karmiques généraux des exceptions ont pu se produire au cours des siècles, lorsqu'on ressent la nécessité de ramener à la règle ces exceptions cosmiques, on voit quelle est l'importance et la portée du mouvement anthroposophique – car telle est bien la mission qui lui incombe.

Tel est, mes chers amis, le sentiment qui doit habiter vos âmes lorsque vous vous dites : ceux qui aujourd'hui, parce qu'ils discernent la situation que je viens de décrire, ressentent le besoin d'entrer dans la vie anthroposophique, seront appelés à nouveau quand le XX^e siècle finira, pour qu'à ce point de culmination le mouvement anthroposophique atteigne la plus grande extension possible. Mais ceci ne pourra se faire que si ces pensées vivent en nous, que si nous faisons vivre en nous la vision des forces qui du cosmos transparaisent dans la sphère terrestre et si la connaissance de ce que signifie Michaël pénètre dans l'intelligence terrestre.

Il faut que cette impulsion soit l'âme même de nos efforts, que nos âmes veuillent s'engager dans le mouvement anthroposophique. Nous pourrions alors trouver la possibilité non seulement de garder en nos âmes pendant quelque temps des pensées d'une portée immense, mais encore de leur donner vie en nous ; nos pensées continueront à former nos âmes dans l'esprit de l'anthroposophie afin qu'elles deviennent en vérité ce qu'elles doivent être – du fait qu'elles ont éprouvé le besoin inconscient de venir à l'anthroposophie – afin qu'elles soient saisies par la mission de l'anthroposophie. C'est pour laisser agir en vous ce sentiment dans un calme relatif que je vous ai adressé en cette dernière heure ces graves propos. Nous poursuivrons quand nous serons à nouveau réunis, dans les premiers jours de septembre. En attendant, je voudrais confier à vos cœurs ce que j'avais à vous dire ce soir sur le karma des anthroposophes et le karma de la Société.